

En autant



que je me souviens . . .

Les mémoires de Gertrude Roussel



En autant
que je me souviene . . .

Les mémoires de Gertrude Roussel

ISBN 2-9808694-0-6

Dépôt légal bibliothèque nationale du Québec, 2004
Dépôt légal bibliothèque nationale du Canada, 2004

Remerciements :

Merci à tous ceux
qui nous ont prêté des photos
pour garnir ce livre d'images souvenirs

Ont participés à cet ouvrage :

Nicole Breton pour la mise en page et la correction,

Raynald Gaumont pour son support logistique
et son appui,

Huguette Des Rosiers pour la correction,

Norbert Des Rosiers pour le travail d'ensemble.

Un TRÈS GRAND MERCI à Maman
pour avoir partagé ses souvenirs avec nous.

Avertissement

J'ai décrit beaucoup d'événements qui se sont passés dans ma vie. Il est possible que des personnes n'apprécient pas ce que j'ai écrit. Il faut dire que j'ai livré ce dont j'ai vécu, selon ma vision et mes émotions et dites-vous bien que c'est ce que moi j'ai ressenti, il est possible que d'autres personnes aient une autre vision des événements.

Le décès de Viateur

En autant que je me souviene, je n'avais pas tout à fait cinq ans, mon frère Viateur qui était plus âgé que moi d'un an, était malade. On l'avait enveloppé de couvertures chaudes, on lui lavait les pieds dans de l'eau très chaude pour le faire « suer » comme on disait, car il faisait une pleurésie. Il y avait beaucoup de monde dont grand-maman Manda, je me rappelle qu'il y avait plein d'activités et ça bourdonnait à la maison, il y avait beaucoup de bruits, maman pleurait. Puis je ne sais combien de jours après,



vers le petit matin papa vient nous réveiller, nous prend par la main, nous amène au salon en nous disant : « Venez voir une chose triste ». Viateur était étendu sur une table improvisée. Il était décédé dans la nuit. Dans le temps, les personnes décédées étaient exposées dans les maisons. Dans l'après-midi les enfants de l'école que fréquentait Viateur viennent faire une visite. Pendant la prière des petits gars qui étaient à genoux ricanent, je ne comprenais pas qu'ils pouvaient rire devant une affaire aussi triste alors que nous avions beaucoup de peine. J'étais révoltée, je me souviens aussi que maman portait sur son chapeau un grand voile que l'on appelait « pleureuse », c'était un 19 mars de l'année 1928. Plus tard, Flore Bernier, dont le mari était décédé dans le bois d'un coup de fusil, est venue chercher cette pleureuse. Cette madame était la deuxième épouse d'Alexis Levasseur. Les grandes pleureuses étaient à la mode.

Ma famille

Je suis née à St-Gabriel le 28 mai 1923. Deux enfants me précédaient, Viateur et Joseph. La famille comptait treize naissances, six sœurs : Gisèle, Aline, Lisette, Marcelle, Édèse et Édith et six frères : Viateur (décédé à l'âge de six ans), Joseph (qui n'a vécu que trois jours), Norbert, Marc, Iréné et Gildas. Mon père, Louis Roussel, est né à Ste-Angèle le 21 juin 1890 et décédé le 3 novembre 1987, quand à ma mère Rose-Anna Morissette, elle est née aux Sept-Lacs de St-Gabriel le 6 septembre 1900 et est décédée le 14 mai 1970.



La maison rose

Elle était située à une petite distance de l'église, voisin de la route du nord qui était à gauche, une maison assez petite. Maison à ma connaissance qui a toujours été rose. Le grenier était séparé au milieu par une cloison qui faisait une grande chambre qui en hiver était chauffée par le tuyau du poêle de la cuisine d'en bas; nous passions par le grenier pour se rendre à cette chambre. Le bas était séparé, dans la moitié voisin de la cuisine il y avait une chambre à coucher et l'autre côté c'était un petit salon attenant au bureau, c'était la chambre à papa et maman. Là où maman a accouché de ses dix premiers enfants. La cuisine était séparée par des portes que l'on pouvait enlever quand on avait besoin d'espace. Il y avait à l'arrière une "chède" où on entreposait le bois pour l'hiver aussi y était là la pompe à l'eau. C'était une pompe refulante qui l'hiver faisait de la glace tout le tour, on la déglaçait avec de l'eau chaude. L'autre moitié c'était le bureau bien entendu des gens qui avaient affaire au bureau ils passaient par la cuisine c'était assez rare qu'ils passaient par la porte avant qui était la porte du bureau. À l'avant de la maison il a fallu faire un terrassement avec un mur qui avait au moins trois pieds de haut, en bois équarri, vu que la maison était plus haute que le chemin. Dessus il y avait un petit parterre de fleurs et des lilas. À l'est de la maison papa avait planté des arbres ce qui fait que nous avions de l'ombrage l'été.



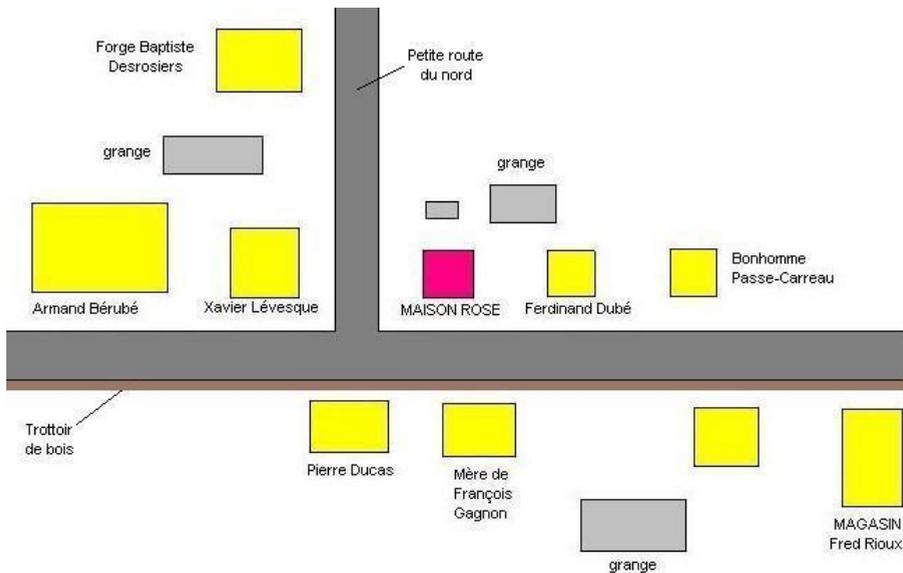
Dans mon jeune âge : le village

Dans mon jeune âge, le village paraissait bien pauvre, maisons sans couleur, chemin étroit avec sur un côté le « talus » (ici décrit le fossé) pour les pluies et les égouts d'éviers. Dans ce temps on avait pas de toilettes, on utilisait une « tine » que l'on vidait derrière la grange. Chacun avait son puits pour l'eau de consommation. Le chemin était de terre et de gravelle, les trottoirs du côté opposé à notre maison étaient de bois. J'avais à peu près quinze ans quand on a goudronné le chemin du village. Ça été assez malpropre. Le goudron collait à nos chaussures que l'on traînait partout. L'asphalte n'était pas encore rendue chez nous.



Les roches sur l'automobile

J'étais avec mes frères comme à l'accoutumée, assise sur le parapet au bord du chemin, nous nous étions procurés des roches et nous attendions une automobile, il faut dire que les autos étaient rares. Ça se limitait à quatre ou cinq autos dans le village. Enfin il en passe une, nous avons lancé nos roches mais je crois que les gens n'en n'ont même pas eu connaissance. Il faut dire que ce n'était pas de grosses roches, mais nous n'avons pas recommencé. Nous n'étions pas fiers même si notre mère ne s'en est pas aperçue.



Le nid d'oiseau

Un autre été maman était encore malade, nous avions une aide, « une bonne » à la maison. J'avais été aux fraises et j'avais découvert un nid d'oiseaux fraîchement éclos. Un après-midi qu'il pleuvait averse j'ai décidé d'aller chercher le nid. Dans ma petite tête je me disais, s'il pleut assez fort la mère oiseau ne quittera pas le nid, je pourrai ainsi apporter l'oisillon et la mère. Mais hélas vous pensez bien qu'elle m'avait vu venir. J'ai été quitte pour avoir un bon rhume.

Des beurrées de sucre chez Xavier Lévesque

Il était défendu d'aller chez les voisins Lévesque qui avaient plusieurs enfants. Notre mère nous disait « Chacun dans sa cour ». Un jour qu'elle avait relâché la surveillance, nous traversons la route et avec les enfants du voisin on s'amusait. Enfin un des enfants a eu faim, il est entré chez lui, un autre a suivi, l'un après l'autre ainsi que nous. Nous regardions les enfants manger leur pain, que ça avait l'air bon. Quand la mère eu terminé, elle nous a demandé si on avait faim. Elle nous a préparé à nous aussi une tartine, c'était une tranche de pain arrosé de lait avec du sucre dessus. Quand nous sommes revenus nous avons été chicanés. Ma mère n'était pas de bonne humeur. Elle ne voulait pas que nous soyons nourris par les voisins. Je ne me rappelle pas y être retournée.

Le châle de madame Croft

La maison où nous étions porte maintenant le numéro 336 rue Principale. Elle était soulevée plus que les autres maisons. La maison se situait du côté nord de la rue Principale sur le coin est de la Route du Nord, rue Harvey maintenant. Le long de la rue Principale on avait construit un muret en bois pour permettre de niveler le terrain en avant de la maison et nous nous assoyions pour regarder les gens. Notre voisine du côté est était vieille et se nommait Exorée Roussel, ancienne parenté avec nous. Des vieilles venaient lui rendre visite, surtout l'été. Une fois, en passant par chez nous, deux dames dont l'une avait toujours un gros châle sur le dos, je lui demande : « Vous n'avez pas de manteaux? » « Oui » répondait-elle. « Pourquoi tu ne le portes jamais? » Mais elle répond : « Je préfère mon châle ». Et moi de répliquer : « Ben, t'es folle » Il paraît qu'elles ont ri. Comme j'étais une petite fille et que madame Exorée m'aimait beaucoup, je n'ai pas été disputée, elle a trouvé cela comique venant de moi. La vieille dame au châle était l'arrière-grand-mère de Sylvain Croft, madame Thomas Croft, avait cette spécialité de porter son châle même pendant l'hiver.

Nos vieux voisins

Nous avons comme voisins, un monsieur Ferdinand Dubé et sa vieille dame Exorée Roussel qui était « rhumatisante ». Elle avait les doigts tout croches et était toute courbée. Ils étaient bien pauvres, ils n'avaient pas de revenus de la sécurité de la vieillesse dans ce temps-là. J'étais toujours rendue chez eux. Je me souviens qu'ils mangeaient une soupe avec des petites nouilles et du pain. Je lui demandais pourquoi ils mangeaient seulement de la soupe. Elle m'a répondu qu'à

cause de leur santé ils ne pouvaient digérer autre chose. Ma mère n'avait qu'à s'approcher de son châssis de cuisine pour que je comprenne qu'il fallait que je les quitte. Maman m'a dit par après qu'ils étaient trop pauvres pour acheter quoi que ce soit. Ils ont attendu longtemps le chèque que le gouvernement leur promettait. Madame Dubé disait que lorsqu'elle aurait cet argent elle s'achèterait une boîte de saumon. Pauvre elle ! Une chose que je me reproche encore c'est qu'après être déménagée de la maison rose je ne suis plus retournée voir nos anciens voisins. Madame Dubé est décédée la journée où j'ai fait ma communion solennelle et le vieux monsieur est décédé longtemps après.

Le bonhomme passe-carreau

Mon père avait une pompe installée sur un bon puits, quand il y avait de la sécheresse, la pompe nous fournissait toujours de l'eau. Presque tous les gens de la petite route du Nord venaient s'approvisionner chez nous, c'était à peu près six ou sept maisons ainsi que quelques-unes de la rue Principale. Il y avait un monsieur Saint-Laurent qui était surnommé : « le bonhomme passe-carreau ». Il était aveugle le pauvre vieux et comme il réussissait à s'approvisionner à la pompe à eau et retourner chez lui sans anicroche, nous nous disions Norbert, Marc et moi : « Il n'est pas aveugle, il voit ». Norbert dit : « On va le tester » et me commande de placer une brouette sur son chemin. Et moi, naïvement, je m'exécute. Malheureusement le monsieur est réellement aveugle, il s'enfarge sur la brouette, tombe et écrase ses chaudières. Il se relève péniblement, retourne chez lui chercher deux autres chaudières et reprend son manège pour obtenir de l'eau. Encore une fois ma mère a eu connaissance de notre mauvais coup. Inutile de vous dire qui a eu la volée. J'avais beau me défendre, mais comme j'étais l'aînée je devais comprendre le bon sens.

Le mariage de ma tante Philomène

Viateur est décédé en mars. Ma tante Philomène s'est mariée en septembre la même année, j'avais alors cinq ans. Ma mère m'avait fait apprendre un compliment que je devais faire à l'occasion du repas donné en l'honneur des nouveaux époux; il faut dire que tante Philomène était ma marraine. La noce se donnait dans la maison de grand-père Morrissette qui demeurait aux Sept-Lacs. On m'installa debout sur une chaise et voilà que je commence devant tout le monde, la gêne me prend, je ne suis pas allée loin et je braille. Pauvre maman qui s'était donné bien de la peine pour m'exercer il fallait toujours se surveiller afin de ne pas être surprises en plein exercice. Ma tante Philomène était à la maison pendant la durée des préparatifs pour son trousseau, vue qu'on était au village c'était plus pratique pour elle que de voyager depuis les Sept-Lacs et puis maman lui aidait dans la couture. Ma tante travaillait beaucoup et était très excitée.



La crise

J'ai eu connaissance de la crise de 1930 mais je ne l'ai pas subie parce que j'étais trop jeune. Chez nous on n'a pas pâti de faim, papa avait plusieurs travaux qui lui rapportaient des sous pas de grosses sommes mais ça rapportait de l'argent. Plusieurs familles ont manqué de tout. J'entendais dire qu'il y en avait qui mangeait des pelures de patates. Je me disais dans ma petite tête



d'enfant « S'ils avaient des pelures, ils avaient des patates ». Les cultivateurs s'en sont tirés plus facilement, ils avaient du lait, des patates et de la viande. Quand ils tuaient des bêtes, ils avaient de la viande et en avaient pour un bon bout de temps. Les cultivateurs ramassaient les pelures pour les plus démunis. C'est là que j'ai compris que certaines familles se contentaient de pelures qu'on leur donnait. Je me souviens un jour maman allait rendre visite à une cousine très pauvre, beaucoup d'enfants dont plusieurs grands garçons qui n'avaient pas d'ouvrage. L'un d'eux était allé se cueillir des fraises, en arrivant à la maison, il a mangé ses fraises avec du lait car ils avaient une vache. Je lui ai dit : « Tu mets pas de sucre ? Pourtant avec du sucre, c'est bien meilleur ». Rendue à la maison, maman m'a dit qu'ils étaient trop pauvres pour acheter du sucre. Cette pauvre famille dans le même été a perdu leur vache. C'est là que vient le dicton familial « Mourra plutôt la vache d'un pauvre homme ». Ce dicton que mon père associait à beaucoup de personnes, c'est dans ce

même parcours de temps qu'un cultivateur a apporté un petit cochon à papa pour payer ses taxes. Papa à ce moment-là était secrétaire de la Commission scolaire et du Conseil municipal. C'est ce même cochon que papa a été porté chez tante Marie-Louise, sœur de ma mère, il lui a donné. C'est après ce temps que maman avait acheté une petite maison à sa sœur. Ils n'avaient pas de quoi payer le loyer où ils étaient. La maison qu'ils occupaient était grande et dure à chauffer, tandis que la petite maison était renchaussée de terre jusque sous le châssis, c'était plus facile à chauffer. L'hiver, ma tante entassait les lits dans la cuisine et les deux chambres. Pour le chauffage, papa donnait du bois parce qu'il avait un lot à bois. Ils n'avaient qu'à aller le bûcher, même que papa fournissait le cheval pour le charroyer.

Les visiteurs du dimanche

Les dimanches je disais qu'il y avait chez nous toujours beaucoup de monde dont la famille Joseph Lévesque des Sept-Lacs. Ils étaient cinq, monsieur et madame Lévesque et leurs trois enfants. Ils étaient tous grands, il me semble qu'ils se sont tous mariés vieux, ils étaient spéciaux. Quand ils entraient chez nous c'était comme s'ils étaient chez eux. Une bonne fois, Gérard, le dernier, me prend par la tête et me monte au plafond. Il en a résulté que j'ai eu mal dans le cou un bon bout de temps. Nous ne les aimions pas et ma mère non plus. Ils arrivaient de bonne heure le matin, allaient à la première messe et venaient déjeuner à la maison. Je vois encore la grande Mathilda verser dans la théière une poignée de thé, évidemment c'est eux qui buvaient le bon thé et il ne restait pas grand chose pour maman et papa. C'est vrai qu'ils apportaient leur nourriture mais lorsqu'il leur manquait quelque chose, ils n'étaient pas gênés de se servir chez nous. Les dimanches ou jours de fêtes, les quarante heures et les retraites paroissiales ce n'était pas fête pour maman. La table était mise tout

l'avant-midi. C'est pourquoi quand nous avons déménagé dans la maison des Langlois qui était plus loin de l'église, maman était heureuse, donc moins de visiteurs.

Les défunts

Quand j'étais jeune, pour les personnes qui décédaient, c'était la famille qui préparait le corps pour l'ensevelir. On étendait le corps sur des planches que l'on avait recouvertes de draps blancs. Souvent on se servait d'une porte de chambre placée sur des tréteaux pour exposer le corps, il n'y avait pas d'embaumement, c'était affreux. La tête était recouverte d'un autre tissu qu'on appelait le suaire. Les visiteurs devaient demander à un membre de la famille de soulever le suaire pour voir le défunt. Ce n'est que plus tard que l'on a exposé les corps dans une tombe. Ça a commencé quand Jos Dubé s'était procuré des rideaux tout noir, alors la chambre était recouverte à la hauteur de noir, il y en avait plus pour ceux qui en avaient les moyens, des tentures avec franges dorées et des inscriptions, aussi un ange. C'était un peu moins lugubre, même l'Église était parée de noir si les gens en avaient les moyens. Avec les années ça c'est amélioré. Bien des gens s'endettaient pour bien paraître. Plus tard on a commencé à embaumer les morts mais il fallait quand même les garder trois jours exposés. Après trois jours la chaleur de la maison vingt-quatre heures sur vingt-quatre heures les familles étaient épuisées; il fallait aussi nourrir ceux qui venaient faire une visite. C'était l'enfer, souvent des personnes allaient à l'heure des repas se bourraient et partaient après. Ce n'est que plusieurs années après que l'on fermait le salon parce que c'était toujours à la maison du défunt qu'on exposait le corps. Jos Dubé faisait des tombes et il avait un beau corbillard. Encore plus tard il s'est installé des salons funéraires dans presque toutes les paroisses. Ça simplifié bien des choses mais ça coûte plus cher. Présentement on regarde si le défunt a la plus belle tombe s'il a beaucoup de fleurs, etc. etc...

Mes premières vues

Le courrier arrivait par train à Luceville, de là, le postillon l'amenait à St-Gabriel. Le postillon qui apportait le courrier n'arrivait jamais avant quatre heures et demie ou cinq heures du soir et l'hiver il faisait noir. En revenant du bureau de poste, un soir, il y avait un attroupement dans la cour de l'église. Lorsqu'on est revenu à la maison Norbert, Marc et moi, nous avons obtenu la permission de retourner voir les « vues » qu'on présentait sur les grandes portes de l'église. Ça devait être pour la prévention des incendies, dans le film il y avait un terrible feu, des maisons détruites, des gens brûlés sortant des débris en vêtements de nuit. Inutile de vous dire que c'était du cinéma muet. C'était tout nouveau pour nous, c'était impressionnant de voir des images qui bougeaient.

La naissance de Gisèle

Maman avait fait de sa chambre un vrai bijou en repeignant tout blanc le pied et la tête de lit en fer, les bureaux, un beau berceau avec roulettes fait par mon père, les barreaux tout le tour étaient de vieux manches à balais. Un beau matin ma grand-mère Amanda Fournier s'occupait de la cuisine. « Maman où est-elle? Comment se fait-il que vous êtes ici de si bonne heure? » Et grand-mère de répondre « Ta mère est malade. Il est venu un sauvage et lui a cassé une jambe. Soyez tranquilles elle dort pour le moment ». Mais la curiosité nous emporte. Norbert, Marc et moi nous profitons d'un moment d'inattention de notre grand-mère pour pénétrer dans la chambre. Mais nos yeux se portaient bien plus sur le berceau qui était près du lit que

sur notre mère. Après avoir questionné maman au sujet des sauvages elle nous dit qu'en plus de lui avoir cassé une jambe ils lui ont laissé un paquet qui était une petite fille. C'était Gisèle. Les grossesses étaient toujours cachées aux enfants par des vêtements amples et n'en parlant jamais devant eux, sauf par des mots suspendues comme, elle est en « hum ». Grand-mère restait à la maison seulement lors des naissances.

Le casse-pierre

Mon père était secrétaire et administrateur d'une entreprise qui faisait des chemins. Il y avait un casse-pierre, grosse machine qui broyait de la pierre que l'on grugeait dans la montagne du Mont-Comi. On refaisait le chemin des Sept-Lacs à la paroisse de St-Gabriel, environ quatre milles. Après avoir pris de la pierre à même la montagne il fallait de la dynamite que l'on apportait au casse-pierre avec des chevaux attelés à des « waguines ». Après avoir broyé cette pierre, elle était acheminée encore avec des chevaux au chemin en construction.

Papa s'occupait de la gestion, il avait une petite résidence d'une pièce où il y avait deux lits, une table et quelques chaises. Le monsieur qui s'occupait de la mécanique habitait avec lui, c'était monsieur M^c Carty. Je ne me rappelle pas si papa venait coucher tous les soirs à la maison toujours est-il que maman lui envoyait son dîner. Souvent Norbert, Marc et moi partions avec brouette, lunch et aussi notre dîner. La route était longue, ça nous prenait une bonne partie de la journée, ce n'était pas dangereux, il n'y avait ni camion, ni auto. Après dîner, nous flânions près du camp de notre père; à ce moment-là, il était très malade, c'était avant son opération et il fallait qu'il se

couche pour se reposer pendant la journée. Quand il se réveillait c'était le signal pour revenir à la maison. En été c'était très chaud. Le moindre petit ruisseau était une bonne occasion pour arrêter où on se faisait tremper les pieds, ça nous rafraîchissait. Je me demande encore si notre mère n'en profitait pas pour se reposer, trois de partis pour la journée !

L'ouvrage tenait mon père occupé six jours par semaine. Il n'avait que le dimanche que les travaux ne continuaient pas. Aussi quand le casse-pierre avait besoin de morceaux (ou pièces) pour des réparations, c'était aussi papa qui allait les chercher à Rimouski. Je me souviens à l'automne il faisait froid dans les autos, il n'y avait pas de chauffage. C'était un monsieur Dastous qui conduisait papa, quand c'était possible, il nous amenait. Un automne, il a apporté les peaux de carrioles, le froid nous a traversés quand même. Le chemin a été long au retour. Le chauffeur ne nous aimait pas. Il disait à papa : « Pourquoi te bâdrer de ces braillards? » Toutes les fois qu'il pouvait papa nous amenait.

L'opération de mon père

Mon père fut opéré en 1932 pour un goitre insidieux, il était un cadavre ambulante, les yeux sortis de la tête, il dormait peu et était malin à cause du goitre. Ce fut un mois très pénible pour ma mère quand il fut hospitalisé à St-François d'Assise par le D^r Paquet. Quand mon père est revenu il était descendu en train. Dans ce temps le train arrêtait à Luceville. C'était en hiver. C'est l'oncle Jos Lepage qui était allé le chercher. Nous avons attendu, je m'imagine la fièvre de ma mère. En arrivant il s'approche d'elle qui pleurait, il parle à maman tout bas. Nous, on se dit, ils se disent des mots d'amour. Mais non

mon père ne parlait pas. Ça a pris un mois au moins avant qu'il puisse parler. Je disais que ce fut un mois pénible pour ma mère, elle dû s'occuper des livres du conseil, les livres des écoles, en plus, elle avait monté une pièce au métier. Avec la flanelle faite au métier elle a fait de belles chemises à mes frères et une robe pour moi, nous étions six enfants à ce moment-là.



Un souvenir de Noël

Autant que je me souviens, le premier Noël, je n'étais pas bien vieille, maman avait monté un arbre, c'était bien beau ce qu'elle avait pour la décoration c'était fait avec des bouts de tissu que tante Philomène s'était procurée quand elle était fille. D'ailleurs, quand elle a eu des enfants d'âge à s'intéresser à un arbre de Noël, elle est venue chercher ses affaires, alors l'arbre fut décoré avec des boucles de papier de couleur, des rubans. À ce premier Noël pendant que papa et maman assistaient à la messe de minuit c'est moi qui gardais les autres petits, c'est vrai que ce n'était pas difficile, mes frères dormaient. Moi pendant la messe j'ai écrit au Père Noël, je lui ai demandé bien des choses. Je pensais que rien n'était impossible pour le Père Noël. Cette fois-là j'ai eu une poupée (je crois que c'est la seule fois où j'ai eu une



poupée) mais elle n'a pas duré longtemps. Norbert, mon frère, qui était curieux, a défilé la poupée. La tête et les bras étaient fait de papier mâché et elle avait un sifflet dans le dos, on avait qu'à la baisser vers l'avant et elle disait

maman. Même les jouets des autres enfants étaient bien vite en morceaux. Quand j'ai eu mes enfants plusieurs Noël se sont passés chez mon père et ma mère qui faisaient leur possible pour faire des cadeaux aux enfants. Mon frère Marc était habile en menuiserie. Une année il a fait des traîneaux, une autre année des skis qui sentaient encore la peinture le jour de Noël. Mes enfants ont été bien gâtés et très heureux de leurs cadeaux.

Le froid de pieds en allant chercher du bois

Mon père avait une terre à bois à un mille et demi de notre maison. Pour s'y rendre il y avait une route qui passait à côté de la maison et qui allait au Nord vers cette terre. Mon père allait chercher du bois en longueur et l'apportait dans notre cour pour le bois de chauffage. Il avait deux chevaux. Les samedis, comme les garçons n'allaient pas à l'école, c'était la tâche de mes frères Norbert et Marc de conduire les chevaux. Mais ce samedi là les deux garçons avaient la rougeole. J'endosse les pantalons et les bottes à Norbert. Je ne comprends pas pourquoi moi j'ai eu froid aux pieds. Tellement froid que quand j'y pense j'ai encore froid. Norbert, lui, n'avait jamais froid. Rendu dans le bois il y avait un camp où Alexis Lechasseur habitait quand il faisait du bois. Il y avait son père, le père Hector Lechasseur qui lui faisait à manger, il était l'oncle de ma mère et n'avait qu'une jambe. Il avait pris un lièvre et comme j'étais entrée pour me réchauffer il m'a servi une assiette de lièvre, patates et bouillon, c'était très bon. Ça m'a réchauffée les pieds pour un p'tit bout de temps...

Ma glissade manquée

Je voyais tous les soirs les enfants, les garçons évidemment, qui glissaient non loin de la maison. Comme je ne pouvais me joindre à eux, je me suis enfin décidée quand j'étais seule de me rendre sur le coteau. La traîne était pesante et il y avait beaucoup de neige. Je n'ai pu donner la poussée assez forte, ça descendait mais pas comme j'aurais voulu. J'ai dû remonter la traîne à la maison. Là, j'en ai eu assez des glissades.

La générosité de mon père

Papa avait prêté de l'argent à un cousin de Ste-Luce. Comme il ne pouvait pas rembourser ce prêt, ce cousin dit à papa : « Viens te chercher des patates ». Les cultivateurs de Ste-Luce avaient des terres à patates et papa est allé chercher une charge de patates. Ce n'était pas énorme en voiture à cheval, donc ça ne pouvait pas être une trop grosse charge. Une fois rendu à la maison, il a dit à quelques familles de venir se chercher un sac de patates qu'il leur donnait. Ça n'a pas été long qu'il n'y avait plus de patates. C'est là aussi que j'ai vu comment les gens se comportaient, il y en avait qui avait apporté le plus gros sac qu'ils avaient trouvé, ça pouvait contenir deux sacs ordinaires.

Brûlée au fer rouge

Il y avait un monsieur Jean-Baptiste Desrosiers qui était forgeron sur la petite route du Nord pas loin de chez nous. Nous allions souvent voir comment il ferrait les chevaux. Et moi j'aimais la senteur de la boutique, j'aimais quand il taillait la corne des sabots des chevaux et quand il activait le feu pour faire rougir le fer pour le modeler. Vraisemblablement, j'étais pieds nus, il nous disait : « N'approchez pas trop ». Mais moi, je n'étais jamais assez proche. Un bon jour, je mis le pied sur un morceau de fer chauffé à blanc. Imaginez ma douleur, je n'étais plus capable de marcher. Le morceau de fer était resté collé à mon pied quelques instants. Mes frères Norbert et Marc m'ont prise dans leurs bras et m'ont ramenée à la maison. Après cet incident ma mère n'a plus eu besoin de me défendre d'aller à la boutique.

La baignade des poules

Quand mon père a eu son rendez-vous pour se faire opérer, il restait une besogne qu'il retardait de jour en jour. C'était de baigner ses poules car elles avaient des poux. Un soir nous nous rendons au poulailler avec de l'eau chaude et du poison contre les poux de poules. Nous avons aidé notre père. Ce fut un plaisir pour nous, mais pas pour lui car il était épuisé après cet ouvrage.

Après je me souviendrai toujours que les poules « cacassaient ». On plongeait les poules dans l'eau chaude, et comme c'était l'automne, les poules semblaient aimer cette baignade, elles avaient l'air de dire « Chu ben, chu ben ... ». Le lendemain les poules étaient jaunes à cause du produit.

L'après-midi au presbytère

L'hiver où papa était à l'hôpital, maman avait bien de l'ouvrage. Un après-midi, échappant à la surveillance, nous nous sommes rendus au presbytère. Il y avait à part mes frères et moi un garçon de l'âge à Norbert nommé Aldège Belisle ainsi que sa sœur plus âgée que moi qui s'appelait Bibiane, ils étaient tous les deux élevés par le curé. Nous avons fait le tour du presbytère du haut en bas, le grenier en particulier. C'était beau, grand et vaste pour nous parce que chez nous le grenier était encombré de boîtes et de toutes sortes de choses. Au presbytère il n'avait rien de tout cela. Les servantes ne faisaient que servir le curé et le vicaire. Elles n'avaient pas besoin de ramasser de guenilles pour tisser. Toujours est-il que l'après-midi se passe. J'ai trouvé cela long et la faim finit par me tenailler. Les dames du presbytère n'osaient pas nous dire de rentrer chez nous. J'ai enfin réalisé que je n'avais pas demandé la permission pour m'absenter. Nous sommes arrivés chez nous, maman était terriblement fâchée.

Elle avait questionné tous les voisins, personnes ne nous avaient vus. Je ne me rappelle pas si nous avons été punis. Mais je me rappelle que mon oncle Arthur Morrissette qui était à la maison en l'absence de papa, s'est moqué longtemps de ma mère. On n'est pas riche, disait-elle mais on en a assez pour s'ôter la vie. Mon oncle riait aux éclats car elle voulait dire « se sauver la vie ». Comme il était taquin, cette phrase lui revenait souvent : « On en a assez pour s'ôter la vie ».

Nos vêtements

Ma mère récupérait du vieux linge dont elle confectionnait des vêtements pour nous et pour elle. C'est pour ça qu'on était bien habillée. Ce qui ne servait pas à la confection de vêtements, elle le



coupait en lanières pour faire des couvertures de catalogues. Les vieux vêtements en laine étaient « échiffés » défaits brin à brin pour être

lavés à l'eau très chaude et savonneuse et brassés, brassés encore. Ce qui donnait une fibre mousseuse qu'elle cardait pour enfin filer puis tisser en couverture parce qu'en plus des catalognes, nous avions des couvertures de laine. Hélas ce lainage était presque toujours de couleur grise. Quand j'étais jeune, vers quinze ou dix-sept ans, nous sommes allés chez des voisins qui restaient chez un dénommé Dastous, maison qui fut habitée plus tard par la famille Robert Parent, des gens qui venaient de l'extérieur. Dans leurs lits il y avait de vieux manteaux qui leur servaient de matelas et même de couvertures, nous, on se trouvait mieux couchés car nous avions des couvertures de laine, des catalognes et un couvre-lit de courtepointe. Des couvre-lits fait par ma grand-mère au métier. C'était en laine on disait que c'était des « festons frappés ». Je ne comprenais pas que la mère de cette famille n'avait pas l'idée de découdre les vieux manteaux et les recoudre pour se faire des couvertures. Je trouvais cela inconcevable, c'est vrai que ma mère était débrouillarde et ingénieuse. Maman était habile et travaillait bien en plus des ouvrages de bureau quand papa n'y était pas, elle ne s'est pas tournée les pouces. Je l'ai vue souvent quand elle filait la laine, elle s'endormait sur son rouet. Quel courage a eu ma mère.

Un vilain tour fait par les Sirois

L'été nous allions aux petites fraises des champs à l'arrière de la maison. Il y avait les Sirois, on les appelait « les chiounes », ils étaient plus grands que nous, ils nous disaient : « On va vous aider à emplir vos videux » Ils arrivent les mains pleines et emplissent nos récipients. Hélas c'était de la terre et de l'herbe qu'ils avaient dans les mains. Nous étions bien déçus de nous être fiés à ces grands drôles.

Ma toux à la messe

Nous allons à la messe tous les dimanches. Elle durait au moins deux heures. J'étais encore jeune, je toussais, toussais. J'eus l'idée de revenir à la maison. Pour pas que maman me dispute, j'ai été me cacher sous un lit au deuxième étage. Quand les gens de la messe sont revenus j'ai descendu, et ma mère n'a jamais su que j'avais écourté ma messe. On allait ordinairement à la grand-messe de dix heures. Les garçons chantaient dans le chœur, papa chantait au jubé et maman allait à la messe de sept heures et demie, j'étais la seule de la famille dans la nef, voilà pourquoi personne ne s'est rendu compte de mon absence.

Un coup de hache sur la jambe

Nécessairement, dans le temps, on chauffait au bois. On avait ni huile ni électricité. Un jour, on avait déversé dans la cour un voyage de bois. C'était de la « délignure » de planches qui venaient du moulin à scie. Il fallait couper ces délignures en longueur pour le poêle; ce qui se faisait avec une hache sur une bûche. Papa prenait une délignure d'une main et la hache de l'autre pour les découper. Ça avait l'air bien facile. Mon père nous disait : « Ne touchez pas à la hache quand je ne suis pas là ». Il faut dire qu'il devait s'absenter souvent à cause de son implication dans le village. Par exemple : secrétaire de la municipalité, chantre, bedeau, huissier, etc... Et en plus, il n'avait pas une grosse santé, il devait s'arrêter souvent de travailler. Comme j'aimais tout essayer, je prends la hache, mais au lieu de l'abattre sur le morceau de bois, c'est sur ma jambe qu'elle s'est arrêtée. J'étais mal prise, j'avais

entendu maman dire : « Si vous vous estropiez, je vais vous taper par-dessus. ». Alors vous pensez bien que ça faisait assez mal... et en plus mon soulier était déjà plein de sang. Je réussis à me faufiler et monter dans mon lit où je me suis enfin endormie. Mes parents m'ont cherchée, quand ils m'ont trouvée, ils m'ont demandé pourquoi je ne leur avais pas dit, vous devinez bien la réponse. Le sang avait eu le temps de sécher et mon soulier était pris à mon pied. On m'a fait tremper la jambe dans un sceau et ensuite mis un bandage. Avec le sang la blessure semblait énorme, c'était impressionnant. J'avais l'air bien misérable...

Les lettres d'amour de ma mère

J'avais huit ans, ses lettres étaient entreposées dans une garde-robe, je me suis appropriée ses lettres. Je ne me souviens pas bien ce qui se disait mais je me souviens bien que celles de mon père étaient un très beau style et bien écrit, voyez que j'étais curieuse et je le suis encore.

Bercée par ma mère

Un dimanche après-midi c'était tranquille à la maison et j'étais malade. Je me suis fait prendre par ma mère et elle m'a bercée. J'étais si bien que je me souviens encore comme c'était doux mais ce ne fut pas long, il est entré quelqu'un, il ne fallait pas que maman berce une grande fille, elle avait honte. Je ne devais pas avoir plus de sept ans.



La vie n'a pas été toujours rose :
mon retour de l'hôpital...

Mes cheveux

Quand j'étais jeune, à mes débuts à l'école vers six ans, j'avais de grands cheveux longs blonds. Maman me faisait des boudins sur des guenilles. Quand j'ai commencé l'école je pleurais quand c'était le temps de mettre les cheveux sur ces guenilles ce qui était inconfortable la nuit et quand il fallait démêler les cheveux. Alors maman a décidé de me les couper, après mes cheveux sont devenus bruns. Jusqu'à maintenant mes cheveux ne sont pas trop gris. J'ai porté longtemps un chignon quelques années plus tard après mon remariage pour faire plaisir à mon mari qui aimait les cheveux longs.



Punie pour avoir sacré

Ma première année d'école c'était Alice Plante mon institutrice de l'école; de la maison, ça n'était pas loin. Il y avait une fille, Adélia Croft, un peu plus délurée que moi, plus avertie. Elle me dit : « Imagine-toi, en parlant d'un autre petit garçon qui était avec nous, il a sacré, imagine-toi qu'il a dit cal.... ». À mon idée ma mère disait « calvasse » comme patois mais elle me dit non, c'est cal...VERT en l'épelant. « Calvert » que je répète et elle me dit « Oui ». Je ne savais pas que c'était sacrer. Toujours est-il que le lendemain l'institutrice me garde en retenue, après la classe toute fière j'attendais. Pendant qu'elle faisait le tableau, la sœur de l'institutrice entre en me voyant elle dit : « Que fait-elle ? », l'institutrice de répondre « Imagine-toi qu'elle a sacré. Je ne comprends pas, pourvu que monsieur Roussel ne le sache pas ». Moi, pauvre ignorante, je ne savais pas ce que c'était que sacrer ou blasphémer parce que mon père ne blasphémait pas et le père d'Adélia était renommé pour sacrer, je l'ai appris plus tard.

Le tuyau d'huile

Un jour je suis allée au magasin, on disait : « Chez Ti-Fred », c'était un magasin général. J'étais bien jeune et il y avait à côté du magasin un camion réservoir à l'huile de charbon. Le camionneur avait posé le boyau qui déversait son contenu dans un réservoir souterrain. Je l'avais vu poser ce boyau. Ç'avait l'air facile. Il est entré à l'intérieur du magasin et moi par curiosité je vais enlever le boyau. Mais comme le jet était très fort je n'ai pas été capable de le replacer dans le tuyau. J'ai reçu de l'huile partout. Je m'étais faite arroser de

belle manière. Là, je suis partie à la course chez moi. Pas besoin de vous dire que j'étais trempée. Je me cache sous le perron et de là je pouvais voir le magasin. À ce moment, je vois sortir Ti-Fred, le chauffeur et Yvonne, la commis, ils regardaient partout, mais l'huile avait eu le temps de se déverser au complet par terre. Après je suis entrée, furtivement dans la maison, me chercher un bassin d'eau et du savon pour me laver. Ce que je devais sentir l'huile! Je ne me souviens pas ce qui s'est passé par la suite.

Les dimanches après les messes

J'aimais les dimanches parce qu'il y avait beaucoup de monde, ça jasait, ça faisait de l'activité dans la maison et on apprenait les histoires de tout un chacun. Il y avait aussi les quarante heures; c'était des temps de prières, il y avait les retraites paroissiales qui duraient jusqu'à trois semaines. Aux fêtes d'obligations, s'ajoutait le premier novembre c'est donc dire que la maison était achalandée. Ce qui a fait dire à ma mère, après avoir déménagé dans la maison des Langlois, qu'elle avait un gros poids d'enlevé sur son dos. Il faut dire que la famille augmentait de plus en plus. Comme nous étions près de l'église et que nous avions une écurie pour abriter les chevaux, les gens n'avaient que des voitures à chevaux, nous avions beaucoup de monde à la maison. L'écurie servait pour abriter les chevaux l'hiver contre le vent et le froid, quand l'écurie était pleine de chevaux, c'était chaud et l'été ils étaient à l'abri du soleil et des mouches. Les hommes en arrivant de la messe n'attelaient pas tout de suite leurs chevaux, des fois, ils restaient une heure et plus à discuter surtout de politique, faut aussi dire qu'il n'y avait ni TV, ni radio et plusieurs ne savaient pas lire. Quand il faisait froid ou trop chaud l'été c'était fatigant pour les madames d'attendre debout à l'abri de la maison, alors maman faisait entrer ces madames avec leurs enfants et les faisait asseoir. Quelques-

uns d'entre eux apportaient leur déjeuner pour manger chez nous après la première messe et retournaient à l'église pour la deuxième messe soit la grand messe, celle que nous assistions. Maman allait à la première messe pour pouvoir recevoir les gens après chaque messe. Les gens n'avait accès qu'à seulement la cuisine et s'ils étaient trop nombreux on ouvrait le bureau, le salon était réservé à la grand visite même pas pour nous, surtout les vieilles entraient pour s'asseoir et jaser avec tout le monde. La cuisine avait été nettoyée par maman pendant la grand messe.

Parmi eux il y avait la famille de monsieur Siméon Lévesque du rang Massé dont plusieurs garçons étaient mariés, ils avaient donc chacun leur voiture. Madame Siméon Lévesque avait une fille blonde avec de grands cheveux en boudins, elle avait l'air jeune mais avait dix-sept ans de plus que moi. Elle était très timide, était toujours très près de sa mère. Il y avait un garçon aussi timide qui ne disait pas un mot, adossé à l'évier; moi je ne trouvais pas le temps long quand il était là. Le garçon c'est André-Albert Lévesque aujourd'hui mon mari qui a huit ans de plus que moi. Il était très beau, ils n'étaient pas dérangeants eux autres.

La boîte de la « centrifuge »

Un jour, mon père achète une « centrifuge »; appareil qui servait à séparer la crème du lait. C'était une centrifuge manuelle avec une poignée qu'on virait à la main car les modèles de ce temps n'avaient pas de moteur. De toute façon l'électricité n'était pas arrivée au village. Il était assez rare chez des cultivateurs comme nous de posséder cet instrument car seulement avec deux ou trois vaches les gens utilisaient ordinairement une écrémeuse : petit bidon, avec une vitre étroite sur le côté qui permettait de voir si la crème s'était concentrée sur le dessus. Avec ce peu de crème nous n'avions pas une

grosse quantité de beurre. La fameuse centrifuge nous a été livrée dans une grosse boîte de bois, de la forme d'une tombe avec son couvercle. La boîte avait été entreposée au grenier. Une journée, nous jouions à essayer la fameuse boîte chacun notre tour, pour savoir lequel allait rester le plus longtemps enfermé. Quand il y en avait un à l'intérieur, les autres s'assoiaient sur la boîte. Quand ce fut mon tour, ça n'a pas pris de temps que le couvercle a été repoussé avec force, personne n'avait eu le temps de s'asseoir dessus. J'ai descendu du grenier à toute vitesse pour retrouver ma mère car j'avais eu peur d'être renfermée.

Les marcheurs du catéchisme provoquaient de la jalousie

Pendant la période de la marche au catéchisme, ça amenait beaucoup d'enfants au village. Le soir les garçons allaient glisser avec la belle traîne que mon père avait fait. Nous les filles, on devait faire la vaisselle, quand nous avions fini les garçons étaient déjà partis avec la traîne. Nous les filles, nous nous rassemblions pour les voir glisser. Un soir après le souper Laurette et moi nous ne faisons pas la vaisselle et nous prenons la traîne. Une fois sur la butte avant les garçons, ce qui les a fâchés, alors un d'eux nous donne un coup de côté et un autre de l'autre côté la même chose et voilà la traîne sans dessus-dessous et moi dessous. J'ai sorti de là le visage ensanglanté. J'en ai encore des cicatrices.

Mes maux de ventre

Quand j'étais jeune il paraît que j'avais mal au ventre. Maman ça l'inquiétait et elle a pensé de me faire voir par un médecin. Papa m'a amenée à Rimouski voir le médecin qui s'appelait Lepage. Pour aller à Rimouski on descendait à Luceville en voiture à cheval, on prenait le train. Un voyage à Rimouski prenait une grande journée. Je me souviens qu'il y avait un canapé, il m'a fait étendre, m'a auscultée, il paraît que j'avais rien de grave, il avait proposé que je porte une ceinture. Toujours d'après mes parents au bout d'une couple de jours la ceinture il n'en était plus question et je n'ai plus eu mal au ventre. Je me souviens aussi nous sommes allés dîner soit dans un restaurant ou à l'hôtel toujours est-il quand ce fut le temps du dessert mon père m'a dit de ne pas le manger il n'aurait pas besoin de le payer, ça coûtait déjà assez cher.

Pas peureuse

Le courrier était amené au village par un postillon. L'hiver à son arrivée, vers six heures il faisait toujours noir et bien entendu il n'y avait pas de lumières de rue, on n'avait même pas l'électricité. J'allais donc chercher les lettres au bureau de poste. Le bureau de poste était chez Baptiste M^c Carthy, première maison à l'ouest de l'église, dans ce temps-là il faut dire que les bureaux de poste changeaient d'endroit lorsque le gouvernement changeait. Il me fallait passer en avant du cimetière et plusieurs enfants et même des grandes personnes me trouvaient fantasque parce que je n'avais pas peur et ça c'est poursuivi toute ma vie. Ainsi donc c'est moi qui faisais les commissions de maman, soit au grenier, soit à la cave, soit à l'étable, il n'y avait pas

de lumière. Ma sœur Gisèle qui était assez grande pour le faire, aurait pu y aller, elle disait qu'elle avait peur mais elle ne voulait pas se déranger surtout quand elle était à la table. Je n'avais pas peur non plus du tonnerre même le soir quand ma mère s'absentait.

Mes institutrices

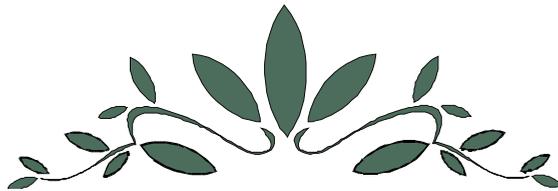
Une année que j'allais à l'école, j'étais dans la même école que Norbert et aussi dans la même classe, nous avions une institutrice qui passait son temps à punir les enfants en les battant avec soit une « strap », une verge ou un instrument de bois que les enfants avaient bricolé. Il y avait des indisciplinés bien entendu mais quand elle frappait Norbert qui s'était endurci, il ne pleurait pas mais moi je pleurais et beaucoup. La journée de l'enseignement ménager les filles apprenaient à broder, à tricoter tandis que les garçons apprenaient à bricoler le bois. L'institutrice se servait d'une petite pelle qu'un des garçons avait bricolée. Cette année-là ne fut pas fructueuse pour les élèves. À la fin de l'année, mademoiselle Bossé, qu'elle s'appelait, fut remerciée de ses services pour prendre une année à se reposer. Ce qui fut fait et elle est revenue une autre année et c'était une très bonne institutrice. Elle venait de St-Pascal- de-Kamouraska, plusieurs des institutrices qui venaient à St-Gabriel venaient de St-Pascal. Le dicton était « C'est là qu'ils fabriquent les maîtresses d'école ». Parmi celles qui m'ont enseigné il y avait des Dionne, deux Paradis et une Pelletier. Dans le temps elles n'étaient pas payées bien cher pour une année d'enseignement, peu se mariait avec des garçons de chez nous, d'ailleurs, quand elles s'éloignaient de chez eux elles avaient pris de l'âge (quand elles étaient assez âgées pour enseigner à l'extérieur, elles étaient déjà considérées comme des vieilles filles).

La mort de mon arrière-grand-père

Un dimanche, nous avons été invités aux « Eaux Mortes », au chalet du Dr Leblanc. Les Eaux-Mortes c'est un lac formé par une écluse qui servait à contrôler le débit d'eau lors de la drave. Je me souviens qu'il y avait Onésime Leblanc, Sylviau dit « Viau » Lévesque. Ce devait être un pique-nique des amis de papa. Je me souviens que rendus aux Eaux Mortes, nous avons pris le portage à pieds. Comme le chalet était du côté opposé du lac, les chaloupes devaient venir nous chercher. Il y avait deux chaloupes, une à moteur, qui tirait l'autre, les deux chaloupes étaient remplies de passagers. Ils ont commencé à nous promener sur le lac mais ça n'a pas été long que le moteur a rendu l'âme, ce devait être que c'était trop fort pour ces petits moteurs de tirer beaucoup de monde, ça fait que le pique-nique s'est terminé là. Mon père avait loué une automobile pour la circonstance. Il me semble que c'était celle de monsieur Dupéré. C'était une grosse décapotable s'il-vous-plaît; quand nous sommes revenus maman avait laissé les bébés chez Baptiste Paquette qui était bedeau et demeurait dans le logement annexé à la salle paroissiale en face de l'église. Monsieur Paquette nous annonce le décès du grand-père de mon père et était très nerveux. Il avait quatre-vingt-huit ans, il demeurait à Ste-Angèle, il est mort de peur. Cette peur venait du dirigeable R-100 qu'il avait vu. Les avions étaient rares dans le temps, quand il a vu ce phénomène, c'était une boule de feu qui se promenait dans le ciel à la tombée du jour. Il a dit que c'était la fin du monde. Ça été certainement la fin de son monde, il était né en 1842, il est décédé en 1930.

Le fard à joue

Nous avions une aide à la maison qui s'appelait Eugénie Paquet. Le dimanche quand elle se toiletta, elle se mettait du rouge aux joues (on disait farder). Je trouvais cela très beau. Un matin avant de partir pour l'école je me suis fardée. Maman m'a interpellée me disant que j'allais être en retard. Là je suis partie en vitesse pour pas que ma mère et la servante s'aperçoivent que je m'étais servi dans son fard à joues mais il n'a pas fallu un gros coup d'œil pour qu'on s'aperçoive de mon accoutrement. Ma mère se mit à rire et m'a demandé où j'allais comme cela. Et de répondre que je ne comprenais pas ce qu'elle voulait dire, que je n'avais rien. On m'a lavée et on m'a dit que j'étais trop jeune pour me servir de fard. J'en ai été quitte pour avoir honte.



La vie n'a pas été toujours rose :
quand Huguette s'est séparée de son mari
en plus elle était malade...

Déménagement à la maison Langlois

Depuis ma naissance je suis demeurée avec mes parents et mes frères et sœurs dans une petite maison dite la « maison rose ». La maison porte maintenant le numéro 336 de la rue Principale. Après les années de la fameuse crise, papa a cru bon, pour donner de l'ouvrage à ses garçons qui étaient au nombre de quatre, d'acheter une terre en plein milieu du village maintenant le numéro 293 de la rue Principale. Maman avec tante Marie-Louise avaient fait le ménage, lavé les murs et les planchers. C'était pitoyable avant leur arrivée parce que la maison avait été abandonnée quelques années. Il ne restait plus de vitres dans les châssis. Un soir de printemps, je m'y suis rendue après l'école, mes parents avaient déménagé pendant la journée, j'avais onze ans, c'était en 1934.



Maison Langlois

Quand nous avons déménagés à la maison Langlois nous, les enfants, étions heureux. La maison était plus grande, il y avait quatre chambres dans le haut avec un grand corridor en zigzag et l'escalier se montait bien. En bas il y avait une chambre, le bureau, un petit salon et la salle à dîner. Maman a fait abattre un mur entre la salle à dîner et la cuisine, c'était très confortable quand nous étions à table! Mais c'était très primitif, il y avait ni eau, ni évier dans la maison. Dans un coin il y avait une petite table avec bassin et la chaudière d'eau avec un clou pour la tasse, on prenait l'eau qu'on allait chercher à l'étable. Cette eau était très bonne, une autre chaudière au sol pour recueillir l'eau sale. Les planchers étaient en bois mou et usés.

Il y avait une petite cuisine attenante à la maison. Quand venait l'été nous nous en servions comme cuisine d'été et l'hiver elle servait pour corder le bois de chauffage. Dans la petite cuisine il y avait un comptoir avec un vieil évier de fer noir et un bout de tuyau qui semblait avoir déjà eu une pompe. Papa avait bouché l'évier avec des planches pour éviter de s'en servir parce qu'il était inutilisable. Pendant l'été, comme j'étais pas mal fouineuse, je suis allée voir à la cave pour savoir comment ça fonctionnait. J'ai vu le tuyau de l'évier qui entrait dans la terre mais il était sectionné près du plancher. J'ai alors pris du tapis de table que j'ai « rabouté » à l'évier avec de la corde bien serrée, ensuite j'ai enlevé les planches sur l'évier et j'ai mis de l'eau. Je suis retournée à la cave et ça fonctionnait, rien n'était répandu au sol. Je suis allée voir dehors pour voir où le tuyau se vidait. Alors j'ai dit à papa qu'il devait y avoir une pompe. En effet, il y avait une vieille pompe au hangar, il l'a installée après l'avoir réparée avec un manche de godendart, ça fonctionnait. Mais comme l'hiver la pompe et l'évier allaient geler dans la cuisine d'été, à l'automne papa a transféré la pompe dans la maison près de l'escalier. En même temps il a installé un évier neuf, petit mais beau. De ce fait, on s'est débarrassé de la table avec le bassin de la grande cuisine.

Quelques années plus tard mon père a eu l'ingénieuse idée, étant donné que nous avions de l'eau en quantité, de changer le tuyau sous terre pour un plus gros et de plus il a installé une toilette, il a fallu faire monter un plombier de Mont-Joli pour faire le travail. Ça prenait aussi un réservoir, j'ai trouvé un tonneau. Alors il l'a installé sur une tablette plus haut que la toilette ainsi qu'une pompe pour remplir le tonneau. Papa montait tous les soirs faire le plein. À cause du nombre de personnes à la maison, la toilette était utilisée souvent. Quelle amélioration! Imaginez c'était vraiment une commodité moderne. Nous n'avions plus besoin de nous servir de la fameuse chaudière « la tine ». Il n'y en avait pas beaucoup dans la paroisse qui était bien installé comme nous. Plus tard maman a fait poser un plancher de bois franc, le vernis n'était pas comme à présent. Avec la grosse famille que l'on était il fallait le vernir tous les ans. Revenons à la cuisine d'été, le comptoir fut enlevé, ça a agrandi la pièce, on avait placé la table à cet endroit. Au bout de la table il y avait un châssis qui n'avait plus de carreau de verre. Je me suis mise dans la tête de travailler ce châssis, aller chercher des vitres 12 X 14 au magasin, les installer, les mastiquer pour ensuite peindre le cadre. C'était plus clair dans la cuisine. J'aimais faire des choses qui sortaient de l'ordinaire pour une fille peu douée mais beaucoup d'imagination.

Nous avons aménagé à la maison Langlois au printemps. L'automne suivant il a neigé de très bonne heure et l'hiver s'est installé. Les cultivateurs n'avaient pas moissonné leurs grains, ils ont dû rentrer leurs récoltes de grains dans la neige. Papa avait planté des patates que l'on a récoltées dans la vase. On ramassait les patates avec des mitaines ce n'était pas long que les mitaines étaient trempées. On a eu très froid, ça faisait beaucoup de dégâts.

La fameuse boucherie

Papa tuait un porc à la veille des Fêtes, fallait attendre qu'il fasse froid pour pouvoir geler la viande. Le premier hiver papa s'était estropié une main et avec l'eau bouillante pour gratter le porc et le froid ça aggravé sa blessure et ça duré plusieurs mois. Alors l'hiver suivant il a décidé de rentrer le porc dans la maison près du poêle pour l'eau bouillante, une sorte d'auge fabriquée de planches dont un bout était un tonneau pour récupérer l'eau et les saletés. L'autre bout était retenu par un tréteau plus haut. Pensez-y un peu ça n'était pas bien propre et en plus la vapeur. Pauvre maman qu'elle a dû se coucher tard ce jour-là pour tout nettoyer. Quand on faisait boucherie, c'était tout à faire, le boudin, les cretons pour l'hiver, tailler la viande pour pouvoir la faire geler, la placer dans un baril avec des couches de neige bien tassée pour que la viande ne s'évente pas. Bien sûr il n'y avait ni congélateur, ni réfrigérateur. Maman a travaillé fort, je l'ai vu bien souvent s'endormir sur son rouet, moi, quand la fatigue me prenait j'allais me coucher mais maman besognait bien tard. Quand je pense aux commodités que j'ai présentement, les larmes me viennent aux yeux. Pour revenir à la boucherie, on gardait la panse, le gras de surplus et les tripes pour faire du savon au printemps. C'est moi qui avais la tâche de vider, nettoyer et laver les viscères.

La mort de mon grand-père

Mon grand-père Pierre-Octave Roussel est tombé de son fenil, il s'était blessé à la tête et est mort des suites de ses blessures. Mon père était bien triste je devais aller voir mon grand-père car je l'aimais. Comme la gardienne que l'on avait pour garder les bébés avait peur seule le soir il a fallu que je reste avec elle, mon père m'avait promis que quand il mourrait j'irais à ses funérailles. Mais à son service il y avait la cousine Jeanne Roussel qui enseignait au rang du Nord. J'ai dû sacrifier ce voyage parce qu'elle était la filleule de grand-père encore une fois je devais être la plus raisonnable. Mon grand-père était né en 1867 et est décédé en 1935.

Gérant de la Banque

En 1936, j'avais alors 13 ans, papa avait des affaires à Rimouski. Il prenait M. Dastous, le taxi de St-Gabriel, dans ces moments il nous amenait. M. Dastous, grand-père de Sylvain Croft mon gendre, n'aimait pas cela beaucoup parce qu'il n'aimait pas les enfants. Mais papa lui a dit, c'est moi qui paye et j'en fais profiter les enfants. Rendus à Rimouski avant de se rendre à ses affaires, il nous laissait sur le terrain de l'exposition agricole. C'était l'ouverture il n'y avait pas grand-chose, les kiosques n'étaient pas ouverts, on voyait arriver les animaux. Mais il y avait le carroussel de petits chevaux de bois, ça été bien pour nous Norbert, Marc, Irené et moi. Plus tard, j'ai appris que papa allait à Rimouski pour finaliser son accord pour la gérance de la Banque Canadienne Nationale.

La Banque

Un jour, papa a obtenu la gérance de la Banque Canadienne Nationale et cela en 1936. C'était une petite banque, à ce moment là il n'y avait pas encore de caisse populaire. La banque a été installée dans une annexe construite à côté de la maison rose. On était rendu à la maison des Langlois et mon père était encore propriétaire de la maison rose qui était toujours vide. Pendant la crise les maisons ne se vendaient pas. C'est ma mère qui était caissière, c'est pourquoi il a fallu qu'elle prenne une aide pour la maison. J'allais à l'école, ce fut donc Laurette Lepage, ma cousine, qui est venue travailler chez nous. Papa avait multiples occupations. En plus des travaux de la ferme il avait la tâche de secrétaire de la commission scolaire, du conseil municipal, maître chantre tous les matins à la messe ainsi qu'huissier. C'était après la crise et un huissier était souvent requis par les avocats. Ça coûtait moins cher de prendre un huissier sur place que d'en faire venir un de Rimouski. Mon père couvrait le territoire de Saint-Marcelin, Saint-Gabriel et Les Hauteurs.

Mon ressentiment pour Laurette

Après que j'ai quitté l'école je ne m'entendais pas beaucoup avec Laurette Lepage notre aide. On avait aussi une voisine dénommée Élise Cloutier qui venait souvent à la maison. Les deux filles jouaient, s'amusaient, se chatouillaient pendant des demie-journées et l'ouvrage ne se faisait pas. Il faut dire que les Lepage étaient tous des « gingueux » comme l'on disait. Maman me demandait à la fin de la journée ce que Laurette avait fait et je lui racontais. Et Laurette me détestait à cause de cela. Alors maman était obligée de travailler tard dans la nuit pour finir l'ouvrage. Le lendemain c'était encore la même chose. Élise était un peu couturière, alors Laurette en profitait pour se faire confectionner des robes de coton qu'ensuite elle empesait. Penser à tout le temps qu'elle prenait pour repasser ses robes, le reste du linge de toute la maisonnée restait de côté et s'accumulait. Maman se mettait à tout faire, des fois jusqu'à minuit passé. Je lui disais que nous serions bien mieux si nous n'avions pas Laurette. Mais maman disait que c'était la fille de sa sœur Marie-Louise et qu'elle n'était pas pour la congédier. Elle avait une santé fragile disait maman qui la gardait par charité. Quel supplice elle a dû endurer. Elle, comme les autres Lepage, quand on avait quelque chose de bon à manger, Laurette avait la meilleure part et j'avais une petite jalousie envers elle comme certaines choses qu'elle n'aimait pas manger elle avait le droit de se servir autre chose.

Plus ça allait, plus ça allait mal, nous nous en prenions même aux cheveux, elle se fâchait et moi je lui riais au nez. Ma tante Marie-Louise arrive sur ces entrefaits et Laurette braille devant sa mère. Ma tante lui dit : « Endure-la, ton calvaire achève, mets ça au pied de la croix ». Après quand je voulais me venger, je lui disais les paroles de sa mère : « Mets ça au pied de la croix ». Ça la choquait de plus en plus. Un jour une tante de Québec vient se promener et offre à

Laurette d'aller à Québec. Plusieurs jours plus tard, comme nous n'avions pas de nouvelles, je jubilais de ne plus la voir chez nous. Et ce qui devait arriver arriva. Elle s'est trouvé un emploi de bonne à Québec. Elle écrit à maman pour lui dire qu'elle ne reviendrait plus. Après avoir lu sa lettre maman me dit : « Je suis contente qu'elle soit partie de son plein gré ». C'était la première fois que maman osait m'en parler. C'était le ciel sur la terre, avait écrit Laurette. Mais son ciel n'a pas été long. Elle s'est mariée avec un bon à rien à la moto pour venir finir ses jours au sanatorium de Mont-Joli car elle était tuberculeuse, mais auparavant elle avait eu une petite fille.

La chaise retirée

Mon sentiment pour les Lepage ne s'atténuait pas. Une fois on était à s'installer à table et comme Gérard Lepage allait s'asseoir, je lui ai retiré sa chaise, il a donc failli tomber par terre. Papa s'est fâché, il est parti vers l'étable et il est revenu avec un bout de cordeau de cuir pour me donner la volée. Maman s'est interposée et lui dit : « Si tu la frappes, je m'en vais chez ma mère ». Vous vous imaginez bien que le repas s'est passé en silence. La leçon a été profitable à tous les enfants, je crois.

Chez mon père, le bureau

Les bureaux de la Commission scolaire et du Conseil municipal étaient à la maison, mon père était secrétaire. Même à la maison rose ce bureau était dans notre maison. Ce que je n'aimais pas c'était que les gens qui avaient affaire au bureau passaient plus souvent par la cuisine et ils n'y avaient pas d'heure fixe pour le bureau. C'était à toutes heures du jour et de la veillée même le dimanche les institutrices venaient chercher leur paye au bureau, on aurait dit que les gens faisaient exprès pour payer leurs taxes par petites tranches pour pouvoir nous déranger, c'était ce que je pensais, mais il faut dire qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Combien de gens dérangent papa pour une assermentation (il était juge de paix) ou compléter une formule pour après partir et dire à papa que c'était facile, qu'ils ne lui offraient rien, aucun paiement pour le récompenser. Après j'étais peinée de voir que certaines personnes étaient sans cœur.

Troupe de théâtre

Pour soutenir les associations d'une paroisse il y avait toujours quelqu'un qui organisait des séances théâtrales. J'ai toujours entendu mon père en parler depuis qu'il était marié. Maman était aussi actrice à ces séances bien sûr qu'il fallait exercer des semaines avant le grand jour. Quand je fus assez grande j'avais aussi des rôles. La première fois à l'école je faisais parti d'un groupe habillé en chinoise qui dansait, la deuxième fois j'interprétais une bohémienne qui disait la bonne aventure. Je devais avoir dix-sept ans et la troisième fois j'étais

chez une esthéticienne et je me faisais maquiller, ça fini que quand elle a eu fait un côté du visage je disais : « Si je ne pogne pas avec ce côté-là même si je me faisais maquiller tout le visage ce ne serait pas mieux, c'était que je devais avoir quarante ans à l'époque. Ce fut tout pour le métier d'actrice. Nous passions des heures et des heures à s'exercer ce qui m'a permis de côtoyer des jeunes gens. Ces séances étaient toujours un succès car il n'avait pas de télévision ni de salle de cinéma à St-Gabriel. C'est plus tard qu'il s'est érigé un cinéma.

La famille Roussel

Ma famille Roussel était de bons chanteurs. Papa a été chanteur à l'église. À la fin de ses jours, il était devenu sourd, il aimait chanter mais comme il ne s'entendait pas, il chantait faux. Maman avait une belle voix. Norbert, s'il ne s'était pas destiné à la prêtrise, il aurait pu faire une belle carrière au dire des recherchistes venues de Montréal. Il avait une voix de ténor. Marc et Irénée ont toujours fait partie de la chorale. Maintenant qu'ils sont à leur retraite, ils s'en donnent à cœur joie. Édèse, une voix extraordinaire, c'est pour ça qu'elle fut envoyée étudier en Suisse. Lisette et Gildas aussi chantent bien et moi j'ai toujours fait partie d'une chorale sauf au temps où on demeurait au Saroi.

Les enfants des autres familles se réunissaient presque tous les soirs pour chanter pendant les vacances des Fêtes chez les parents des uns ou des autres. Il n'était pas question de jouer au cartes ou de Bingo ou de danser, mais de chanter. C'était bien agréable, Marcelle aussi chante bien, à sa retraite elle continue d'enseigner le chant. Elle est bien dévouée, à chaque funérailles, elle est là qui organise et dirige le groupe.

Les baptêmes

A la naissance de ma sœur Édith j'avais alors quatorze ans, je fus la marraine de cette petite fille avec mon frère Norbert. Dans le temps dans les familles nombreuses les aînés devenaient parrains et marraines des cadets. On ne pouvait attendre que les oncles et tantes viennent nous rendre visite, il fallait faire baptiser le plus tôt possible dans la journée même de la naissance du bébé. Comme les familles étaient nombreuses il fallait trouver à l'intérieur des familles des parrains et marraines.

Le cimetière déménage

Lors du déménagement du cimetière, j'avais alors dix huit ans. C'était en 1941 il fallait que papa déterre la tombe de mon petit frère Viateur. Quand il a soulevé le couvercle de la tombe, j'ai vu son squelette et ça m'a fait très mal, j'ai tellement pleuré. C'était tard en automne, il faisait froid et avec l'humidité qu'il y avait dans la terre son habit a gelé. Ses cheveux étaient en place sur son crâne. Une boucle de ruban était à son cou à



la place d'une cravate. Quand mon père l'a touchée, elle s'est désagrégée, est devenue poussière. Et tout ce que nous avons vu après c'est un petit crâne.

La profession de foi

Il était de tradition que pour faire sa profession de foi appelée communion solennelle il fallait aller dans une classe spéciale. Cela se passait à la sacristie et c'était le vicaire qui enseignait le catéchisme pendant une durée de cinq semaines. Là comme ailleurs il y avait des passe-droits. C'était les enfants des rangs qui échappaient des punitions ce qui signifiait de recommencer l'année suivante. Le curé et le vicaire ne savaient pas toutes les difficultés que cela occasionnait pour les mères du village. Parce que chez-nous comme ailleurs, les enfants des rangs demeuraient chez les villageois. Maman hébergeait des fois jusqu'à trois enfants. Pour maman c'était surtout nos cousins, les Lepage, qui venaient rester chez nous, il y en avait toujours un qui devait répéter son catéchisme une autre année et comme c'était une famille de vingt et un enfants, il y en avait à tous les ans. J'ai trouvé le vicaire injuste lors d'un interrogatoire (examen oral) où nous avons été au moins une bonne douzaine qui n'ont pu répondre aux questions. J'étais du nombre ainsi qu'une autre du village. Il fallait rester debout à cause de notre ignorance. Un moment plus tard, il me dit de m'asseoir ainsi que ma compagne et annonce que tous ceux qui étaient debout devront rester chez eux la semaine suivante (retourner chez-soi était un échec et on devait recommencer l'année suivante). C'était tous des enfants des rangs.

Quand maman nous faisait de la bouillie

Quand nous avons été rester chez Langlois papa n'était pas tellement riche, fallait pour la famille faire bien des économies. Ma mère était ingénieuse surtout lorsque nous étions plusieurs à la table elle réussissait à nous faire manger à notre faim et c'était bon. Je me souviens que le soir c'était du gruau, comme nous avions du lait (l'hiver beaucoup de gens laissaient tarir leurs vaches et ils n'avaient pas de lait pendant cette période) elle nous faisait du pouding au riz ou de la bouillie que l'on mangeait froide. Elle nous en faisait de grosses chaudronnées, elle emplissait toutes les assiettes disponibles que l'on portait ensuite sur la neige à l'extérieur. Quand c'était refroidi, nous la mangions avec de la cassonade, du sucre ou de la mélasse. Un jour que les enfants avaient porté leurs assiettes sur la neige pour qu'elles refroidissent plus vite, un chien est passé par là et a mangé toute la bouillie.

J'étais toujours malade

Durant tout le temps qu'a duré mes classes, une journée par semaine je devais rester couchée, un mal de tête terrible, des vomissements. Un médecin consulté disait que j'avais un foie lent. De par le fait même je n'aimais pas l'école car lorsque je revenais en classe après mes absences j'étais déroutée, les élèves avaient appris des choses que je ne pouvais reprendre, comme maman avait besoin d'aide à la maison et que je pouvais difficilement suivre en classe j'ai abandonné l'école à l'âge de douze ans. Après avoir fait ma profession de foi ou comme on disait fait ma communion solennelle.

Mes frères au chœur à l'église

Quand j'étais jeune, mes frères Norbert, Marc et Irénée, se plaçaient au chœur de l'église, c'est comme ça que l'on appelait le devant dans l'église près de l'autel. Mes frères ont longtemps servi la messe qui était en latin. Ils étaient habillés d'une soutane noire avec boutons bordés d'une dentelle. Ce surplis demandait beaucoup d'entretien surtout la veille des Fêtes, comme Noël, Pâques, l'Ascension et autres fêtes liturgiques. C'est alors que maman lavait ces fameux surplis, les empesait, les repassait. Elle les glaçait, c'était un ouvrage très difficile, surtout de les plisser à la main et ensuite les attacher avec cordes pour qu'ils prennent forme. C'était très beau, il y avait aussi aux Fêtes ceux qui servaient; ils avaient une soutane rouge, ça avait beaucoup plus l'air fête. Aux Fêtes de la Ste-Vierge, ils en avaient une bleue, mes frères ont longtemps servi la messe le matin à six heures. Il ne fallait pas qu'ils traînent au lit tout l'avant-midi.

Un vilain tour

Jeanne d'Arc Dufour m'amenait chez elle, elle avait été élevée par sa grand-mère. On jouait aux pichenottes. Je n'étais pas habile je n'ai eu que mal aux ongles. Vers huit heures et demie elle disait à sa grand-mère qu'elle venait me reconduire chez moi. Mais son plan avait été bien établi. Rendues à moitié chemin de chez moi, elle entra chez une madame que je ne connaissais pas, elle était seule, son mari dans les chantiers, elle veillait près d'un berceau éclairé d'une petite lampe à l'huile. Après quelques instants elle me laissait là pour aller rejoindre un garçon. C'était bien défendu pour moi de le dire

même à sa tante Cécile qui habitait avec eux. Elle allait rejoindre un garçon nommé Philippe Tremblay dit Cazeau. Plus tard elle l'a épousé. Maintenant décédés tous les deux. Dans ce temps-là pas beaucoup de monde avait le téléphone pour surveiller les enfants à distance.

Le doigt de ma mère

Maman ramassait les morceaux de pain qui restaient après les repas. Bien sûr que ces restes séchaient. Quand il y en avait assez elle le passait au hache viande pour faire une pouding au pain. C'est alors qu'elle s'est pris le petit doigt dans l'engrenage. Elle a perdu le bout de son doigt quelques centimètres sous l'ongle, elle s'est arrêtée et se tordait de douleur. Elle m'a dit cherchons le bout du doigt; enfin on l'a trouvé, il avait changé de couleur, il était blême, c'est pourquoi nous avions de la misère à le trouver. Maman ne s'est pas lamentée, elle a continué ces activités. Imaginez quand elle faisait le lavage que ça devait faire mal, les planchers se lavaient à la brosse et au caustique!

La clavicule cassée

En plus des Lepage et autres, il y avait les Roussel, les enfants de tante Marie, la sœur de papa, l'aînée Jeanne enseignait à l'école du rang du nord. Les fins de semaine elle venait les passer chez nous. Elle avait avec elle sa sœur Mathilda d'une couple d'années de plus que moi. Elle était très très excitée on pourrait dire à présent qu'elle était hyper active, ma mère nous dit « Allez faire les lits ». Nous, nous exécutions et à un moment donné, Mathilde, elle, avait toujours envie de s'amuser, elle me pousse et je tombe sur le bord d'un lit qui était de bois et ça faisait affreusement mal. J'avais la clavicule cassée. Elle me dit tu dois avoir le bras démanché, ça déjà arrivé à une autre fille. Elle me prend la main et la secoue pour l'étirer. Vous pouvez vous imaginer la douleur. J'en aie été quitte pour avoir le bras en écharpe un bon bout de temps.



La vie n'a pas été toujours rose :

la maladie de Conrad j'avais alors 10 enfants

Une cheville déversée

Dans la paroisse on fêtait la St-Jean-Baptiste. Les dirigeants avaient organisé un restaurant au vieux couvent et on servait des fèves au lard. J'étais serveuse et quand le dîner fut terminé je m'apprêtais à quitter quand je vois venir le cheval de mon père attelé au « boggué ». Je cours pour aller le rejoindre, j'ai fait un faux pas et je me suis déversée un pied. Je m'en suis sentie pendant dix ans, dès que je mettais le pied sur une bosse ou une roche ça me faisait mal.

La vase de lac

Pour améliorer les terres il y avait de la vase du lac, une fois retirée des lacs des experts déposaient cette vase sur le sol, une fois séchée c'était dure comme du mastic. Un des experts était Isidore Boucher, le grand-père maternel d'un de mes gendres, soit Jean-Yves Caron. Monsieur Boucher avait un camion et charroyait cette vase sur les terres des cultivateurs. On payait le camionneur et ses hommes pour la charger. Une fois rendu chez nous c'était des jeunes étudiants qui déchargeaient le camion dont mon frère Norbert, Marcel Dastous et d'autres. Entre les voyages, il fallait bien sûr les nourrir que je leur fasse des sandwiches. Mais ce n'est pas tout ils entraînent dans la maison dans leur temps libre et il y avait de la vase blanche à la grandeur de la maison. Ils en ont charroyé sur la terre à Dastous en face de chez nous, mais Ivette leur fille n'a pas eu le problème de faire salir sa maison car les hommes allaient où il y avait des sandwiches.

La chaise à l'église

Pour avoir un siège aux offices il fallait payer pour pouvoir utiliser un banc à l'église. Une fois par année, il y avait une vente aux enchères et ceux qui avaient des bancs en avant de l'église, c'est-à-dire les plus proches de la Sainte Table, tenaient à les garder et devaient les payer avant l'enchère. En plus des bancs que papa avait, il a acheté une chaise pour moi. Le dimanche suivant l'enchère, je me place sur ma chaise mais c'était une chaise précédemment payée par un Sirois, dont la famille était connue sous le sobriquet de « siffleux ». Il s'est obstiné un moment et par la suite, l'aîné des Sirois se faisait un honneur d'assister à la messe à mes côtés. Il n'en manquait pas une. Dernièrement, je l'ai rencontré à un repas. Je lui ai demandé s'il se rappelait cet incident, il m'a dit : « Oui, en souriant. » Je crois qu'il en pinçait pour moi dans le temps...

Traite de vaches dans mon enfance

Moi, j'aimais les ouvrages à l'extérieur de la maison. Je n'étais pas douée pour l'ouvrage de la maison. C'est pourquoi c'était moi qui allais traire les vaches avec papa. Maman s'occupant le matin pour le déjeuner et le soir pour le souper. On avait une vache qui ruait. J'avais bien de la misère à la traire, une fois elle rue assez fort, elle se prend une patte dans l'encolure de ma robe, elle a gigotté jusqu'au moment où ma robe s'est déchirée. Papa n'a plus voulu que je la traie.

Mon apprentissage de fermière

Moi j'aimais l'ouvrage à l'extérieur de la maison. Le jardin, aller aux champs, aider aux foins, même en hiver aider mon père à battre le grain, etc.. il battait du grain avec ce que l'on appelait un piloteux. Un cheval qui en marchant sur un tapis de bois faisait actionner la batteuse. Papa devait poser des gerbes de grains et s'occuper du cheval et moi j'étais aux boisseaux pour emplir les poches de grains et pousser la paille dans un trou. Aussi j'aimais rentrer le grain et le foin. Quand le fenil était comble, c'est moi qui avais l'ouvrage de recevoir les fourchettées de foin et les placer dans les espaces comme les coins. Imaginez sur une « tâsserie » de foin en plein été quand le soleil chauffe la couverture de la grange, les sueurs m'inondaient. J'aimais traire les vaches, donner la nourriture aux poules et faire boire les veaux. L'ouvrage de maison m'intéressait moins, l'époussetage, la vaisselle, les lits n'étaient pas mon fort. Même après mon mariage j'ai continué à aller aux champs et à l'étable. Après la traite des vaches, il fallait passer le lait au centrifuge pour en extraire la crème que l'on vendait à une coopérative qui faisait du beurre avec cette crème. Nous en gardions pour nous aussi.

L'électricité au village

Quand l'électricité a été installée chez papa ce fut tout un changement de vie, de la lumière dans toutes les chambres et même à la cave. Le lendemain il y avait un vendeur de laveuse qui est venu nous faire une démonstration, il est reparti la vente conclue et la laveuses une 'THOR' était à nous. Cela a facilité ma besogne vu que c'était ma tâche de faire le lavage. Maman s'occupait de la banque. Aussi nous avons eu une petite radio sur une tablette. Je prenais des romans savon tel que « Grande sœur » et beaucoup de musique, c'était

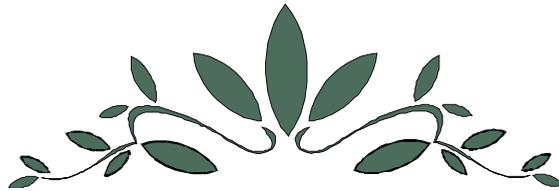
agréable pendant que je m'occupais aux travaux ménagers étant donné que j'étais seule c'était quand même plaisant.

Le chapelet en famille

Il était coutume que l'on fasse la prière du soir en famille immédiatement après le souper, je devais avoir alors entre quatorze ou seize ans. Avant même de faire la vaisselle parce que si la prière retardait on perdait des joueurs. La famille se dispersait comme par enchantement. Après le chapelet mon père avait quelques prières spéciales par après ma mère continuait avec les siennes. C'était assez rare que nous y manquions. Un jour mon père commence le chapelet un homme rentre à la maison et comme tout nous autres il se met à genoux. Il n'était pas intéressé du tout, il avait hâte de s'en aller quand il ouvrait la bouche pour parler mon père entonnait ses prières plus fort. Après avoir passé par une panoplie de prières il commence les litanies. Ça a été très long le monsieur voulait placer son cheval dans l'étable pour la veillée. Pas loin de chez nous il avait une maison, Marie Brochu, où il se servait de la boisson et cet homme avait hâte de s'y rendre. Il fut quitte pour entendre toutes les prières il a trouvé le temps long, il ne devait pas avoir dit son chapelet avant de partir de chez lui!

La bicyclette

Mes frères (Marc et Norbert) avaient une bicyclette. Un bon jour quand ils étaient à l'école, j'ai essayé la bicyclette de la maison au hangar car il y avait une descente à mesure que j'essayais, je réussissais à faire un peu plus loin. Maman était à la banque. Le midi elle venait dîner et apportait le rapport de la banque de la veille que je devais aller porter au bureau de poste qui dans ce temps-là se trouvait dans la maison de Marcel Croft. Le maître de poste était madame Isidore Dastous. À pied ça prenait un peu de temps. Un bon jour, je me suis hasardée d'y aller en bicyclette. J'étais nerveuse mais la deuxième fois c'était beaucoup mieux. Il faut dire que j'étais à St-Gabriel la seule fille qui faisait de la bicyclette, la deuxième fut une Jalbert et la première fois qu'elle a pris le chemin une auto passait à côté, elle a regardé à côté et elle a foncé sur la voiture. Elle n'a jamais remonté sur une bicyclette. J'avais un cavalier qui n'aimait pas que je fasse de la bicyclette. Plus tard, j'ai compris pourquoi encore une chose tabou, on prétendait qu'une fille faisant du « bicycle » c'était dangereux pour son hymen ...



La vie n'a pas été toujours rose :

quand Constance a fréquenté le CEGEP de Rimouski et qu'elle

devait faire l'aller-retour de St-Gabriel à Rimouski tous les jours...

Les timbres perdus

Un jour mon père m'envoie chez Dastous une maison du coin, maison habitée plus tard par la famille Marcel Croft et Yvette Dastous, c'est là qu'était le bureau de poste. Mon père était secrétaire de l'entreprise à Isidore Dastous, une beurrerie. Il m'envoie donc chercher des timbres, en revenant je perds l'enveloppe qui contenait les timbres et bien entendu je ne m'en rends pas compte. En arrivant près de la maison je constate mon erreur, au lieu de le dire à papa je continue mon chemin jusque chez le voisin qui était à construire une petite grange. C'est là que je m'arrête et je fais comme les garçons qui montent sur les échafauds avec les ouvriers. C'était Georges Bérubé qui était l'ouvrier. Enfin j'entre tard à la maison, piteuse. Mon père me questionne, « Et les timbres? » Entre temps, les timbres avaient été trouvés. C'était la mère de Cécile Desrosiers qui les avait trouvés et comme il en avait pas beaucoup à part papa pour utiliser autant de timbres, elle a deviné que c'était les siens.

Ma première randonnée en ski

À treize ans quand j'ai abandonné l'école, je suis restée à la maison pour aider maman. Je n'avais pas beaucoup de loisirs sauf me renfermer pour faire des choses que j'aimais comme de la lecture. Depuis longtemps je suppliais ma mère pour faire du ski. Je pouvais avoir une paire de ski d'une petite fille du voisinage. Enfin un après-midi je m'installe. C'était des skis fait maison que la fille avait eus quelques années auparavant et j'étais plus âgée qu'elle. Pensez bien que les skis étaient beaucoup trop courts. Je suis partie dans le champ arrière de la maison. Les skis enfonçaient d'un pied dans la neige, vous pensez bien que je n'ai pas été longue à revenir à la maison, fatiguée. J'ai apporté les skis et je n'en ai jamais reparlé.

Un de mes cousins (vieux)

J'avais un de mes cousins qui me donnait du fil à retordre, il était souvent après moi pour me serrer, me tasser dans les coins. Même quand il pouvait me jeter sur un lit, il éjaculait dans mes jupes, quel dégât, que je détestais cette senteur, il fallait que je me change de robe. Ça se passait surtout quand maman était retenue au bureau. Je n'osais crier, d'ailleurs, une fois maman l'avait surpris, il s'était jeté sur mon lit, elle m'avait dit que c'était de ma faute et d'aller me confesser. C'est pourquoi fallait que je me défende par mes propres moyens. Il se cachait pour m'attraper au passage, une fois il a même déchiré une robe. C'était une robe neuve.

Les parrains et les marraines

J'ai été marraine de ma petite sœur Édith. J'avais alors seize ans dans le temps c'était un vrai casse-tête pour avoir une marraine avec les grosses familles, alors on désignait les aînées de la famille, Norbert était parrain. Souvent c'était les voisins, surtout quand un bébé arrivait en hiver et qu'il fallait le faire baptiser le même jour, au plus tard le lendemain. Le curé était très sévère, ne fallait pas attendre. Des fois chez moi les chemins étaient impraticables et fallait se rendre à l'église quand même.

Les garçons de mon goût

Je trouvais certains garçons de mon goût mais je ne pouvais jamais aller leur parler dans la cour quand ils se rassemblaient avec Norbert et mon cousin Gérard Lepage qui restait chez nous parce que papa avait besoin d'aide. Ma mère me disait que ce n'était pas la place d'une fille avec les gars, mon père appelait ces petites jeunesses des « battefeu » même qu'une fois les garçons arrivent, j'étais à me balancer (une balançoire de corde qui était suspendue à un tube de fer dans la cour pour attacher les chevaux) ça n'a pas été long que ma mère m'a rappelée à la maison sans que j'ai eu le temps de leur parler. Les rares occasions que j'ai pu leur parler c'est quand ils arrivaient et qu'ils attendaient Norbert. Les amis de mes autres frères étaient trop jeunes pour m'intéresser. J'avais alors une quinzaine d'années.

Les vêpres

Le dimanche après-midi il y avait les vêpres à l'église, j'aimais beaucoup cet office. Aussi plus tard quand on était fréquenté par un garçon on allait aux vêpres au moins sur l'aller et le retour nous n'étions pas surveillées. Étant donné que c'était au grand jour, mon père me le permettait mais les prières du soir à l'église pendant le carême ou la fête de la Ste-Vierge, de St-Joseph qui étaient en hiver alors il faisait noir mon père me défendait d'assister à ces offices. Je me demande encore quel mal on aurait pu faire en hiver partir de l'église à chez nous dans la neige et le froid.

Les quelques cours

Vers dix-huit ans j'ai suivi des cours de cuisine. Ça duré un mois, cinq jours par semaines. Je côtoyais d'autres filles de mon âge. Je me suis aperçue que j'étais aussi habile que bien d'autres je voyais la dame qui nous donnait ces cours elle commençait à sept heures, nous on arrivait à neuf heures pour terminer à midi pour nous faire déguster qu'une bouchée. « Si y avait fallu qu'elle prépare de la nourriture pur une quinzaine de personnes des travaillantes et des adolescentes elle n'y serait pas arrivée ». Par exemple, une tarte elle se prenait à sept ou huit fois avant d'avoir la bonne grandeur pour finir trop grande. Pour certaines choses j'étais plus habile qu'elle. Ça été agréable d'avoir suivi ce cours. J'ai trouvé que j'étais débrouillarde et j'apprenais bien, il y a des choses que d'autres avaient besoin de plus d'explications, c'est ce que je me suis aperçue. Il y en a qui ne comprenaient pas vite.

Ma formation pour les travaux d'aiguille

Quand j'étais jeune, je me suis pratiquée à tricoter et filer, c'était surtout à la cachette. Nous avions une chambre à débarras, c'est là que je me pratiquais. Quand ma mère m'interpellait pour un ouvrage quelconque, elle me demandait qu'est-ce que tu fais? Je répondais : « Rien ! » candidement. Mais bien par après j'ai compris qu'elle savait ce que je faisais. Mes marottes étaient de me cacher pour faire ces activités, ça m'a bien servie par la suite. Le reprisage de bas c'est ma mère qui m'a enseigné et je reprisais bien.

Mon premier prétendant

J'étais allée chez tante Philomène qui attendait un bébé. Elle avait déjà plusieurs enfants, le grand-père Drapeau n'était plus à la maison puisqu'il finissait ses jours à l'hôpital. J'étais là pour un peu d'aide et afin qu'elle ne soit pas seule quand son mari, mon oncle Auguste se rendait à Rimouski au chevet de son père. Les plus vieux de ma tante, dans le jour, étaient à l'école; je faisais donc les travaux de la maison dans la journée. C'était en 1941, j'avais alors dix-huit ans.

Il y avait chez le voisin un garçon nommé Jean-Paul Langlois, qui venait veiller mais il ne m'attirait pas, je savais que je ne serais pas longtemps chez ma tante et que j'en serais débarrassée parce qu'il était trop tannant et trop collant à mon goût. Mais ce ne fut pas le cas, une fois rendue chez moi il m'écrivait de longues lettres. Je lui répondais que je n'étais plus intéressée mais il insistait même qu'une fois, il a écrit à mon père pour me faire entendre raison. Après avoir parlementé avec moi, papa lui a répondu qu'il était inutile d'insister. Un jour il arrive par occasion. J'étais assez gênée et ce ne fut pas une longue conversation. Les gens en voiture avec qui il était venu, l'attendaient et je croyais qu'il avait compris.

Plusieurs années plus tard, lorsque je demeurais à St-Anaclet, ma tante Philomène me dit que Jean-Paul voulait me voir. J'ai eu sa visite mais je ne l'ai pas aimé davantage et il ne m'intéressait toujours pas; après avoir passé une bonne heure il n'était pas plus intéressant qu'autrefois. Il parlait de politique et faisait parti des bérêts blancs. Je lui ai demandé s'il avait autre chose de plus intéressant à dire, alors il a parlé de religion puisque son fils était témoin de Jéhova. Alors je lui ai dit que je n'aimais pas ses discours et il est parti. Depuis ce temps, je n'ai plus entendu parler de lui.

Mes autres prétendants

Un deuxième garçon est venu me voir, c'était un beau grand, et je crois bien il m'attirait beaucoup. Il est venu me rencontrer une partie de l'été. Malheureusement, à l'automne il est parti travailler dans les chantiers. Pour occuper mes soirées d'hiver, je me rendais à la salle paroissiale où une troupe de théâtre pratiquait. C'était le moyen de l'époque pour soutenir les associations de la paroisse. Il arrivait souvent que quelqu'un organise ces séances. Depuis mon enfance, j'ai toujours entendu mon père en parler. Il y avait une troupe formée surtout de femmes, de jeunes garçons et filles de mon âge. Il faut dire que parmi les femmes présentes il y avait ma mère. J'avais la chance de jouer des rôles ce qui était plaisant comme loisir, il n'y avait pas de radio et encore moins de télévision. Il y avait une autre troupe aussi, mais celle-là composée d'hommes et l'on y réclamait la présence de mon père car on aimait sa prestation. Toute la famille y a contribué à un moment où à un autre selon les talents de chacun. C'étaient de belles réalisations et nous en étions fiers.

Parmi les garçons que j'avais la chance de côtoyer, à cause des soirées où on s'exerçait, pendant des heures et des heures, il y avait un Bélanger, et un autre, nommé Bertrand. Mon père les appelait les batte feu et n'a jamais voulu que je les reçoive à la maison. Il me disait qu'ils n'étaient pas de notre monde. Imaginez donc, ils restaient au Coin. Le Coin est la partie Est du village et les deux parties du village le Coin à l'est et le Village à l'ouest ne se voisinaient pas trop... Un, dont j'aimais la compagnie, c'était Victor Kirallah. Nous nous sommes vus pendant l'hiver et à l'arrivée de l'été il a dû partir pour des travaux de chemin, ce qu'on appelait « les Colonies d'Esprit-Saint ».

Un des cousins « germain » de papa Sylvius Roussel s'est présenté quelques fois. Lui je l'aimais depuis longtemps, il venait assez souvent chez-nous en visite. Il est probable que c'était la même

chose pour lui. La journée où il m'a déclaré son sentiment ce fut la goutte qui a fait déborder le vase. Mon père s'y est opposé fortement, il était cousin et il n'était pas question que nous formions des projets ensembles. J'ai eu beaucoup de peine et pour me consoler mon père me disait que lui aussi avait aimé une cousine, et à cause de cela il avait dû mettre un terme à ses amours. Il en a été affecté car il en parlait de temps en temps.

Il y a eu Léonard Lechasseur, fils de Johnny Lechasseur. Ses sœurs aimaient venir chez-nous. Un jour, elles arrivent avec leur frère plus âgé qu'elles. Il avait apporté un sac de bonbons et a traversé toute la maison pour me donner son petit présent. La situation était assez embarrassante. Il était très gêné et moi mal à l'aise. Il a insisté pour me courtoiser, ses sœurs ont même intercedé pour lui en me vantant ses qualités et son ardeur au travail. Mais pour moi le cœur n'y était pas, ça s'est terminé là.

Connaissance de Conrad

J'allais avec Norbert mon frère au lac Pointu, il sortait avec Annette Fortin, la nièce de Conrad. C'est là que j'ai connu Conrad. J'avais comme ami Victor Kirallah qui cet été là travaillait aux travaux de chemins à Lac des Aigles. Quand il est revenu fin juillet son frère Jean-Paul projetait de se marier alors Victor m'a proposé de se marier et faire un mariage double. Mais mon père s'y est opposé parce que disait-il je n'étais pas de son rang. Il avait été au Séminaire et moi j'avais que ma quatrième année et qu'un bon cultivateur pouvait faire mon affaire d'ailleurs, j'aimais le travail du dehors, traire les vaches et c'est alors qu'à la fin d'août j'étais mariée avec Conrad donc un mois après les premières fréquentations. J'ai jamais avisé Victor et même lorsqu'on s'est revus on en a jamais reparlé. Et un

mois après les noces Conrad était parti pour les chantiers de la côte nord pour ne revenir qu'après les fêtes. Je restais avec un petit garçon de douze ans, Yvon Fortin le neveu de Conrad, qu'on a engagé pour s'occuper des animaux, pendant son absence. À toutes les années on engageait toujours un jeune pour faire les besognes quand Conrad partait pour les chantiers. L'été on engageait un ou deux jeunes pour aider aux travaux de la ferme.

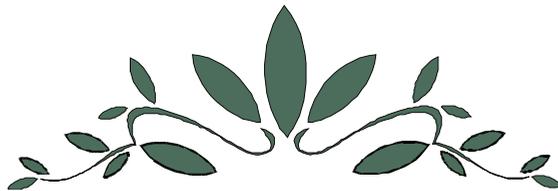


À ma préparation de mariage

Je suis descendue à Rimouski pour acheter du tissu qui était de la peau de soie. J'étais descendue en « boggué » à cheval. J'ai fait faire ma robe par Élise Cloutier notre vieille voisine d'en face. J'avais une bouquetière qui était ma petite sœur Édith âgée d'environ cinq ans. Je me suis mariée à six heures du matin. Le curé était plus superstitieux que nous, il avait une funérailles le même jour, il disait : « Je vais vous marier de bonne heure pour que les mariés ne rencontrent pas le corps ».



On disait que ça porte malheur. Quand Conrad est allé magasiner pour son mariage il est allé dans une mercerie à Mont-Joli, le même marchand lui a dit qu'il avait un compte à son nom fait par ses sœurs sept ans auparavant (comment se fait-il qu'un marchand ait laissé un compte sans que Conrad ait eu connaissance de cette dette) s'il ne payait pas il ne lui vendrait rien. Mais comme après avoir payé ce compte il ne lui restait plus d'argent il s'en est retourné déçu.



La vie n'a pas été toujours rose :

quand je me suis séparée du père de mes enfants

Mon mariage et le voyage de noce

Mon mariage fut décidé après un mois de fréquentation. Après le mariage il y eut une réception à la maison. Après nous nous sommes rendus à Luceville pour prendre le train pour Québec pour une semaine. Nous n'étions pas seuls, ma grand-mère Amanda et mon grand-père Joseph Morrisset faisaient le voyage, pour être opéré pour les yeux. Papa aussi est venu avec nous parce que nous ne connaissions pas la grande ville, il nous accompagnait, Conrad était aussi ignorant que moi c'est alors qu'il nous accompagnait dans tous nos déplacements. Nous avons été reçus à souper chez l'oncle Cyrille un soir, un autre soir chez des cousines à papa, un autre soir chez l'oncle Albert et là ce fut la catastrophe.



Ma tante Hélène nous a servi des œufs et du bacon comme Conrad était allergique aux œufs après le premier œuf il est venu blême et transpirait à grosses gouttes il a essayé de se lever ce fut impossible alors papa et l'oncle Albert l'ont pris sous les bras pour le sortir de la table. C'est alors que tante Hélène a dit : «Il fait une indigestion aiguë» elle a sorti une boîte de soda et

lui a fait avaler à grandes cuillerées et de l'eau chaude. Il s'est remis un peu, sa chemise était toute trempée de sueurs. Ma tante nous a dit : «Allez sur le balcon», et comme c'était le début de septembre c'était froid il s'est mis à trembler de froid il l'avait échappé belle. On est

rentré alors le souper était terminé ainsi nous sommes repartis vers l'hôtel qui était dans le Vieux-Québec. Ça dû être pénible pour Conrad, prendre les petits chars nous devons le soutenir pour marcher. C'est ainsi que j'ai failli descendre assise sur sa tombe si ça n'avait été de la vigilance de ma tante elle avait antérieurement vécu



une chose semblable. Le lendemain je suis allée seule au marché voir cela, bien entendu chose nouvelle pour moi. Nous avons visité des musée, nous sommes allés au Parlement, la chambre Rouge et autres. Nous avons été à Beaupré visiter le sanctuaire, le Cyclorama et aussi au Zoo. Voilà mes péripéties du mariage.

Après le mariage

Après le retour de Québec et que je me suis rendue à la maison de mon mari, Annette Fortin, nièce à Conrad, fille à Yvonne avait toujours restée avec le grand-père et la grand-mère. Elle est partie aussitôt. Didace, mon beau-père, restait avec nous et fallait que

Conrad se dépêche à moissonner, le grain était mûr. Même avant notre mariage il avait commencé à moissonner, il moissonnait le jour et faisait des quintaux la nuit, j'ai été en faire mais je n'étais pas habile ça prenait du temps. Lorsque Conrad fut parti pour les chantiers, le grand-père s'est installé chez sa fille Germaine. Il venait les fins de semaine se changer et comme il prenait de la boisson, des fois il était malade. C'est alors que j'ai réuni son linge et je l'ai fait porté chez sa fille, chez qui il restait la semaine, par le petit garçon qui m'aidait à faire la besogne de l'étable. Ça n'a pas plu à la famille Des Rosiers mais Conrad m'a approuvée.

Notre visite aux Eaux-Mortes

Le Dr Leblanc et sa dame qui étaient des amis de la famille Roussel nous invitent Conrad et moi à leur chalet des Eaux-Mortes. C'est vrai que nous n'avions pas les moyens d'être invités il fallait fournir de la nourriture et aux barrières pour se rendre au chalet il fallait payer et en plus nous n'avions pas de voiture pour nous y rendre. Quand nous avons pas les moyens nous nous passons de bien des petits plaisirs. Le docteur nous a apporté avec son auto, on a dîné à leur chalet, on s'est tous promenés sur le lac dans l'après-midi. Après ce fut le retour à la maison. Je ne suis retournée à ce chalet que cinquante-trois ans plus tard.

Mon déménagement au lac Pointu

J'ai apporté de chez mes parents des couvertures de lit. J'ai eu de maman un mobilier de chambre fait par Adrien Caron soit un bureau, une coiffeuse et une commode. Papa m'a donné une vache. Les cadeaux de noce étaient surtout des serviettes; les serviettes de bain n'ont pas été utilisées parce que nous n'avions pas de bain. Ce fut que dix-huit ans plus tard qu'elles furent utilisées. Lors de notre déménagement au village, nous avons acheté un bain.

Aussi quand je suis arrivée à mon nouveau foyer mon mari me dit qu'il manquait bien des choses, ensemble de coutellerie, couvertures, de la laine en fusée etc... Il a dû réclamer à ses frères et sœurs,



les biens qu'ils ont pris sans permission, beaucoup de choses nous ont été retournées mais il y en a beaucoup d'autres qu'on s'est fait dire : « Maman me l'a donné avant de mourir ». La mère de Conrad était décédée dans l'hiver avant notre mariage et c'est ainsi que dans cette atmosphère que j'ai débuté ma vie de ménage. La vaisselle qu'il y avait à la maison du lac était un ensemble de morceaux disparates, d'assiettes de pierre et de granit. Je ne sais pas si beaucoup connaisse ces fameuses assiettes, c'était du solide mais quand on avait le malheur d'en échapper une le granit s'éclatait, ce n'était pas agréable; c'était mieux que pas du tout. Il y avait aussi des chaudrons de fer et une poêle de fonte et quelques petites marmites. Je ramassais les

réipients de mélasse que j'ai découpé pour me faire des casseroles à pains. C'était mes commodités.

A mon arrivée au lac Pointu

Il y avait d'abord un beau gros poêle de fonte (Bélangier), une grande table recouverte d'un prélat bordée d'une lisière d'aluminium. Dans un coin, l'évier avec une pompe au coin opposé, l'armoire à vaisselle, deux grosses chaises berçantes de bois franc que Conrad avait fabriquées à la hache, une douzaine de chaises à dossiers ronds autour de la table. Du côté droit du poêle la chambre à coucher et à

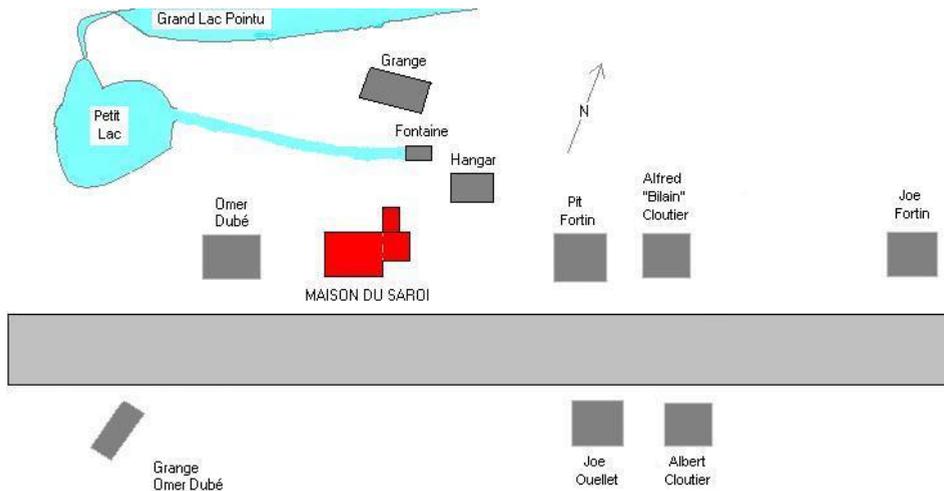


gauche la porte de la salle à dîner. Là, il y avait une autre table, une armoire et quatre chaises où était l'escalier à côté du grand salon. Le salon était divisé en deux parties, séparé par une porte d'arche où au fond il y avait un lit et la grille de la fournaise, pas d'autres meubles. Aussi

en passant par la salle à dîner, une petite chambre qui se trouvait à l'arrière de la chambre de la cuisine, un projet d'une chambre de bain. Mais, hélas, ça ne s'est jamais réalisé.

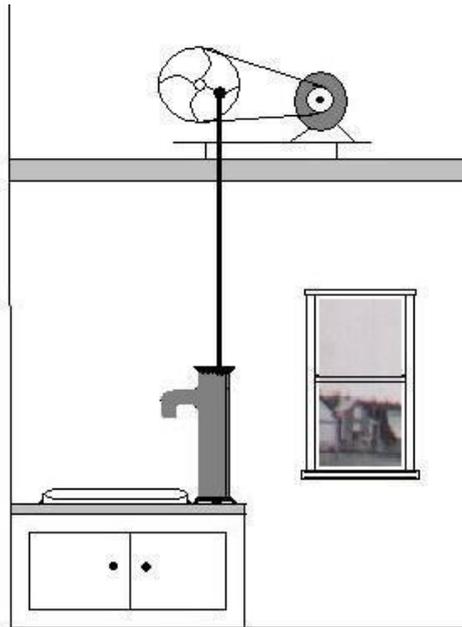
Il y avait au bout de la maison quelques lits avec paillasse de paille. Il n'y avait pas de laveuse, je lavais avec une cuve et une planche à laver. L'année suivante, j'ai acheté une machine à laver en bois de Léon Drapeau, laveuse genre berceau. J'ai aussi acquis un

tordeur. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai eu une machine à laver électrique. Les jours de lavage il fallait d'abord faire chauffer de l'eau sur le poêle dans un récipient contenant plusieurs dizaines de gallons. Le linge blanc se faisait bouillir au caustique, il y avait des cordes à linge à l'avant de la maison, c'était de la broche entre des poteaux de cinq pieds de haut. Beaucoup plus tard Conrad m'a installé une corde à poulies entre la maison et la remise sur laquelle je pouvais étendre tout mon linge. L'hiver je faisais geler le linge pour ensuite le faire sécher dans le salon avec la chaleur de la fournaise. Dans la maison pour boulangier le pain, il y avait une boîte de bois sur un banc que j'ai remplacé par une huche plus grande fabriquée par Adrien Caron, un cadeau de mes parents.



L'eau de la maison

Dans la cuisine au lac Pointu nous avons un évier de granit blanc avec sur le bord une pompe à l'eau. Le comptoir mesurait environ cinq pieds et était recouvert de tôle. Il avait été façonné quand la maison a été bâtie, c'était bien travaillé mais ça faisait plusieurs années et c'était pourri tout autour de l'évier et sur le rebord. J'ai été chanceuse de ne pas avoir estropié des enfants parce que je me servais de ce comptoir pour laver les enfants, la pompe à l'eau avait un bras. Mais après avoir eu l'électricité Conrad y a installé un moteur qui actionnait la pompe, on la faisait marcher en ouvrant un interrupteur. C'était plus facile. L'eau était loin, Conrad en avait eu l'idée, une fichue de bonne idée.



La famille Des Rosiers

Conrad avait deux frères, Jean l'aîné des garçons et Charles le cadet. Conrad était entre les deux et il y en avait deux autres mais ils étaient décédés avant mon mariage. Il y avait aussi six filles : l'aînée Aurélie, ensuite Yvonne, Bernadette, Alphéda, Albertine et Germaine. Nous n'avions pas beaucoup de contact avec la famille de Conrad. Il y avait la famille Fortin pas bien loin de chez nous. On se voyait un peu plus, les instruments aratoires avaient été achetés en commun mais Jos Fortin, marié à Yvonne n'était pas habile dans les réparations des instruments c'était toujours Conrad qui le dépannait même entre eux les filles et les autres garçons ne se voisinaient pas.

Mes débuts au lac Pointu

Après mon mariage à dix neuf ans, j'étais jeune, imaginez partir d'une grosse famille pour tomber seule. Pendant que Conrad faisait ses récoltes j'avais à m'occuper des vaches et des repas, je m'ennuyais de chez nous. Quand Conrad fut parti pour le chantier, ça été dur. J'avais mal au cœur car j'étais enceinte. Je devais aller aider le jeune Yvon Fortin, neveu de Conrad, qui s'occupait des animaux et allait à l'école pendant la journée. Conrad m'avait acheté des peaux de mouton pour faire une robe de carriole, il fallait les coudre à la main. L'hiver suivant il a fallu que je tisse des couvertes en lainage couleurs et motifs écossais. La vie s'est déroulée bien vite entre les travaux, les vaches et les enfants. Je n'ai pas vu le temps passer.

Au décès de la femme à Johnny Lechasseur (cousin de ma mère)

Elle est décédée le 16 janvier 1943, c'était une grosse hiver de neige. Les funérailles devaient être à neuf heures du matin. J'étais chez mon père qui prêtait un cheval et une voiture à deux sièges pour transporter la famille à l'église. Comme nous étions amis avec la famille j'avais côtoyer les filles avant mon mariage. La femme de Johnny est morte de tuberculose, elle avait beaucoup d'enfants et elle laissait un petit bébé au berceau le petit Alphonse. J'offris donc d'aller garder le bébé pendant le service.

Je partis donc vers six heures du matin il faisait noir. J'ai suivi le corbillard tout le long. Johnny restait au bout du rang nord ouest ce qui devait faire trois milles. La maison était remplie de monde et il faisait chaud dans la maison. Le corps de la défunte et les gens sont sortis et la maison a refroidi. Je brasse le peu de tisons qui restaient dans le poêle je vais chercher du bois dans la « chède » hélas c'était du bois vert je n'ai pu chauffer. Le froid a envahi la maison, j'ai fermé les portes des chambres. J'ai caché le petit le plus possible. J'ai endossé mon manteau quand la famille est arrivée. Je me suis mise à pleurer. L'aînée des filles m'a dit : « J'ai pas pensé de te dire que le bois sec était dans la cave ». Elle est allée en chercher et au bout d'une heure la maison était réchauffée. Le bébé n'avait pas souffert du froid. Par la suite, c'est la plus vieille Rose-Andrée qui s'est occupée de la maison et des enfants.

Robe de carriole

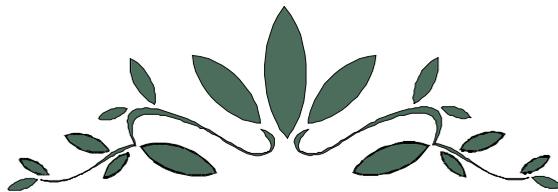
Après mon mariage je crois que c'était le deuxième hiver, peut-être le troisième avant de partir pour le chantier, Conrad avait acheté douze peaux de mouton tannées que j'ai cousues ensembles pour une robe de carriole. Aussi, il fallait qu'elle soit doublée c'était plus joli. Comme nous avions des moutons j'avais fait filer la laine l'hiver précédent. Je me suis mise à l'œuvre, comme je voulais quelque chose de bien, j'ai pensé de la faire avec des motifs à carreaux. D'abord il fallait teindre la laine. La chaîne et la tissure devaient être de la même couleur, rouge, vert et jaune. Elle a été bien réussie une fois tissée mais j'ai eu de la misère. J'avais vu et aidé ma grand-mère, mais seule c'était « essayer de me passer les pattes par dessus la tête ». C'est vous dire que ce ne fût pas facile. Aussi je ne savais pas que le passage dans les lames et le démarchage devaient coordonner. J'étais toujours mêlée. J'ai enfin terminé l'ouvrage qui fut un beau travail. En plus de la doublure j'ai fait une couverture qui servait pour sortir l'été en « boggué ». Avoir pris des cours de tissage ça aurait été plus facile. Après avoir monté plusieurs pièces, ça allait bien. J'ai appris sur le tas comme on dit. Je crois que la couverture existe encore mais je ne sais pas qui l'a gardée.

Naissance d'Huguette

J'accouchais à la maison, maman était chez nous Conrad avait été chercher le Dr Leblanc, le médecin du village. Une fois rendue à la maison après examen je n'étais pas prête comme le médecin était un raconteur d'histoires il a passé une grande partie de la journée à la maison. Des histoires nous en avons entendues il n'était pas impatient et attendait quand il le fallait. J'avais eu vingt ans le 28 mai. Vers neuf heures, le 28 juin Huguette naissait petit bébé potelé et qui pesait environ six livres et demie. J'en arrive avant l'accouchement, ça été douloureux il faut que je vous dise qu'à chaque accouchement la panique me prenait, j'avais peur de mourir.



Je ne pouvais souffrir plus fallait que je fasse l'ouvrage seule enfin la voilà quand la tête a passé j'ai eu un peu de chloroforme parce que les épaules c'est trop dur. Mais il est rare que nous mourons d'un accouchement ordinaire bien que plusieurs enfants soient nés dans la chambre attenante à la cuisine, Huguette est née dans le grand salon double qui était séparé par une porte d'arche où tout au fond il y avait un lit. À ce moment-là je restais six jours allongée sans me lever après l'accouchement. Comme nous n'étions pas à l'hôpital fallait se préparer pour l'accouchement. Je me faisais ce que l'on appelle un « piqué » avec du papier brun, du coton fromage et de la ouate; pour retenir la ouate au coton fromage je piquais le tout à l'aiguille. Ça retenait les eaux et le placenta. Une fois enlevé le lit restait propre. Maman me soignait bien aussitôt après avoir accouché, la faim me tenaillait. Maman avait alors un bon bouillon de poulet et après quelques heures suivait un bon repas. C'est grand-papa je veux dire mon père et ma mère qui furent parrain et marraine.



La vie n'a pas été toujours rose :
quand Huguette après son deuxième bébé
son « post-partum » ne se passait pas très bien...

Le placenta

Quand j'accouchais, maman ramassait le placenta bien enveloppé, quand c'était l'hiver, elle le brûlait dans la fournaise, mais l'été il fallait en disposer autrement. Elle donne cela à Conrad et lui dit : « Vas enterrer ça ». Mais Conrad l'a placé près d'un tas de roches qui était visible de la maison. Maman a vu des chiens et elle a demandé à Conrad ce qu'il avait fait du paquet. Elle lui a dit : « Vas enterrer ça pour pas que les chiens s'en emparent ». Ma mère était bien spéciale si ça avait été une fausse couche, elle aurait peut-être envisagé un cercueil.

Jouer aux cartes

Je n'aimais pas jouer aux cartes quand j'étais jeune mariée après que les hommes soient revenus des chantiers les voisins aimaient jouer aux cartes. Un soir chez l'un, un autre soir chez l'autre. Le premier hiver je ne m'habituais pas. Après quelques tours je jouais mal et l'on m'en voulait. Le deuxième hiver comme j'avais un bébé quand ils venaient chez nous je désertais souvent la table soit pour donner à boire au bébé ou le changer de couche ou encore quand le bébé pleurait les voisins n'aimaient pas cela et quand ils perdaient, ils portaient fâchés. C'est alors que nous avons décidé mon mari et moi de ne pas leur rendre leur visite, après quelques mois nous avons eu la paix, les voisins ne venaient plus. Je n'aime pas plus les cartes, je n'y comprends rien sauf le « rommy » que j'ai joué avec Lisette l'hiver que je suis allée à Sept-Îles mais je perdais toujours. Quand je vais chez mon fils Norbert, je joue aux cartes avec Madame Gaumond, la mère à Raynald. C'est quand je vais à Québec, à part cela je ne touche pas aux cartes.

La radio à batteries

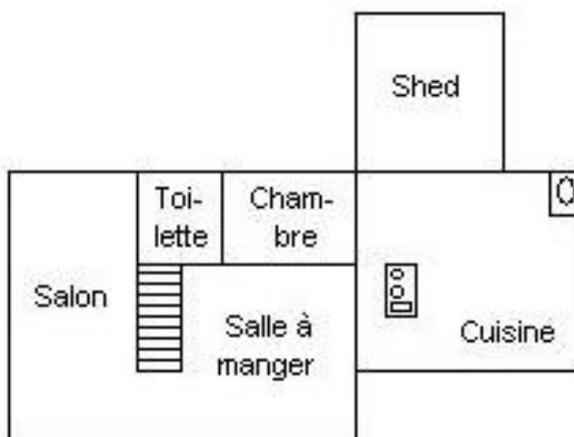
Quand Conrad arrivait du chantier il achetait une batterie pour la radio. Nous n'avions pas d'électricité. La radio pouvait fonctionner six mois. À l'automne suivant, quand il repartait pour le bois, j'avais ni radio encore moins une T.V. Je me désennuyais à filer, tricoter, tisser, faut dire aussi que c'était éclairé à la petite lampe à l'huile. Après qu'il eu installé la radio c'était les joutes de hockey, quand il y avait des pièces de théâtre c'était bien beau, on imaginait voir de belles choses, on était heureux.

Chauffage et éclairage (au Sarrois)

En plus du poêle à bois dans la cuisine, nous avons une fournaise à bois au sous-sol. Elle était installée à l'autre extrémité de la maison et quand elle chauffait, l'appartement où elle était c'était une terrible chaleur, mais ça ne suffisait pas pour réchauffer le reste de la maison, elle était mal située. Avant l'électricité nous nous éclairions avec de petites lampes à l'huile et un fanal pour se rendre à l'étable. Quelques années plus tard, nous avons une lampe à gaz qui était actionnée à l'air comprimé qui soufflait du gaz dans des petites pochettes d'amiante qui étaient fragiles. Ça ne fonctionnait pas bien soit que le gaz ne se rendait pas, ou les petites pochettes se brisaient, c'est dire que nous étions souvent à la noirceur.

L'évier de la maison Des Rosiers

C'était merveilleux, car dans la maison de Conrad il y avait une pompe à l'eau, un évier et un assez grand comptoir pour les bébés pour les laver mais aussi laver la vaisselle. Le comptoir était recouvert de tôle bien travaillée mais quand je suis arrivée à cette maison la tôle commençait à percer. C'était dangereux de s'estropier et en hiver l'eau gelait dans le tuyau, c'était un gros inconvénient. Quand le tuyau d'égout gelait, on installait une chaudière sous l'évier pour récupérer l'eau sale et elle débordait souvent.

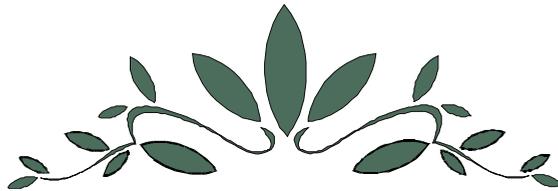


Pour remiser le grain

Chez nous, nous n'avions pas d'espace pour remiser le grain après les récoltes. Alors Conrad pour l'hiver en attendant les semailles du printemps suivant, remisait le grain dans le haut de la maison, je veux dire au deuxième étage. Ce n'était pas une mince affaire parce que les hommes qui transportaient les poches de grains n'enlevaient pas leurs bottes ensuite la poussière que ça faisait quand ils vidaient ces poches de grains sur le plancher jusqu'à trois pieds d'épais. Les souris peuplaient à vue d'œil parce qu'elles avaient de la nourriture en masse. Au printemps il fallait nettoyer quand tout le grain était parti. Je n'avais même pas de balayeuse à ce moment-là. Les planchers qui étaient de grandes planches de dix à douze pouces de large. La maison avait plusieurs années et l'espace entre les planches était large il fallait nettoyer cela et vider cet espace. Après le nettoyage je montais les lits au deuxième étage c'était plus frais en été parce qu'en hiver j'entassais les lits au premier étage. Seule une chambre restait en bas en été, c'était la nôtre à Conrad et moi, c'était celle où j'accouchais pis c'est arrivé souvent.

Le temps des paillasses

Toujours à cause de pauvreté nous n'avions pas de matelas dans nos lits. C'était des housses que l'on emplissait de paille fraîche deux fois par année : au printemps et à l'automne après les récoltes, quand le grain était battu. Maman toutes les semaines brassait cette paille et on était très bien couchés. Après être mariée je faisais aussi des paillasses, l'été je déménageais les lits dans le haut de la maison et même nous, Conrad et moi nous avions une paillasse pour notre lit d'été mais avec un lit de plume en plus (paillasse remplie de plumes). L'hiver il n'était pas possible de chauffer le haut de la maison du Saroi et comme on y entreposait le grain, on couchait tous en bas. Dans notre chambre on avait un matelas mais il était plein de bosses et pas très confortable, les enfants eux, ils gardaient leurs paillasses. Ça été beaucoup plus tard quand les enfants ont grandi qu'ils ont eu des matelas.



La vie n'a pas été toujours rose :
quand Huguette est partie de Gagnon
pour venir rester à St-Gabriel et
que son père ne voulait pas voir son mari ni même de loin...

Incinérer les animaux morts

Quand nous avons une bête qui mourait soit de maladie ou de façon accidentelle, nous la faisons brûler. Il y avait entre la grange et le grand lac un terrain où la pierre était abondante et il n'y avait pas de pelle mécanique pour faire une fosse. Conrad faisait traîner la bête avec un cheval. C'était soit une vache ou mouton ou un cheval et toute la famille se prêtait à ramasser du bois mort, des souches après c'était un jeu de faire brûler le bois la bête qui était sous le feu était incinérée il en restait rien c'était une belle façon de se débarrasser des carcasses et des mauvaises odeurs.

Le bœuf à Albert Cloutier

Comme nous n'avions pas de bœuf pour saillir nos vaches et notre deuxième voisin vers l'est en avait un superbe, beau et gros, le monsieur bien gentil nous l'a prêté quand nos vaches furent prêtes à être saillies. Comme le monsieur ne voulait pas que ses vaches vèlent trop de bonne heure le printemps suivant il avait gardé son bœuf dans l'étable. Quand Conrad est aller chercher le bœuf il l'a laissé coucher dehors avec les vaches ce qui en a résulté que le bœuf a pris de la fraîche et a paralysé. Une chance que nous avons un bon voisin, il aurait pu nous en faire coûter. Il est revenu chercher son bœuf et je ne sais pas ce qu'il est advenu de la bête après.

Les toilettes

Au Saroi nous n'avions pas de toilette, une chaudière avec couvercle nous servait de toilette, c'était la « tine ». Nous étions obligés d'aller la vider tous les jours dans la coulée en arrière du hangar. En hiver, après une tempête, il fallait grimper un banc de neige de dix pieds pour aller la vider. C'est heureux que nous ne sommes pas tombés à la renverse avec la chaudière. Souvent c'était Huguette qui avait la responsabilité de la chaudière.

Marc-André

On était le 4 avril nous avions eu un hiver terrible avec vilains chemins j'allais en voiture avec des trous presque tout le long jusqu'à l'église. Quand Marc-André est né c'est par les fesses qu'il s'est présenté (on appelle ça en terme médical un siège). Le médecin l'a ondoyé dès qu'il lui a vu les fesses mais ça été assez vite il a fallu au médecin le frapper aux fesses en le prenant par les pieds. C'est Marc Roussel et Gisèle Roussel qui furent parrain et marraine.

Les curés et les naissances

Selon la coutume il fallait être soumis à l'enseignement de l'Église. Il était défendu de limiter les naissances. Après la naissance du deuxième enfant j'ai été un an et huit mois avant d'avoir un autre bébé, c'est alors que le curé est venu me dire qu'est-ce que je faisais, qu'il y avait plus d'un an que je n'avais pas eu d'enfant. En décembre suivant je donnais naissance à une fille et une année et huit jours plus tard un autre garçon. Comme cela jusqu'à douze. Nous étions talonnés à ce sujet à tous les ans. C'était une des situations où ils usaient de leur pouvoir de maître de la population. Combien de femmes dans la paroisse en ont subi les conséquences ? Le pouvoir était tellement fort que même une femme qui était de santé fragile, et pour laquelle il était dangereux pour elle d'avoir un autre enfant, ce n'était aucunement pris en considération, la vie de la mère ne pesait pas lourd. C'était la décision du curé qui l'emportait et non celle du couple.



La vie n'a pas été toujours rose :

quand Louis est sorti de l'armée et qui a voulu rester à la maison,

j'ai dû me marcher sur le cœur et lui dire de s'en aller...

Jocelyne

Je pensais avoir des jumeaux, elle est née le 28 décembre 1948 mais elle était toute menue. Son parrain Jos Fortin et sa marraine Yvonne Des Rosiers. Quinze jours après sa naissance elle a fait une pneumonie elle est devenue assez faible qu'elle n'avait plus la force de téter. J'ai dû la nourrir au compte gouttes. Marc-André bousculait Jojo quand elle a commencé à marcher. Rose-Anna, ma mère, a vu ça et a dit qu'elle l'emmenait chez elle tant qu'elle ne marcherait pas comme il faut, en fait elle est restée là toute son enfance, ma mère lui fit faire son cours de secrétariat à Ste-Anne-de-la-Pocatière. Jojo venait chez nous en visite de temps en temps.

Gilet trop petit

Avec le temps, les lainages finissaient par rétrécir au lavage. Un gilet d'enfant venait comme du feutre. Un matin en habillant Jocelyne qui était bébé, je lui ai déplacé, on disait « démanché », un bras. Elle pleurait constamment et pas moyen d'y toucher, c'est alors que j'ai aperçu un creux sur son épaule. J'ai pensé qu'elle avait le bras « démanché ». J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai tiré d'un seul coup assez fort et le bras s'est replacé mais ça fait mal terriblement. Quand j'y pense le cœur me serre. Elle était bien remise.

J'ai sauvé une petite enfant de la noyade

Après un hiver dur, tout le monde manquait d'eau. Nous n'avions plus d'eau à la pompe de la maison et la fontaine parce qu'à l'étable il fallait puiser de l'eau à la chaudière pour les animaux. Quand il en manquait à la maison pour le lavage, Conrad m'apportait de l'eau dans de grandes chaudières de cinq gallons qu'il a posées près d'une berçante où j'avais placé Jocelyne. C'était une grosse chaise que Conrad avait faite, une grosse chaise grand-père qu'il appelait. J'étais dans la cuisine d'été, nous aussi on avait une cuisine d'été, à brasser la laveuse, il faut dire que c'était une laveuse artisanale faite de bois par Léon Drapeau. Comme je me retourne je ne vois que les pieds de la petite tombant dans la chaudière. Je n'ai pas perdu de temps pour la retirer, imaginez l'eau froide, elle était bleue, je l'ai enveloppée, frottée pour la réchauffer. Pauvre petite, Conrad qui était à cinq pieds d'elle ne s'est pas aperçu de rien, il était concentré à limer une égoïne. Après cet incident, j'attachais l'enfant quand je la plaçais dans cette chaise. Il faut dire que ça ne fait pas de bruit plonger dans une chaudière d'eau froide, il y a eu ni cri ni éclaboussure.

Les voyages à la messe

Tôt les dimanches on embarquait soit en « boggué » l'été, soit en « borleau » l'hiver, beau temps mauvais temps. Pour aller à la messe l'hiver, les enfants s'assoiaient au fond du « borleau » sous la peau de mouton. Alain tous les dimanches était malade pour le reste de la journée pour enfin découvrir qu'il souffrait de vertige. Tempête mauvais chemins le printemps c'étaient les cahots, faut vivre cela pour savoir ce que c'est.

Les foins

Les premières années ce n'était pas drôle nous n'avions pas de fourche à foin, ce ne fut que plusieurs années plus tard que nous avons pu en acheter une. Nous avions une « waguine » à roues de fer et une autre faite avec un dessous de vieille auto mais sans pneus, imaginez si ça se détériorait. Une journée Conrad était à l'avant de celle avec des roues de fer et moi à l'arrière. Il se disait: "Elle va rendre l'âme" (la voiture bien entendu) mais elle a fait tous les foins. On avait donc deux voitures à foin dont une était beaucoup plus haute que l'autre et j'avais peur de la prendre toujours avec des chevaux. Arrivée à la grange il fallait décharger le foin à la main il fallait quelqu'un pour tirer le foin et le placer plus loin sur la « tâsserie ». C'était pas long que les sueurs m'inondaient. Je me trouvais sous les toits, nécessairement le soleil chauffait la couverture. Plusieurs années plus tard nous avons acheté une « waguine » à roues de caoutchouc. Ça roulait doux c'était fabuleux. Une autre année ce fut la fourche à foin, et une autre année encore ce fut un tracteur « Ford ». C'était la richesse, c'était merveilleux tout le travail allégé. Le cheval était attelé à la fourche à foin, je n'avais plus besoin d'être sur la « tâsserie ». Nous avions aussi un râteau tiré par le cheval. Que ça allait bien. Plus tard ce fut l'achat du centrifuge qui fonctionnait à l'électricité, c'est l'année où Renée est venue au monde en 1950.

Durant le temps des foins, même avec les enfants, j'allais aider; quand nous revenions avec nos voyages on passait près de la maison pour se rendre à la grange. Au début j'avais installé Huguette dans son parc sur le perron, quand on passait elle s'agrippait aux barreaux et nous criait. On arrêtait seulement au retour, elle était bien sage. Elle continuait à sucer son pouce. Aussi quand Huguette était toute petite, nous allions traire les vaches et nous l'emmenions. Nous l'assoyions sur une peau de mouton et là elle attendait que l'on ait fini la traite des vaches.

Des journées bien remplies

L'été entre le ménage, les couches et les vaches, Conrad prenait des contrats de bûchage de forêts avoisinantes. À travers toutes mes besognes, Conrad et moi faisons la traite des vaches à quatre heures du matin, soin des porcs, des veaux, nous déjeunions après. Il faut aussi dire qu'il engageait un garçon d'une douzaine d'années pour l'aider à travailler dans le bois. J'allais les conduire à leur ouvrage en « sleigh » (voiture à cheval, à quatre roues, une planche mais pas de ressort). Revenue à la maison il fallait que je prépare de la nourriture pour un lunch dans l'avant-midi, pour le dîner et pour un lunch l'après-midi. J'allais leur porter les lunches et le reste de la journée était pour les travaux ménagers. À cinq heures c'était la traite des vaches. Des fois je devais aller les chercher au bout du clos. J'étais seule et Conrad arrivait à neuf heures il soupait et c'était le coucher.



Alain

Alain est né le 7 janvier 1948, le lendemain de la fête des Rois. Ça s'est passé normalement il était bien constitué. Son parrain fut le grand-père Didace et Anaïs Perreault, la seconde noce du grand-père.

Le curé et l'héritage

Tante Délima Des Rosiers, une tante à Conrad, née Charrette est partie de St-Gabriel pour aller dans une pension à Amqui, pour finir ses jours. Le curé était souvent là pour lui rendre visite. C'était facile pour lui, il avait une automobile, nous pas; c'était donc difficile pour nous de lui rendre visite. Elle avait promis à Conrad qu'elle lui laisserait un avoir important, c'était sûr qu'elle ne l'oublierait pas. Quand elle est décédée, le curé de la paroisse, le curé Harvey est venu dire à Conrad « Quand tu t'es marié, elle t'avais prêté quelque argent, tu n'auras pas à les rendre c'est ton héritage ». Quelle humiliation d'entendre cette nouvelle de la bouche du curé, car Conrad s'était beaucoup dévoué pour sa tante Délima sans en être récompensé. Nous savions qu'elle avait passablement d'argent à son décès. Et ce n'est qu'une situation que je dévoile. Combien y en a-t-il eu d'autres ?

Nous avons eu des chats

Au Saroi nous avons toujours eu des chats une portée de chats n'attendait pas longtemps, une autre portée arrivait, nous avons eu de beaux chats blancs et surtout des noirs tout noirs. Nous avons gardé deux beaux chats noirs avec poil angora, ils étaient magnifiques comme ils étaient de la même portée ils jouaient ensemble mais des chats angora nous ne pouvions les garder longtemps. Les chats angoras se léchant, provoquent une maladie et meurent. Nous ne savions pas comment les traiter. À chaque portée il fallait en éliminer nous ne pouvions pas tous les garder pour s'en débarrasser nous les noyions. J'ai noyé une portée de chats dans la chaudière qui nous servait de toilette, c'est Huguette, elle qui aimait beaucoup les chats, qui fut en état de choc quand elle a soulevé le couvercle. Je lui avais demandé de vider la « tine » même si elle l'avait vidée le matin.

Partie de pêche

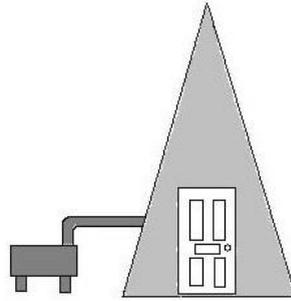
Nous avions sur notre terre deux lacs, un petit et un autre plus grand, il se faisait de la pêche. Le printemps c'était la préparation des chaloupes (c'était plutôt des chalands faits de planches), les peindre, les réparer quand elles étaient brisées. On les louait à des pêcheurs pour une journée, il pouvait être quatre personnes dans une chaloupe pour un dollar. Ça faisait plusieurs années que j'étais mariée et je voulais aller à la pêche enfin j'ai eu la chance d'y aller. Une fois rendue sur le lac il faisait chaud et l'eau était comme de l'huile et ça ne mordait pas. Nous sommes restés quinze minutes et il m'a annoncé que c'était inutile de rester là et nous sommes revenus à la maison. J'ai été déçue de ma partie de pêche.

Savon

On récupérait les restants de gras de la cuisine, des abats de porc que je nettoyait et salais. Le printemps je faisais du savon que l'on se servait pour le lavage du linge et des planchers. Pour se laver le corps on achetait du savon d'odeur comme on disait dans le temps. On prenait un chaudron de trois pieds de diamètre en fonte suspendu sur une barre transversale, soutenue sur des piquets. Il fallait qu'il soit suffisamment haut pour pouvoir faire un bon feu dessous. La première opération durait environ quatre heures on faisait chauffer les gras avec du caustique. Après on laissait refroidir quelques jours. Le gras montait sur le dessus on le coupait, on jetait le fond de la lessive. Dans le même chaudron on remplaçait le gras dans une nouvelle lessive faite de caustique et de résine, la résine on l'achetait en gros bloc. Il fallait surveiller constamment quand le tout bouillait trop fort c'était sujet à gonfler et déborder. Alors on ajoutait une poignée de gros sel. Le mélange devenait d'un beau jaune qui ressemblait à du sucre à la crème mais moins bon bien entendu....Quand c'était fini on le laissait refroidir plusieurs jours et l'on taillait en morceaux et que l'on laissait sécher au moins six mois avant de s'en servir, si on l'utilisait avant il était trop friable et ça se gaspillait trop vite. D'une année à l'autre l'on pouvait croiser dans le temps, le lot à sécher remplaçait un lot prêt à utiliser. Il n'avait pas de savon en poudre comme à présent, je me souviens qu'il y avait de l'Oxidol que nous achetions rarement. Dès que j'étais assez grande chez mes parents c'est moi qui avais le travail de vider et nettoyer les abats de porc et de bœuf. Les premières fois je n'aimais pas cela mais je me suis habituée. J'avais appris à faire tous ces ouvrages chez mes parents. C'était de l'ouvrage que l'on faisait même si ce n'était pas agréable comme laver les couches des enfants.

Le fumoir

Quand l'on tuait des bêtes soit porcs ou bœufs pendant l'été on n'avait pas de congélateur ni de réfrigérateur, alors on emplissait des pots de conserves de morceaux de viande que l'on assaisonnait et l'on faisait stériliser. C'était beaucoup de travail mais quand nous avions besoin de viande c'était cuit et prêt à manger; nous avions seulement à réchauffer la viande. On avait aussi une



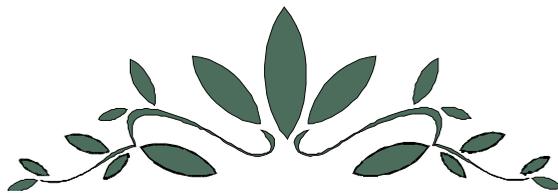
«boucanerie». Conrad était expert et nous avions du très bon jambon, ça battait le jambon que l'on achète dans les magasins. Il prenait de gros morceaux de viande qu'il faisait tremper dans la saumure plusieurs jours ensuite il accrochait cette viande dans la «boucanerie» plusieurs jours. Des fois plus d'une semaine, la viande à ce moment-là se conservait, on pouvait laisser cette viande accrochée longtemps et à mesure que l'on en avait besoin on se rendait en chercher un morceau. C'était délicieux on en trouve pas sur le marché du bon bacon comme cela. La « boucanerie », c'était un pignon en bois de la hauteur de six ou sept pieds avec une porte. Il y avait un petit poêle à l'extérieur relié par un tuyau sous la « boucanerie » que l'on alimentait de bran de scie d'érable au préalable. Le bois mort n'était pas bon parce qu'il s'enflammait en brûlant le bran de scie laissait échapper un mince filet de fumée. Quand ça chauffait trop, la viande n'était pas bonne elle se calcinait, il fallait doser le chauffage et Conrad avait trouvé la juste mesure. Le fumoir se trouvait derrière le hangar on ne le voyait pas de la maison. La viande restait dans le fumoir, c'était l'entrepôt.

Je me suis hasardée de faire boucherie

Conrad se rendait dans les chantiers pour bûcher du bois pour se faire un peu d'argent. C'était du mois d'octobre à avril et souvent, les Fêtes, il les passait dans le bois. À l'approche des Fêtes nous avions un petit bœuf à tuer, fallait manger même si le chef de famille était au bois. Conrad m'avait dit : « Tu demanderas à un voisin de le tuer et le dépecer ». Mais après avoir demandé au fameux voisin, il m'a répondu qu'il avait le cœur trop tendre qu'il ne pouvait tuer un animal. Je vous dis que j'étais fâchée. Ce qui m'a fâchée, c'était que Conrad était toujours disponible pour ce même voisin qui tuait un animal, porc ou bœuf, Conrad les aidait. Comme j'avais vu mon père maintes fois faire boucherie, je me suis dit : « Je suis capable de le faire ». Je me suis donc installée dans ce qu'on appelle la « batterie », un espace où on emmagasine des voitures et aussi où l'on bat le grain donc batterie, entre deux tâsseries de foin. C'était avant Noël, on attendait que les froids de l'hiver soient commencés pour que la viande se conserve, on n'avait pas de réfrigérateur, ni de congélateur dans le temps. Je ne pouvais aller me réchauffer parce que la peau de l'animal gelait à mesure que j'en enlevais une lisière. Je n'avais pas la force d'un homme pour installer la bête sur un palan, j'ai eu bien de la misère. J'ai eu froid aux pieds une chose terrible, quand j'y pense, j'ai encore froid aux pieds.

Le lait et le beurre

Le lait que l'on produisait pendant l'été nous le vendions à la beurrerie du village mais rendu à l'automne le lait diminuait alors on gardait le peu de lait après l'avoir passé au centrifuge. On gardait la crème pour faire du beurre et après quelques jours de ramassage de crème, on la plaçait dans une baratte que l'on tournait, à la main, des fois assez longtemps. Plusieurs fois, ça allait jusqu'à quatre heures d'affilées fallait être patient, le beurre servait à la consommation de la famille, le reste était entreposé dans de grandes jarres de grès dans laquelle j'ajoutais de la saumure parce que cette crème là n'était pas pasteurisée. Sans la saumure, le beurre ne se conservait pas. Ce beurre servait comme je puis dire au temps de la crise du beurre il y avait un temps l'hiver que les vaches ne produisaient plus de lait, on faisait vèler les vaches au printemps alors les vaches étaient au repos quelques mois, nous ne les trayions pas. Comme la famille avait besoin de lait tout l'hiver nous gardions une vache qui ne vèlerait pas pour pouvoir la traire, ce qui nous donnait du très bon lait parce qu'une vache qui ne vèle pas son lait est plus gras.



La vie n'a pas été toujours rose :

quand Conrad rabrouait son petit fils Gilbert

il y a de quoi avoir le cœur malade...

La huche à pain

C'était un meuble fait par Adrien Caron, le haut on boulangeait le pain et le dessous servait d'armoire. J'y rangeais les casseroles à pain et le rouleau à pâte. Avant ce meuble, j'avais une sorte de grand plat pour faire le pain, faut dire que j'en ai manqué quelques fournées, la pire ce fut quand j'ai oublié le sel c'est affreux comme c'est mauvais sans sel. Un jour, je vais voir Conrad fendre du bois à l'arrière de la grange en lui apportant du bon thé chaud. À mon retour, ce que j'ai vu m'a assommée. Les enfants jouaient à se lancer de la farine, un chaque bout dans la huche et un à genoux sur une chaise, un autre recevait de la farine sur le plancher et jouaient à faire monter des nuages de farine. Vous savez combien la farine est volatile. Les enfants avaient les yeux et la bouche toute blanche, la farine collait aux parties mouillées, il y en avait partout, même au deuxième étage. Une fois ramassé le plus gros et le reste qu'il y avait dans la huche, il en restait une chaudière de vingt livres que j'ai jetée bien entendu.



Un bain en hiver

Je disais que Conrad traversait le lac sur la glace mais un jour la glace a cédé et le cheval à l'eau, c'est là qu'il a dû se jeter à l'eau lui aussi pour dételer le cheval, qui libéré de l'attelage, a réussi à remonter sur la glace. Ils reviennent donc à l'étable qui était à un demi mille de là. Le cheval au chaud à l'étable, il arrive à la maison, ses vêtements étaient en glace et grelottait sans arrêt. Il était incapable de se déshabiller seul, je l'ai donc aidé, frictionné, vêtements secs et chauffé davantage pour le réchauffer. Ce soir là c'est moi qui a été soigner les bêtes, il n'était pas question qu'il sorte après son aventure.

Les journées de lavage

Je faisais chauffer l'eau sur le poêle dans un grand récipient que l'on appelait « bâleur ». Je faisais sécher sur des cordes à l'extérieur. En hiver le linge gelait vite. Je l'entraîs, raide comme une barre, je le faisais sécher au-dessus de la grille de la fournaise. J'avais un support à barreaux pour cela. Le jour du lavage, j'en profitais pour boulanger le pain et le faire cuire parce qu'il fallait chauffer le poêle pour avoir de l'eau chaude. C'était une journée bien remplie. En été cette journée-là il faisait une chaleur terrible dans la maison. La même chose quand je faisais des tartes, il fallait chauffer au moins un après-midi de temps.

Les couches et couvertures

Quand j'ai élevé mes enfants il n'y avait pas de couches jetables, je les fabriquais soit en coton ou en flanellette, blanche ou de couleur. Je n'ai jamais eu des couches grises, j'avais vu cela avant de me marier, je trouvais qu'un enfant avec une couche grise avait l'air trop misérable. Je fabriquais des piqués. Je fabriquais aussi des couvertures de bébé au métier. Les couvertures de laine se faisaient sur un métier de quarante-cinq pouces quand je faisais de grandes couvertures je cousais deux longueurs ensemble. Plus tard, beaucoup plus tard j'ai eu un métier de cent pouces on pouvait avoir des couvertures de quatre-vingt-cinq pouces de large. C'était bien beau et bien pratique. J'ai aussi fabriqué des napperons. J'ai acheté de la catalogne de fabrique qui était de matériaux neufs, ça se travaillait mal, ça ne se tassait pas. J'ai fait avec mon deuxième mari des linges de vaisselle en coton aussi en lin ce qui fait de très beaux et bons linges.

Les catalognes

Fabriquer des catalognes n'était pas de tout repos. D'abord fallait tailler du linge usagé en lisières d'un demi pouce pour le linge très usé et pour les vêtements épais et moins usés c'était un quart de pouce que je pelottonnais pour pouvoir tisser plus aisément. Il fallait coudre les lisières bien solidement, une madame m'a déjà donné quelques pelottes de catalogne elle les avait cousues à la machine à coudre. J'ai tout défait les coutures ça n'aurait pas fait du bel ouvrage. Quelques années plus tard il y a eu de la tricolette en lisières que l'on achetait en vrac ça faisait des catalognes pesantes. Les plus belles et les plus pratiques étaient faites de vieux vêtements. Les lisières de tissu étaient utilisées pour faire des rangées sur le métier à tisser.

Les boîtes de linge

Je recevais des boîtes de linge usagé qui m'étaient données par la parenté ou des religieuses, que je défaisais pour vêtir mes enfants. Je n'allais pas souvent dans les magasins de tissus, c'était loin et cher pour nous. Tout était fait avec du vieux, c'était du reconditionné, ce qui me donnait des moments cocasses. Par exemple une robe une fois confectionnée pour celle qui la portait on l'appelait tante Dorilda. Parce qu'une vieille tante de notre voisinage quand elle rendait visite, elle avait toujours la même robe semblable à celle que j'avais confectionnée. Les manteaux étaient décousus, retailés et cousus pour que le côté envers soit sur le dessus. Donc les couleurs étaient plus vives. Pantalons, vestons et manteaux avaient une deuxième vie.

Récupération

Tout le vieux linge se récupérait pour faire de la catalogue. Les lainages étaient échiffés c'est-à-dire coupés et défaites brin par brin, c'était utilisé comme torchons pour les planchers de bois mou. On se servait des poches de jute aussi, c'était bon ! Les vieux manteaux de lainage servaient pour faire des jetées de lit. C'était confortable, on les taillait en carreaux et les cousait ensembles. C'était des courtepointes.

Paule

Née le 8 mai 1949, elle est venue bien vite le matin. Après avoir trait les vaches Conrad fut obligé de demander une voisine Mme Albert Cloutier pendant qu'il allait chercher maman et le médecin en voiture à cheval. Bien entendu, quand le médecin est entré dans la maison Paule était née le médecin a dit j'aime cela quand le bébé arrive avant moi, bien entendu c'était bon pour lui il n'avait pas besoin de se salir les mains et il était payé quand même, son dû était l'équivalent d'un chèque d'allocation familiale qui tournait autour de quatre dollars dans ce temps-là. Son parrain fut son oncle Jean Desrosiers et sa marraine Ernestine Fortin, son épouse et sœur de Jos Fortin

Les « Snow »

Comme moyen de transport l'hiver il y avait le Snow-mobile. Grosse boîte de contreplaqué, actionnée par un moteur automobile qui fonctionnait sur chenilles. Les dimanches quand Conrad était au chantier, pour aller à la messe nous prenions le transport en commun, on pouvait s'entasser de vingt à vingt-cinq personnes dans ce véhicule. Ce n'était pas chauffé et renversait souvent. Il fallait sortir et les hommes réussissaient à remettre le Snow sur le chemin. Ce n'était pas agréable du tout quand le moteur forçait, ça empestait l'essence. Souvent le dimanche ceux qui prenaient le Snow pour aller à la messe étaient malades le reste de la journée. C'était un gros inconvénient d'être loin de l'église en hiver.

Perdu Alain

La peur d'avoir perdu Alain un après-midi. Quand Conrad travaillait pas très loin de la maison, les enfants le suivaient. À un moment donné Alain avait disparu. À ce moment-là Conrad faisait du débarras. C'était une clôture de branchage dans le bois pour empêcher les vaches de passer le long du lac. Il laisse son ouvrage pour venir me demander si Alain était avec moi, mais non. On s'est mis à le chercher, comme à l'étable on avait une fontaine il est allé voir et avec une perche on a sondé la fontaine, il y avait aussi le lac et le ruisseau où les enfants jouaient souvent. On fouille la maison de fond en comble et pas d'Alain. Toujours est-il qu'avant d'alerter les voisins Conrad monte à l'étage où étaient les chambres car je venais de faire le grand ménage. Le printemps je refaisais les lits à neuf. J'entends par là n'ayant pas de matelas on avait des paillasses. Quand les paillasses étaient fraîchement remplies si l'on se couchait ça faisait en creux. Comme il restait un lit qui n'avait pas servi Alain a eu l'idée de s'y installer, il s'est faufilé sous les couvertures et rien ne paraissait. Conrad a refait le tour de la maison en s'arrêtant, en écoutant. Dans la chambre, il a écouté et a vu que la couverture se soulevait mais très peu. Imaginez notre joie, notre petit Alain était retrouvé.

Les revenus

Souvent lorsque l'on espérait faire quelques revenus supplémentaires il y avait un pépin exemple deux truies qui devaient avoir de petits cochons et bien elles les ont toutes perdus; une autre année, la perte d'un cheval il a fallu en acheter un autre. Le bois de pulpe se payait bien alors mon mari entreprend d'en faire. Il avait une terre à bois et comme la pulpe écorcée était plus chère alors il a engagé un jeune garçon pour l'écorçage déjà en partant ça baissait le prix de revient. Il fallait payer le jeune à chaque semaine et le nourrir.

Ils bûchaient et bûchaient et enfin quand le bon bois fut rendu empilé au chemin le prix de la pulpe avait chuté de moitié. Vous parlez d'une déception. Une autre année toujours après le chantier il bûche du bois de chauffage on s'était laissé dire que c'était en demande il a travaillé comme un forcené. Savez-vous ce que représente d'ouvrage du bois de chauffage et bien le couper en longueur sur le terrain boisé le charroyer en «sleigh» tout cela se fait en hiver, après les tempêtes, refaire le chemin sur la terre ferme où il est empilé pour être coupé en bûches de vingt-deux pouces environ. Après être fendu en quartier de quatre à six pouces le corder pour qu'il sèche. Les clients étaient exigeants sur la grosseur, il fallait du bois sec et ensuite le charger sur les camions pour aller le vendre en ville. Prendre une demi-journée avec le voyage de bois de maison en maison et personne ne voulait acheter du bois. C'était fendu trop gros, l'autre il n'était pas assez sec, et un autre qui a même monté sur le voyage et déplaçait le bois et il a trouvé un morceau de pruche pour engueuler mon mari et lui dire que ce n'était pas seulement de l'érable bien sûr il n'a pas acheté le bois pour enfin le vendre pas cher il fallait bien le vendre parce qu'il n'avait pas l'argent pour payer le camionneur encore, on demeurait à vingt milles de la ville. Aussi le camionneur était malade et ne pouvait aider au chargement sur le camion. J'ai même aidé ce n'était pas une sinécure.

Une autre année ce fut le décès de son père. Didace était allé à Québec pour se faire traiter il avait un cancer. C'est nous qui avons défrayé les coûts parce que quand il a acquis la ferme qui était à son père, son père était endetté il a fallu qu'il demande un prêt agricole. Pour obtenir ce prêt il fallait qu'un fils s'engage envers le gouvernement à payer en plus du prêt ses autres dettes et l'enterrement et ses funérailles, etc. etc.. Après le décès de son père son frère cadet a exigé son héritage que son père avait ajouté au contrat de vente de sa ferme. Conrad était ignorant de cette clause encore une tuile qui nous tombait sur la tête. L'année de mon sixième enfant Renée nous avons été obligés de vendre quatre vaches pour payer cet héritage. Imaginez-vous que les revenus du lait l'année suivante n'ont pas été forts. Combien de déceptions nous sont arrivées

et j'en passe. Avec les revenus du lait, fallait acheter tout ce que l'on ne produisait pas, les graines de semences et la nourriture, etc., etc.

La fontaine

Pour garder la crème au frais nous avions la chance d'avoir une belle source près de l'étable. Conrad y a bâti une cabane (qu'on appelait cabane à l'eau) au-dessus avec des planches qui se lèvent et où nous pouvions y déposer les bidons de crème dans l'eau. Cette source emplissait un grand trou dans la terre qu'on appelait fontaine.



Pour alimenter l'étable on prenait l'eau de la fontaine. L'hiver le trou guérissait (gelait) presque, certains matins il fallait agrandir le trou à la hache. Il fallait que j'aide le jeune engagé qui s'occupait des bêtes quand Conrad était aux chantiers.

Les éclaboussures d'eau autour de la fontaine rendaient la chose difficile, après plusieurs années je lui ai dit que c'était très difficile pour moi, il a décidé d'amener l'eau à l'étable. Comme la fontaine était sur un terrain beaucoup plus bas que l'étable, il a creusé mais en sortant de la fontaine c'était de la pierre bleue. Il a réussi à force de pioche et il a installé une pompe à l'étable. C'était une bonne chose mais un inconvénient s'était ajouté. Il fallait recharger la pompe parce que le tuyau se vidait dès que nous arrêtions de pomper c'est arrivé souvent que j'avais oublié de me faire une réserve d'eau pour le

remplissage de la pompe alors fallait me rendre à la fontaine encore une autre fois encore et toujours mais tout de même les bêtes ont été bien abreuvées à cause de la pompe.

Tous les étés à la période sèche les sources qui alimentaient la fontaine étaient tarées pour un certain temps. Alors, à ce moment-là, Conrad vidait la fontaine d'abord pour la nettoyer parce qu'il s'était accumulé de l'eau gâtée et ça sentait très mauvais et il y avait de la vase. Quand il était au fond du puits c'est moi qui remontais les chaudières pour les vider un peu plus loin. Bien entendu les enfants étaient nécessairement autour de nous. À un moment donné Alain, qui se tenait toujours plus près, a glissé et il est tombé dans la vase. Il ne sentait pas bon je vous assure. Pour remédier au problème de la vase, Conrad a fabriqué un genre de boîte qu'il a descendue dans le trou. La vase ne tombait plus dans la fontaine, et l'eau est redevenue claire et bonne, les truites aimaient s'y rendre puisque la source faisait un petit ruisseau jusqu'au petit lac. On y mettait les bidons de crème sur le carré de la source, ce qui fait que l'eau glacée conservait la crème.

Patiner sur le lac

Le lac gelait l'hiver, il a été rare de pouvoir patiner. . Cela ne veut pas dire que les lacs ne gelaient pas mais quand la glace prenait et qui ventait, ça faisait de la glace toute rugueuse ou quand le froid prenait en même temps que la neige c'était foutu pour le patin. Tout le temps que j'ai été près du lac, c'est arrivé une fois que



la glace était comme une vitre. Des gens du village étaient venus avec plusieurs paires de patins. J'ai pu en chausser une paire, j'ai traversé le petit lac, je me suis rendue au grand lac, c'était très épeurant car nous voyons les poissons à travers la glace. Ça m'a pris un certain temps à m'habituer mais rendue au grand lac qui était plus creux je veux dire plus profond, nous avions une patinoire immense. Je suis revenue au petit lac, c'était très agréable. Vers la fin de l'après-midi, le temps s'était adouci et la glace était ramollie, les derniers qui ont laissé le lac enfonçaient dans la glace L'hiver, Conrad traversait sur le lac pour charroyer son bois, cheval et « sleigh ».

L'harmonium

Mon père avait gagné un harmonium à un tirage quand il faisait parti de la troupe de théâtre. L'harmonium est resté chez mon père jusqu'au jour où ils ont acheté un piano pour Aline, c'est alors qu'il

me l'a donné. Jeune, j'avais pratiqué sur l'harmonium sous la surveillance de Madame Adélarde Leblanc pendant six mois, puis j'ai abandonné parce que pratiquer sur l'harmonium ce n'était pas agréable. Plusieurs années plus tard Léonard Fortin, frère à Ti-Pit, notre premier voisin vers le village (à l'est) voulait avoir l'harmonium, je lui ai vendu 25\$.

Alain endormi sur un tas de roches

Au Sarrois quand Conrad travaillait sur la ferme il était entouré de plusieurs de nos enfants surtout les aînés. Un jour où il avait à travailler au bout de la terre du Sud qui était à plus d'un mille de la maison, il avait amené avec lui Marc et Huguette. À la maison Alain alors âgé de trois ans les voit partir. Il aurait aimé les suivre mais Conrad lui a dit qu'il était trop petit. Après son départ, Alain est parti vers le haut de la terre comme il était petit la fatigue l'a gagné et il s'est arrêté près d'un tas de roches. En revenant Conrad a vu quelque chose de bizarre. Il a vu une tache rouge il s'est approché, c'était Alain endormi. Ouf!

Enfin l'électricité au lac Pointu

Ça faisait quelques années que j'étais mariée quand nous avons eu l'électricité vers 1950. Ça été long pour l'avoir dans le Sarrois, le village l'avait déjà depuis plusieurs années. En plus celui qui installait dans les maisons était Viau Lévesque. Il avait beaucoup de contrats et prenait du temps à les exécuter. Il commençait le travail, revenait une semaine plus tard, il en faisait un p'tit bout et repartait. Rendu chez nous il a commencé à poser quelques lumières et il est reparti chez lui. C'est alors que Conrad qui l'avait aidé à faire le début de l'installation a continué, ce qui lui a permis d'installer plus que ce que le contrat donnait et de rendre l'électricité jusqu'à l'étable. Nous avons acheté une laveuse, une radio et un « centrifuge ».

Renée - Aline

Renée est née l'année du feu de la ville de Rimouski le 25 août 1950. Elle aussi n'a pas attendu le médecin, comme le Dr Leblanc était allé à une messe anniversaire d'une de ses sœurs à Lac des Aigles



on a été obligé de faire monter de Rimouski le Dr Drapeau c'était le seul que je connaissais. Nous n'avions pas le téléphone Conrad a été chez le voisin et quand le Dr est arrivé, Renée était au monde. Maman attendait le médecin pour couper le cordon. Son parrain était mon frère Irénée et sa marraine, ma sœur Aline. Cette année-là, mon frère Norbert fut ordonné prêtre, soit six jours après la naissance de Renée. Maman a demandé au curé Harvey d'attendre pour que ce soit Norbert qui la baptise mais le curé n'a pas voulu. Ça se faisait pas attendre six ou sept jours. Maman a insisté, que le bébé était en santé, mais ce fut inutile...

Les journées de lavage

L'été c'était chaud faire le lavage. J'en profitais ce jour-là pour faire du pain au moins je pouvais respirer un peu les autres jours. Avec l'ouvrage que Conrad avait je ne pouvais avoir beaucoup de temps libre l'été. Il y avait le jardin à sarcler et à s'occuper en plus de la traite des vaches et le quotidien de la maison.

Le tonnerre

Nous avons eu un été orageux cette année-là, pas très longtemps après avoir eu l'électricité. Conrad et les enfants étaient dans le hangar la pluie tombait à flots, tonnerre et éclairs se succédaient. Ils étaient tous dans la porte grande ouverte quand tout d'un coup le tonnerre éclate et ils voyaient le feu, le tonnerre était tombé dans la maison, dans la radio et la boîte de contrôle électrique. Conrad et moi pourtant pas peureux, aussi les enfants nous avons été secoués.



La vie n'a pas été toujours rose :

quand Alain a eu un choc

après que l'un de ses hommes

s'était électrocuté...

La mangeaille

L'été je me faisais des conserves de fraises que j'allais cueillir dans les champs. Les bleuets et framboises nous les mangions en poudings. Je mettais du lard salé dans des jarres, on avait beaucoup de patates et des légumes aussi, mais les carottes, choux et navets devenaient mous pendant l'hiver, la cave était trop chaude à cause de la fournaise. Nous étions heureux quand les nouveaux légumes arrivaient l'été suivant, rhubarbe, salade, oignons, radis, fèves et tomates. À l'approche des Fêtes on tuait un cochon et un petit bœuf. Cela nous permettait de manger de la bonne viande. Aussi Conrad trouvait assez souvent à tuer un chevreuil au moins une fois par hiver et il était un spécialiste du jambon. Nous avions une « boucanerie » et Conrad savait doser la fumée. Pendant le temps du carême il préparait des jambons (dans ces cas, un jambon désignait un quartier de porc au complet) parfait pour le temps de Pâques. Et il en préparait un aussi pour le docteur Leblanc, il nous en achetait un à toutes les années.

Marc-André sous le cheval

Marc-André failli se faire écraser par le cheval. Après avoir installé une fourche à foin qui fonctionnait sur rails, il fallait un cheval pour tirer le câble pour monter le foin dans la grange. Marc-André qui conduisait le cheval se tenait à ses côtés quand il y avait une grosse fourchetée, c'était pesant et le cheval devait tirer. Un jour, la sangle sous le ventre du cheval avait été oubliée, le collier du cheval a remonté sur la gorge du cheval et l'a étouffé. Il est tombé à la renverse du côté de Marc-André quand il a vu venir le cheval sur lui, vif

comme l'éclair, il a sauté la clôture et grimpé le button (expression pour dire la butte) avec une frousse bleue et le cheval est tombé sur le dos dans le fossé entre le chemin et la clôture. Marc devait avoir environ dix ans, les autres enfants ont crié. Alors Conrad a déclenché la fourche et le câble et le cheval a pu se relever, vous pensez bien après cet incident la sangle ne fût pas oubliée.



Brûlure à Paule

J'étais à repasser et Paule, trois ou quatre ans, sur une chaise était en avant de moi tout près du fer à repasser. À un moment donné le fer lui est tombé sur l'épaule et la peau est restée collée au fer. Ça lui a fait une cicatrice qui est encore présente.

Les étés de fou à la ferme

Puisque les hivers au chantier n'étaient pas suffisants, il fallait que Conrad fasse du surplus autre que la culture de la terre. Conrad prenait des contrats de bûchage sur des lots des alentours. Levée à cinq heures c'était la traite des vaches, le petit déjeuner, ensuite je le conduisais à l'ouvrage avec une vieille voiture à cheval. En arrivant il fallait dételer le cheval, m'occuper de la maisonnée, ensuite faire à manger que je devais aller porter au bois. Conrad a toujours eu une petite jeunesse, soit dix ou douze ans, pour l'aider; lui, bûchait et le garçon écorçait les arbres abattus. Les journées étaient longues. Je leur préparais un lunch pour l'avant-midi, le dîner et un autre lunch pour l'après-midi. Ils arrivaient à la maison vers neuf heures. Après la toilette, c'était le lit, tous étaient fatigués. Le soir, je m'occupais de traire les vaches seules, passer le lait au centrifuge, soigner veaux et cochons. Mais surtout avant tout cela c'était aller chercher les vaches. Des fois elles étaient dans le haut du clos, ce qui veut dire assez loin de l'étable. Je montais à la course mais pour revenir fallait aller lentement, ne fallait pas faire courir les vaches, on disait que le lait ne descendait pas après. Aussi j'ai eu beaucoup d'aide de mes sœurs dès qu'Édèse et Marcelle furent assez grandes elles venaient passer les étés chez moi pour garder les petits parce que l'étable était assez loin de la maison je ne pouvais les laisser aussi longtemps seuls. Ça prenait des fois beaucoup de temps, Édèse et Marcelle ont beaucoup aidé aux foins, travaux ménagés, peinture, etc.

Suivre les traces

Conrad traversait le lac sur la glace pour bûcher du bois au nord du lac. Un jour, deux enfants se sont mis dans la tête d'aller trouver leur père. Heureusement c'était difficile à marcher. À un moment donné un enfant a perdu une botte et son bas. C'est alors qu'ils ont décidé de revenir mais il avait un pied nu. Ça n'a pas été chaud vous pensez bien qu'il y a eu pleurs. Conrad est arrivé avec une petite botte à la main.

Partie de chasse

Depuis longtemps je demandais à Conrad pour aller avec lui à la chasse. Les dimanches après-midi il se rendait avec son fusil dans le bois souvent il tuait un lièvre ou une perdrix il était un bon chasseur. Enfin j'ai réussi à me joindre à lui mais dans le bois, ça n'a pas été aussi drôle, il marchait vite parmi les « fardoques ». Je n'étais pas habituée, je me barrais les pieds et les branches me fouettaient le visage et les mouches me piquaient. J'étais épuisée à mon retour. Je ne l'ai plus jamais suivi à la chasse.

Les maladies de la famille

Ça débute avec Jocelyne qui à quinze jours a fait une pneumonie elle n'était pas grosse c'était triste quand elle essayait de respirer. Ensuite ce fut Marc-André qui faisait de la température très élevée dans ce temps-là il faisait des cauchemars et nous avions de la misère à le réveiller souvent quand je le lavais avec eau froide et alcool son père était obligé de le tenir ça s'est passé après quelques jours. Ce fut Alain après une rougeole qui était au mois de juin et il n'est pas resté à l'intérieur de la maison, de toute façon je ne savais pas que pendant cette maladie il fallait garder les enfants à la noirceur ce qui en résultat qu'il a failli perdre la vue. Plus tard ce fut les otites de Paule, elle en a eues plusieurs, elle en a passées des nuits à pleurer quand un peu plus grande en allant cueillir des framboises elle avait un contenant de verre qu'elle a cassé elle s'est sectionné le tendon du majeur de la main droite.

Le temps a passé et quand Marc-André fut plus vieux qu'il aidait à son père il écorçait de la pulpe, il s'est épuisé et ses poumons ont eu une tache il a fallu le garder au repos c'était difficile. On a su pour la tache parce que dans ce temps il y avait une roulotte de dépistage de la tuberculose, qui se promenait dans tous les villages. Après ce fut Renée-Aline qui a fait un mal de ventre après une couple de jours, elle ne se dépliait plus, elle était recroquevillée fallait la transporter dans nos bras. C'est alors que nous avons été voir un médecin c'était une appendicite aigue. Elle fut hospitalisée un mois avec des drains.

Aussi quelques années plus tard ce fut Louis qui fit une appendicite, il fut opéré d'urgence le soir même que nous avons été voir le médecin. Plus tard Norbert saute sur une boîte de fer blanc. Il se coupe au talon, le Dr Leblanc est venu lui coudre le talon. Quand Huguette enseignait elle a fait une rubéole, ce fut grave elle continuait d'aller à sa classe, parce que dans le temps il n'y avait pas de suppléante pour remplacer les institutrices. C'était en février quand elle sortait pour se rendre à sa classe. Elle a été prise de rhumatisme causé par sa rubéole.

On était pas toujours rendu chez le médecin fallait se soigner soi-même Paule n'a jamais eu d'antibiotique et quand elle s'est estropiée avec du verre cassé, ça pris du temps à guérir il aurait fallu faire coudre sa main. Je les soignais du mieux que je pouvais. J'avais été élevée à me débrouiller et à endurer lorsque nous étions malade. Ça l'air terrible mais j'ai été chanceuse de ne pas avoir eu d'infirmes ou des enfants malades que l'on doit les faire voyager vers Montréal pour des soins spéciaux.

Du cheval au tracteur

Nous avions un beau cheval noir, nommé Black docile et vaillant. Il trottaient tout le temps il avait de grosses pattes poilues et pour labourer c'est lui que l'on plaçait sur le planche du côté du sol non retourné, c'était la place la plus difficile pour les chevaux. En labourant il est tombé mort. Il avait le « souffle », depuis quelques années, c'est comme cela que l'on appelait les maladies de poumons des chevaux. Il a été regretté. Je me souviens qu'on l'avait brûlé, comme les autres animaux qui mouraient subitement.

Conrad est allé chercher une belle jument à Mont-Joli mais elle était rétive sur certains instruments elle ne voulait pas avancer. C'était le seul cheval pour faire mes commissions. Une fois je l'ai attelée et je n'ai pu la sortir de l'étable elle se collait la tête après l'encadrement pas moyen de la faire avancer. J'étais démunie parce qu'il y avait deux milles pour se rendre à l'église et environ un demi mille de plus pour la coopérative, notre magasin général. Conrad était aux chantiers quand il est arrivé la jument a eu affaire à sortir, quand elle s'est rebellée, il a eu le tour de la dompter, avant qu'il arrive on aurait dit qu'elle savait qu'elle avait affaire à une femme. Une couple d'années

plus tard il la faite pouliner. Quand le poulain fut dompté on avait trois chevaux, la richesse quoi!

C'est après que nous avons acquis un tracteur et des instruments pour faciliter la culture. Un cheval était attelé au râteau, l'autre à la fourche à foin, le tracteur pour les autres travaux tel que fauchage, labourage et le transport des voyages de foin. Aussi nous avons acheté une « waguine » avec roues de caoutchouc comme une automobile c'était le grand luxe. Quand nous achetions quelque chose c'est les allocations familiales qui payaient tout cela. On arrangeait nos finances en rapport aux allocations car les revenus de la terre n'étaient pas suffisants.



L'orteil d'Alain

Alain était bien petit. J'étais allée à la cave et, pour cela, il y avait une trappe en bois franc, c'était pesant. Aussitôt monté Alain a poussé la trappe pour la refermer mais son petit pied était trop prêt alors il a perdu sa petite orteil droite, elle pendait par un petit bout de peau, alors j'ai coupé ce bout de peau avec des ciseaux. Vous allez dire que j'avais le cœur dur mais ça m'a fait mal peut-être plus qu'à lui quand j'y repense, j'en ai encore les jambes molles.

Lisette

Elle est née le 28 juin 1952, même journée que la naissance d'Huguette, belle petite noire vigoureuse, elle l'est toujours, son parrain était mes frères et sœur Norbert et Lisette. D'ailleurs c'est Norbert qui l'a baptisée.



La couverture de la grange

La couverture de la grange avait besoin d'être refaite Conrad avec les enfants s'y donnaient à grand coup de marteau pour poser du bardeau seulement les aînés lui aidaient. Ils étaient à l'aise et marchaient sur la couverture. C'est alors que j'ai eu l'idée de grimper à l'échelle. Rendue au bout, c'était pas bien haut, mais le vertige me prend impossible d'aller plus loin ni de redescendre. Conrad a dû passer par-dessus moi et me diriger une marche à la fois. Je ne suis jamais remontée dans une échelle.



L' Abitibi

Au temps que l'on voulait aller vers un monde meilleur parce que la famille augmentait en nombre et la terre ne suffisait pas. On avait eu de la publicité pour la colonisation de l'Abitibi. D'après les publicités, ça aurait été merveilleux que toute la famille pouvait se trouver enrichit mais il y avait un « mais ». Parmi les publicités il y



avait un livre avec photos, d'après nous ça ne paraissait pas terrible, le gouvernement payait pour nous déménager, une fois rendu si c'était pas de notre goût fallait rester faute d'argent pour revenir. On montait par train et là on nous installait sur un lot. Mais Conrad était septique il s'est dit je partirai pas armes, bagages et famille avant de voir le réel. C'est alors qu'il est parti avec de l'argent

pour revenir, le lot qui lui était destiné était au bout d'un rang il y avait une rivière qui coupait le chemin une grosse rivière. Une maison de planches recouvertes de papier brique nouvellement bâtie pas de cloison pas de « solage ». Aucune dépendance, à une centaine de pieds de la maison il y avait un vieux camp de bûcherons écrasé. Les voisins étaient loin, ça annonçait la misère, Conrad est revenu en disant qu'il était monté avec des familles et leurs ménages. Ils étaient obligés de

rester là-bas, ils n'avaient pas d'argent pour revenir. Les familles qui sont montées avec lui étaient obligées de demeurer chez le marchand en attendant que leurs maisons soient habitables. Conrad a eu du flair. Quelques années après il a fait un infarctus. Plus tard j'ai vu à la téléserie « Blanche » ça montrait la dure réalité sur la colonisation en Abitibi.

Hauterive

Sur les journaux il se faisait une publicité monstre pour qui pouvait construire un poulailler et produire œufs et poulets. Conrad a fait application aussi nous avons reçu des plants pour nous établir à Hauterive mais là ça prenait une certaine somme bien entendu comme c'était un temps où les terres ne se vendaient pas beaucoup nous avons dû y renoncer.

Louis

Louis est né le 20 février 1954. Gros bébé de dix livres vigoureux comme pas un. Son parrain Aurèle et sa marraine, Gisèle Fortin, il avait plut pendant une semaine il y avait de la glace partout. Il a fallu prendre un «snow» pour aller au baptême.



Le feu qui a failli détruire la maison

Pendant l'été 1954, il faisait une chaleur torride pas de vent. Conrad faisait du bois au nord du lac Pointu. Il était avec Marc-André qui écorçait le bois que son père bûchait, de l'autre côté du lac. Pour s'y rendre il passait par la terre des Sirois nos voisins. Ça prenait donc plus de temps. Cet après-midi là, j'allume le poêle pour faire des tartes pour mes hommes qui travaillaient dur. La cheminée se met à flamber. Des voisins viennent pour éteindre le feu. Entre temps, Huguette était partie à la course pour aller chercher son père.

La flamme s'est atténuée dans la cheminée. Les voisins s'en sont allés chez eux. Étant donné qu'il faisait très beau soleil on ne voyait pas les étincelles qui sortaient toujours et ce qui se passait quand elles tombaient sur les bardeaux de bois qui étaient vieux et secs. Ce fut une course folle, quand Conrad est arrivé, le feu prenait de place en place sur le toit. Même qu'une place il y avait un trou de vingt pouces de brûlé, traversé de bord en bord. Avec une hache, Conrad a agrandi le trou pour pouvoir arroser parce qu'il n'avait ni échelle ni boyau d'arrosage. Il fallait pomper une chaudière d'eau et la monter au grenier. Huguette était fatiguée mais la chance était de notre côté, Conrad a réussi à éteindre le feu. Il a fallu refaire le toit mais la maison était sauvée.

La pauvreté

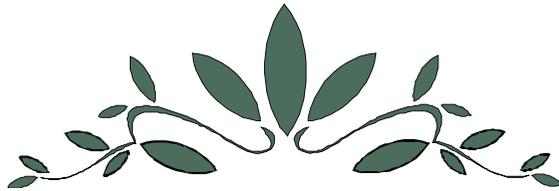
Ça n'a pas été toujours rose souvent on n'avait pas d'argent. Un jour on nous menace de nous couper l'électricité même si nous n'avions pas beaucoup d'appareils électriques, on avait la pompe et la lessiveuse. C'est alors que j'ai crié au secours auprès de mon frère Norbert qui était aumônier à la polyvalente des Trois-Pistoles. C'est arrivé quelques fois que j'ai eu recours à Norbert, il a toujours été généreux, il nous a dépannés bien souvent.

Paule s'étouffe

On achevait notre repas, Conrad était déjà parti à l'ouvrage. Paule dans sa chaise s'étouffe. Je la prends dans mes bras, je la secoue mais rien à faire, je dis aux plus vieux : « Allez chercher votre père ». Après je la secoue la tête en bas, il ne s'était pas écoulé bien des minutes, mais j'ai trouvé le temps long, le morceau de pelure de pomme a été dégagé, elle a enfin pris son respir. C'était grand temps. Le tour des yeux, du nez et les pores de la peau était picotés de sang. Nos avons eu beaucoup de chance.

Norbert

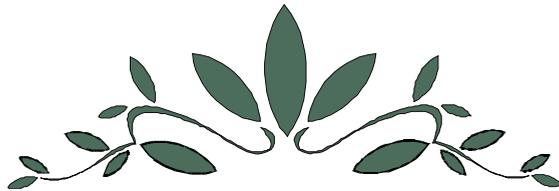
Norbert est né le 2 novembre 1955, là encore ça c'est très bien passé, il a eu pour parrain et marraine Damas Plante et Aurélie Des Rosiers.



*La vie n'a pas été toujours rose :
quand deux de mes fils qui ont dévoilé leur orientation
que l'on disait pas normale
et que c'était de ma faute*

Ma fille Lisette marche sur les eaux

Souvent nous partions vers le petit lac avec quelques sandwiches, tout heureux du petit pique-nique. Rendu au lac, on avait deux chalands assez grands. Les enfants embarquaient dans le chaland, se rendaient au milieu du lac et là ils plongeaient et c'est à qui se rendrait au bord du lac le premier à la nage. Cette fois, Lisette (la plus petite) était du nombre mais ne savait pas nager. Elle prit peur en se retrouvant toute seule sur la chaloupe, elle se jette à l'eau en courant et en criant. Elle filait si vite qu'elle n'enfonçait pas, c'est comme si elle marchait sur les eaux. C'est comme cela qu'elle est arrivée au bord du lac, presque en même temps que les autres.



La vie n'a pas été toujours rose :
quand Lisette s'est retrouvée seule
après 4 ans de cohabitation avec un homme,
fallait pas que je fasse voir que j'avais de la peine

Institutrice remerciée

Quand les enfants fréquentaient l'école no 8 l'institutrice fut expulsée. Je ne m'arrêterai pas sur les détails mais le bobo. C'est qu'on a voulu nous imposer une vieille madame remplaçante. Cette vieille madame disait qu'elle avait déjà enseigné mais elle n'avait de diplôme. Quand elle parlait on la comprenait à peine. Elle parlait très vite, nous avons discuté et rediscuté parce que les institutrices à

pareille période étaient difficiles à trouver, c'était au mois de mai. Les commissaires ont trouvé une jeune institutrice qui était dans un autre rang et ont envoyé la vieille madame à sa place, d'ailleurs, elle n'est restée que quinze jours à l'autre école. Notre école était une grosse classe que l'on appelle à plusieurs divisions, de la première année à la sixième année. Si l'on ne nous avait pas trouvé une titulaire tous les enfants auraient été



obligés de répéter leur année scolaire. Je ne me souviens plus comment j'avais d'enfants qui fréquentaient mais probablement cinq. Nous avons été chanceux de trouver une institutrice. L'école de notre rang était à environ un demi mille de chez nous, le chemin se faisait à pied.

Indigestion

Quand j'étais fatiguée, je mangeais trop vite. Un soir après une grosse journée j'ai fait des galettes à l'eau pour souper, beaucoup appelle ça des grands-pères. C'est des pâtes que l'on fabrique en galette molle que l'on fait cuire dans l'eau bouillante et que l'on mange avec de la mélasse ou sirop d'érable. Après avoir fait manger toute la maisonnée, je me suis mise à la table et là j'ai mangé plusieurs galettes car j'avais grand faim. Comme nous nous couchions de bonne heure, la vaisselle terminée, je n'ai pas eu le temps de digérer. Le lendemain je faisais une grosse cuite de pain c'est-à-dire plusieurs pains, mais vers onze heures au moment de mettre les pains dans les casseroles qui servaient de moules j'avais un terrible de mal de tête. Impossible de faire quoi que soit, mais heureusement que j'ai pu vomir les fameuses galettes sinon je crois que j'aurais pu paralyser.

Yves

La naissance de Yves le 17 août 1957. Yves se laissait désirer il retardait, le médecin avait sorti les forceps pensant être obligé de s'en servir, mais enfin il s'est décidé de se montrer. Il était chétif j'ai cru qu'il ne vivrait pas, il était bleu il avait peut-être manqué un peu d'air de toute façon ça n'a eu aucune répercussion même s'il n'est pas gros il a l'air d'avoir une bonne santé. Il a pour parrain Yvon Fortin et pour marraine sa sœur Huguette.



Les maladies de Conrad

L'hiver après la naissance de Yves, nous avions alors 10 enfants, Conrad se plaignait de malaises à l'estomac, il n'avait plus de force et il passait donc une partie de ses journées couché. Il faisait un effort pour aller soigner les animaux mais revenait très fatigué. Il me disait : « Je suis certain que je fais une crise cardiaque ». Il est allé voir le D^r Leblanc et c'est ce qu'il a confirmé. Alors j'ai écrit à Aline qui était à Shefferville pour lui demander si elle connaissait un bon médecin. Plus tard, je reçois sa réponse et c'est Conrad qui l'a ouverte il me la tend il dit : « Sais-tu que ce n'est pas refusable ». Elle avait contacté un cardiologue à Montréal et Norbert, mon frère, se chargerait de le monter pour un examen. Comme Norbert n'avait pas de voiture personnelle il a eu celle d'un ami. C'était une grosse Cadillac, même

l'essence était fournie. Norbert était alors vicaire de l'église des Trois-Pistoles et aussi, aumônier de l'école de l'endroit.

C'était un vendredi fallait qu'il soit de retour le samedi soir; un professeur s'est offert comme chauffeur pour le voyage, il commençait les messes le samedi, notre obligation était de monter à Trois-Pistoles de là il se chargeait de tout il n'avait pas d'autoroute



dans le temps. Rendu à Montréal ils l'ont laissé à l'hôpital après examens ils ont voulu l'opéré mais Conrad a refusé. De retour à la maison son état ne s'est pas amélioré (faut dire avant que lorsque des premiers malaises ont commencé son bois de chauffage n'était pas bûché alors une journée par semaine il allait en bûcher un

voyage il se traînait et réussissait à en couper en plus c'était une grosse hiver enneigée, ç'a été bien pénible pour moi aussi c'était l'inquiétude il réussissait à amener un voyage de bois le couper à l'apporter à la cave et le rentrer il fallait en faire sécher dans le fourneau parce que du bois vert et gelé on aurait pas réussi à allumer le poêle et la fournaise. Quand tout le voyage du bois était brûlé il faisait de gros efforts pour recommencer et comme le bois chauffait mal nous avons eu froid cet hiver là.

À son retour de l'hôpital, inutile de vous dire que sa santé se détériorait toujours. Je recevais 60 \$ de l'aide sociale. En arrivant de Montréal il m'a dit que le médecin lui avait prescrit du gin. Quand sa bouteille était vide fallait que je lui attelle le cheval pour qu'il aille s'en chercher, il prenait cela chez Jean-Marie Plante inutile de dire que beaucoup d'argent passait pour le gin mais plus tard beaucoup plus tard il m'a avoué que ce n'était pas vrai que le médecin lui avait prescrit du gin, c'était parce qu'il avait envie d'en prendre. Nous avons passé un autre hiver, et après nous avons déménagé au village. Imaginez-vous un peu : l'hôtel était en face de notre maison et il traversait souvent se chercher un petit 10 onces, après le premier il me harcelait, il en voulait toujours plus.

Petits traîneaux



Mon frère Marc avait fabriqué comme cadeaux de Noël à mes enfants de petits traîneaux peints rouge. Après les Fêtes, comme il tombait beaucoup de neige à ce moment-là, c'était tentant d'aller faire une glissade. Les enfants partent, ils montent sur la côte en face de la maison. Comme ils n'étaient pas expérimentés, ils ne connaissaient pas

comment diriger un traîneau. Alors ils se lancent et ce fut la catastrophe. Il y avait une clôture, les enfants ont tout perdu par le choc : mitaines, bottes, casques. Y en a même un qui a perdu ses bas. Ils se sont rendus à la maison laissant tout en pleurant. C'est alors que j'ai dû aller chercher ce qu'ils avaient laissé. Heureusement sans trop de blessures ni de dégât aux traîneaux. Bien entendu, ils sont retournés glisser et ils ont vite appris comment glisser. Ce fut un vrai cadeau que ces traîneaux. En parlant de la neige, ils ont reçu des skis, avec des attaches en cuir, et reçu des patins. Enfin ils ont bien profité de la nature et des temps froids. Ce n'était pas difficile de les envoyer dehors, au contraire. À chaque automne, le matin de la première neige, en se levant ils allaient faire un tour dans la neige, pieds nus, et rentraient tellement heureux.

Notre seule et unique auto

Quand nous avons eu une auto de type « familiale Station Wagon », c'était une voiture de seconde main. Nous avons été au lac Noir à St-Marcellin avec de quoi faire un pique-nique pour voir les régates. La journée du dimanche s'est bien passée, mais ce fut tout. Nous aurions bien aimé, les enfants et moi, renouveler l'expérience comme aller à la mer mais Conrad avait peur de faire un accident avec la voiture pleine d'enfants. C'est l'été après cette acquisition qu'il est tombé malade. Le moteur avait sauté, il a fallu la faire réparer pour ensuite la vendre. Nous n'avions pas les moyens de la garder.

La pension de mères nécessiteuses

Aussi nous étions bien pauvres au moment où Conrad a commencé à être malade. J'ai voulu demander de l'aide du « Bien-être social », il n'a pas voulu par orgueil mais j'ai pris l'initiative de demander des formules et de les compléter. Ensuite un inspecteur est venu. Je recevais à ce moment-là 60 \$ par mois. À l'automne 1959 nous avons déménagé au village. On payait 10 \$ par mois de loyer, c'est vrai que la maison était comme une grange : une pompe électrique et la toilette, c'est tout. Le deuxième étage n'était pas fini. Avec les années ce fut le chauffe-eau annexé au poêle à bois et un bain jusqu'à ce qu'Huguette gagne assez pour faire finir sa chambre.



L'aide que j'ai eu

Dans le temps que j'ai élevé ma famille si je n'avais eu d'aide, je crois que je ne serais pas passé au travers. D'abord maman venait toutes les fois que j'ai accouché, quelques fois elle passait quelques jours, des servantes étrangères j'en ai eu peu. Gisèle d'abord m'a donné un bon coup de main, mais ce fut Edèse qui m'a beaucoup aidée surtout souvent. J'ai eu de l'aide d'une autre façon de mes frères Norbert et Marc, ça adouci mes jours aussi parce qu'on n'était pas riche.

Déménagement au village

Ma sœur Gisèle avait une maison non occupée au village. Alors nous avons loué la maison d'abord pour se rapprocher des



écoles. Il n'y avait pas encore de transport scolaire et Huguette allait à l'école du village et les autres devaient le faire bientôt. La maison du village n'était pas fini au deuxième étage C'était très froid, pas de bain, pas de chauffe-eau mais il y avait une pompe électrique et une toilette ce que nous n'avions pas au lac Pointu. Quand Huguette a commencé à gagner de l'argent, elle a payé pour faire des cloisons pour faire des

chambres et acheter un bain, aussi un chauffe-eau branché sur le poêle à bois. Ça a été long pour rendre la maison confortable. Aussi le puits était contaminé par l'essence du réservoir souterrain puisque la maison était voisine d'un garage. Nous avons eu du



gaz dans l'eau pendant onze ans. Quand il faisait doux ou durant les grosses pluies du printemps, la cave ou le sous-sol se remplissait d'eau et les odeurs de pétrole étaient presque invivables. Nous devons faire bouillir l'eau avant de la consommer, mais nous avons passé au travers. C'est en 1972 que fut installé l'aqueduc ça nous a été bénéfique. Ça pris six mois avant que les tuyaux ne donnent plus le goût du gaz.



Constance

Constance est née le 23 septembre 1960. Nous étions déménagés au village Constance est la première à naître à l'hôpital elle était le plus beau bébé de la pouponnière au dire de plusieurs. Son parrain et sa marraine furent André Cloutier et Edith Roussel, c'est qu'ils s'étaient mariés ensemble la veille de sa naissance.

Simon

La naissance de Simon le 2 décembre 1961 sur la fin de ma grossesse Conrad fut bien malade pendant un mois. J'en ai eu soin, il était très exigeant. Après ce mois Germaine sa sœur est venue lui rendre visite il disait qu'il voulait mourir à la maison vu son état elle a décidé de l'hospitaliser avec l'aide de son fils Théo. Après un autre mois à l'hôpital il s'est rétabli. Je suis entrée pour accoucher le soir même qu'il était revenu à la maison. Simon aussi on disait qu'il était le plus beau de la pouponnière. Dommage qu'ils n'aient pas vu les autres. Il a eu pour parrain et marraine son frère Marc et sa Sœur Jocelyne.

Que de sang...

J'étais allée aux vêpres. En arrivant à la maison, deux enfants étaient endormis sur le divan du salon. Je passe à la cuisine, Conrad était blême, je puis dire qu'il était vert. Je lui demande « Qu'est-ce que tu as ? » Il me dit : « Regarde dans l'évier », il y avait des linges de vaisselle pleins de sang. Il me raconte que les filles jouaient avec Simon, il est tombé sur le coin d'une chaise. Comme il saignait beaucoup Paule l'a descendu à Conrad qui était en bas. Conrad essayait d'arrêter l'hémorragie, de presser la blessure et d'attendre que ça arrête. Ça l'a épuisé, j'ai failli arriver et y trouver trois morts. Tout s'est bien terminé, j'en remercie le ciel.

Les dames fermières

Une fois rendue au village et avec un mari malade qui est toujours sur les talons alors c'est pas facile. Pour pouvoir sortir de la maison, prendre l'air et rencontrer d'autres gens, je suis devenue une dame fermière, association du village, ce qui a fait bien rire mon mari, il disait : « Il suffit que tu ne sois plus sur une ferme pour devenir fermière ». C'était environ deux réunions par mois pour enfin faire partie du conseil qui en exigeait une à deux fois par mois, de plus, aussi les expositions il faut dire que ça m'a été bénéfique. Ce n'est pas là qu'on m'a appris à travailler.

Cours de couture

Après être rendue au village il s'est donné des cours de couture subventionnés par le gouvernement ce fut agréable ça me permettait de m'éloigner de la maison quelques heures par jour c'est vrai que fallait qu'au retour je travaille à ma besogne plus dur afin que la maisonnée ne souffre pas. Mes compagnes étaient très gentilles ça été intéressant.

Mes énervements

Un jour alors que Huguette était au pensionnat de Mont-Joli pour l'obtention de son brevet d'enseignement, elle m'écrit qu'elle a besoin d'argent. Je m'empresse de lui en envoyer comme toujours à la hâte je lui expédie un mandat de poste qu'elle n'a jamais reçu. Comme souvent ça m'est arrivé l'adresse est incomplète et par l'estampille, les postes ont découvert d'où elle provenait. La dame préposée, madame Laurette Tremblay Gagnon, maître du bureau de poste du Coin, en face de la boutique de forge de monsieur Roy, s'est souvenue que c'était moi l'expéditrice. J'ai pu récupérer cet argent et si je me rappelle bien Huguette n'a jamais vu la couleur de cet argent. Je me souviens que maman me disait que vite et bien n'allait pas ensemble. Je suis comme cela, je me rends compte qu'à mon âge je ne changerai pas.

La blessure à Norbert

Jeune garçon, en jouant, il est sauté sur une canne de café qui était coupante, il s'est sectionné le talon, il saignait terriblement, il s'était accroupi sur un tapis et le tapis était plein de sang. J'étais allée aux vêpres. J'aimais les vêpres, avec mon missel, je suivais en français les psaumes. Je trouvais cela beau, ça me faisait une sortie surtout pour m'évader de la maison. Un enfant vient me rejoindre à mi-chemin pour me dire que Norbert était blessé, rendue à la maison un enfant est aller quérir le médecin. Le docteur Leblanc était très nerveux dans des cas pareils. J'ai recouvert la table d'un drap blanc. Le médecin l'a piqué pour l'engourdir mais il n'a pas attendu assez longtemps, il a commencé à coudre le talon, il a enfoncé l'aiguille jusqu'à ce que Norbert ait hurlé, c'est alors que le médecin s'est assis pour se calmer, il a laissé la plaie s'engourdir. Le lendemain matin, le médecin arrive de bonne heure pour lui administrer un vaccin

antitétanique. Norbert s'est remis de cette blessure mais il a marché longtemps sur le bout du pied, la blessure paraît encore.

Un petit fait cocasse

J'étais allée à Rimouski en autobus. À la grande place il y avait un comptoir spécialisé en fromage. J'achète un fromage OKA. Quand je suis retournée à St-Gabriel j'étais accompagnée de Cécile Desrosiers, mariée à Cyprien Charest. Il y avait dans l'autobus un vieux monsieur mal habillé venant de la ville de Luceville. Comme ça sentait mauvais, nous nous disons le bonhomme « a fait dans ses culottes », quand il fut descendu, on a prévenu d'autres passagers du fait qu'il n'était pas prudent de s'asseoir à cette place. Quand je suis descendue à mon tour j'ai constaté que c'était mon fromage qui dégageait cette odeur là !...

Mes séjours à l'hôpital

Après la naissance de Simon, il avait alors deux ou trois ans, ma santé s'est détériorée. Un premier séjour de vingt jours à l'hôpital de Rimouski après examens on décide d'un curetage et d'un accrochage de vessie. Le médecin n'a pas voulu me faire une hystérectomie prétendant que j'étais trop jeune et que je pourrais en avoir d'autres enfants, imaginez après douze... Revenue à la maison les hémorragies continuaient. C'est alors que j'ai décidé de contacter un médecin à Québec. J'ai eu un rendez-vous immédiatement. Je me suis rendue à Québec pour examen c'était au début de juin.

Le médecin après analyse veut me garder c'était urgent disait-il. Je ne pouvais pas à cause que les classes n'étaient pas finies. Il m'a

fait promettre de me rendre immédiatement après les classes. Je m'imaginai que Paule et Renée pourraient tenir la maison après les classes mais hélas elles ont trouvé à travailler au sortir de l'école. J'étais déçue et contente aussi qu'elles avaient trouvé de l'ouvrage.

Au sortir de la salle d'examen nous nous rendons à la chambre d'hôtel que nous avons louée en arrivant à Québec de crainte que ça prenne plus d'une journée on devait reprendre le train à onze heures. On avait amené Simon il avait quatre ans. Je dis à Conrad je vais aller au mail St-Roch qui n'était pas loin pendant que tu vas garder Simon. Je suis partie une heure environ.

À mon retour les trottoirs étaient assez déserts, c'était l'heure du souper. Je vois au loin un petit gars sur le trottoir plus je m'approche plus ça ressemble à Simon. De fait c'était lui. Je lui demande qu'est-ce que tu fais ici? Il dit que son père était à une taverne et qu'il n'avait pas voulu qu'il entre, vous pensez la rage que j'ai eue là je me rendis à la chambre et j'attends Conrad. Il est arrivé à la noirceur. Je lui dis tu n'étais pas occupé quand tu t'es aperçu que Simon n'était plus là, il a répondu qu'il savait que j'étais passée et que j'avais dû le récupérer.

Après il s'est endormi c'est alors que je lui ai retiré mon billet de train qu'il avait sur lui. J'avais l'intention de le laisser seul s'il ne se réveillait pas mais à onze heures il s'est réveillé, il regarde dans sa poche il n'a qu'un billet, il me dit tu avais l'intention de ne pas me réveiller et de prendre le train sans moi. Je lui ai dit que c'était exact il m'a traité de sans cœur il se demandait ce qu'il aurait fait sans argent mais ce n'était pas mon problème, le voyage de retour fut terrible il avait réussi à se trouver six bières, à parler fort et les jérémiades, etc... Je me suis levée avec ma valise et Simon nous sommes allés le reste du trajet entre deux trains. Je ne savais pas que je pouvais changer de wagon quand tu n'as jamais voyagé c'est un voyage que je n'oublierai jamais ce fut un long voyage.

Après l'opération

Fin juin 1966, je fus hospitalisée au Jeffrey Hale pour mon opération, une hystérectomie, six jours après, vers six heures du soir, j'ai fais une grosse hémorragie; je me suis vidée de mon sang. Par chance que je n'étais pas sur le train du retour parce que je voyageais par train de Québec à Rimouski. J'y aurais laissé ma peau. Le bon Dieu m'a protégée je ne pouvais partir pour un monde meilleur avec toute la famille que j'avais derrière moi on m'a remontée à la salle d'opération le médecin m'a dit qu'une veine principale avait cédé. Il a fallu beaucoup de sang pour me maintenir en vie. J'ai séjourné à l'hôpital une autre semaine. Ensuite le médecin n'a pas voulu que je retourne chez moi, que j'étais trop fragile c'est alors que je suis allée chez oncle Cyrille Morrissette et Marie-Anne, ma tante, pour une semaine.

Imaginez au sortir de l'hôpital j'étais très faible comme je couchais sur le divan, dans le salon, le divan se fermait le jour. Que j'aurais aimé me coucher le jour mais ma tante ne pensait pas de me l'offrir et moi j'étais trop gênée de lui demander et le soir mon oncle prenait la télévision très tard. Après cette semaine de martyre je suis allée une semaine chez mon oncle Albert Morrissette. Là, ma tante Lucie était plus prévenante elle me faisait coucher après dîner, elle me demandait souvent si je fatiguais et que je pouvais aller m'étendre. J'ai été bien soignée, j'ai repris des forces et après examen le médecin m'a autorisée à retourner à St-Gabriel mais de faire bien attention avec la recommandation de revenir à Québec toutes les trois semaines. Il m'a dit que c'était concernant mon col de l'utérus que c'était cancéreux mon affaire. Je me suis choquée et j'ai pleuré. Je lui ai dit que s'il me l'avait dit avant que je ne m'aurais pas fait opérée. Avec une recommandation de ne pas avoir de relations avant trois mois mais hélas allez-y donc voir. Je faisais une hémorragie toutes les fois.

Aussi quand j'ai fait cet hémorragie j'avais la visite de l'oncle Albert fin comme tout il a attendu que je sois revenue de la salle d'opération il était très tard il me demande s'il doit avertir à St-Gabriel. Je lui dis que non que le pire était passé mais vue le dégât de sang et mon teint qui ne lui disait rien de bon, il a appelé chez papa le dimanche à la maison ça faisait une couple de personnes qui venaient et s'informaient.

Voilà la vérité quand Conrad a décidé de monter à Québec les enfants n'étaient pas à la maison quand ils ont été de retour il était tard ils devaient prendre le tain à Luceville à six heures pour être à Québec vers une heure de l'après-midi. Pour ne pas oublier l'heure ils ne se sont pas couchés ils sont restés à jaser à un moment donné Marc-André et Conrad se sont endormis. Papa chez lui attendait quand il a vu qu'ils retardaient il s'est rendu à la maison pour les trouver endormis. Voilà pourquoi que Conrad n'avait pas eu le temps de se faire la barbe et de déjeuner, mais sans leur dire ce qui était passé. Mes enfants avaient eu de mes nouvelles assez pour leur mettre la puce à l'oreille, Conrad n'y était pas. À leur demande mes parents leurs ont dit ce qui s'était passé, c'est alors que Marc-André, Alain et les autres sont partis à la recherche de leur père.

Ils l'ont trouvé au dépotoir assis sur une caisse de bière à boire avec Adrien Caron. Là Conrad veut monter me voir mais maman dit à papa de ne pas le laisser aller seul il n'est pas en état. De fait papa et Conrad arrivent à Québec quel choc pour moi Conrad les yeux hagards, la barbe longue. J'aurais aimé mieux ne pas le voir mais il a dit qu'il se sentait mal qu'il fallait qu'il sorte il n'est pas resté longtemps mais la vérité était tout autre. Il est revenu le soir avant de reprendre le train. Mon père s'est approché de moi et il m'a dit ça n'était pas mon état qui l'avait impressionné mais qu'il avait soif, il n'avait pas assez d'argent pour aller au bar du train parce que c'était très cher pour une bière. Aussi à Ste-Foy les bars dans ce temps-là n'étaient pas visibles et s'en est résulté qu'il est resté sur sa soif (qu'il a dû souffrir...).

Les complications

Pendant mon séjour à Québec j'appelais chez moi ils me disaient que ça se passait bien. Mais hélas ce n'était pas le cas. Le chèque que



je devais avoir pendant ce temps il l'a changé pour boire après il me disait qu'il fallait qu'il mange mais j'ai constaté qu'il n'avait rien payé. Aucune nourriture. Le compte de crédit à la coopérative avait grimpé d'une façon plus qu'à l'ordinaire puis autre chose aussi c'est alors quand je montais toutes les trois semaines il ne m'accompagnait pas à cause du premier voyage avec Simon, ça le choquait. Conrad disait que c'était pour mon plaisir. On me brûlait à l'ultraviolet, ça ne faisait pas mal mais me donnait une grande fatigue enfin après une année le médecin m'a dit qu'il était venu à bout de mon cancer que j'étais guérie ce n'était pas une sinécure quand j'arrivais il me fallait deux semaines pour me reposer du voyage et la troisième semaine pour me faire à l'idée de remonter mais ces fois ce fut un enfant qui m'accompagnait. Je ne montais pas seule. Il n'avait pas grand plaisir

sauf prendre le train pour Québec, nous débarquions à la traverse de Lévis et on prenait l'autobus pour Ste-Foy. Nous arrivions juste pour mon traitement et examen ensuite on allait manger une soupe dans un restaurant on repartait vers Lévis pour l'embarquement vers quatre heures et à Luceville à onze heures.

Le médecin me recommande de voir un cardiologue que j'avais un souffle au cœur ce n'est que plus tard que j'ai demandé un rendez-vous à l'hôpital Laval. Le cardiologue m'a tout de suite référée pensant que c'était un goitre. Je suis restée vingt et un jours à l'hôpital. Pendant ces vingt et un jours j'ai passé toutes sortes d'examens comme j'avais déjà rejeté un bout de ver solitaire on m'a donné un traitement que s'il en reste encore je vais l'envoyer. On a commencé à me donner des capsules de chloroforme toutes les quinze minutes suivi de beaucoup de liquide jusqu'à onze heures de l'avant-midi. À l'hôpital j'étais à la section où les médecins étaient avec toute une équipe d'étudiants. À tous les instants ils venaient une couple d'étudiants me demandant si j'avais envoyé un ver. Mais toujours rien vers six heures les autres patientes mes voisines avaient souper c'est alors que je l'ai envoyé ce fameux ver quand il est venu je l'ai dit aux étudiants que c'était fait, ils ont couru au poste pour voir cela, le maître médecin a dit : «Ha! ces jeunes ça n'a pas vu grand chose». J'ai dû monter une autre fois pour des examens approfondis de la glande thyroïde. Lisette, ma fille, était avec moi j'ai été deux jours et j'ai logé chez l'oncle Cyrille.

Retour à la maison

Quand enfin je suis revenue à la maison j'étais faible et continuais de perdre du sang, les premiers quinze jours ça bien été,

Conrad me servait, me donnait à manger mais quand il avait un ouvrage à faire fallait que je paie 2.00\$ pour trois bières. Imaginez-vous que j'avais eu des cadeaux en argent de maman, de mes sœurs et de mon frère Norbert alors tant qu'il y a eu des sous ça marchait mais quand je n'ai pas eu d'argent pour la bière il ne voulait plus rien faire. Il a fallu que je reprenne le collier j'étais assez faible, c'est de cette façon que j'ai fait ma convalescence. Yves a été bien vaillant à l'époque il faisait le souper et lavait la vaisselle et passait le balais. Comme Paule et Renée-Aline avaient trouvé de l'ouvrage à Rimouski, en sortant de l'école toutes les fins de semaine elles mettaient de l'ordre dans la maison, pauvres petites filles elles ont été vaillantes.

Des problèmes au cœur

On avait envoyé mes résultats au Dr Jalbert cardiologue à Rimouski il s'est passé quelques années et Jalbert m'envoie encore à Laval pour un cathétérisme c'était en mars 1984. J'avais soixante ans et mon état de santé se détériore toujours changement de médicaments et des fois ce n'était pas mieux. J'ai autre chose au cœur je faisais de l'arythmie. Ma fille Lisette me prend un rendez-vous avec le Dr Philippon. C'est Lisette qui me conduit pour ces examens au début de décembre 94. Une nouvelle technique pour les arythmies il me fait passer un électrocardiogramme. Je vois un autre cardiologue Claude Vandal elle m'envoie voir un pneumologue pour trois examens des poumons, des bronches et radiographie Pierre Leblanc et le jeudi c'est un examen nucléaire avec thallium. Je redescends chez moi mais on me redemande c'était le médecin Bernier mercredi le 20 décembre pour voir un médecin pour le foie. Je vois le Dr St-Georges un gastro-entérologue le 20 décembre 94 voilà maintenant je vais clopin-clopotant

entre une crise du foie, un arythmie ou une crise d'angine et il faut que je vive avec.

Le décès de ma mère

Maman était hospitalisée pour une opération bénigne elle avait des bosses sur le corps. Le dimanche, je descends à Rimouski pour la voir, c'était la fête des mères le 15 mai 1970. Je suis revenue chez moi. Le lendemain Marc, mon frère, et papa se rendaient à l'hôpital pour voir maman au sortir de la salle d'opération on m'a offert de descendre avec eux, ce qui a bien fâché Conrad parce que je suis allée voir ma mère deux fois...mais à l'hôpital l'opération allait mal. On ne nous disait pas ce qu'il en retournait.

Vers six heures, papa et Marc décident de remonter à St-Gabriel durant la veillée Germaine m'appelle pour me dire que c'était fini. J'ai alors cru que tout allait bien mais elle m'a dit qu'elle était décédée. J'en ai éprouvé beaucoup de peine. J'étais dans mon coin bien penaude la télévision ouverte à un moment donné Conrad me dit tu as bien l'air bête. Je lui dis que maman est décédée, il a pris cela pour une farce et a ri de moi mais les enfants m'ont demandé si c'était vrai. Je leur ai dit hélas c'était vrai elle avait que soixante-neuf ans.

Après le service, on s'est rendu chez mon frère Marc pour une réception traditionnelle Conrad et l'oncle Auguste prenaient du gin pendant que nous parlions des derniers faits. À un moment donné Conrad me dit qu'il est malade, alors je laisse la famille et je m'en vais chez nous avec Conrad. Ma famille téléphonait et demandait si Conrad allait mourir pensant que c'était le choc de la mort de ma mère qu'il ne supportait pas mais c'était qu'il avait pris trop de boisson et en était malade.

Le destin de Paule et Renée-Aline

Après que Paule et Renée-Aline ont eu fait leur primaire il fallait qu'elles s'orientent vers les grandes écoles. Paule continuera au Paul-Hubert de Rimouski en secrétariat; Renée-Aline a fait application pour faire un cours en esthétique. Elle fut acceptée à Québec. Il fallait qu'elle parte pour la grande ville et il fallait qu'elle se trouve un logement pas trop loin de l'institut. Alors son père monte avec elle à Québec. Après bien des chambres visitées ils ont décidé de revenir chez nous, son père Conrad lui a dit ce n'est pas utile de continuer tes études parce que tu vas te marier, en attendant tu n'as qu'à t'engager comme servante. Ce n'était pas l'idée de Renée, elle a été s'inscrire elle aussi au Paul-Hubert mais il fallait la signature du chef de famille pour être acceptée mais Conrad n'a pas voulu signer les documents pour la même raison il était inutile qu'elle se fasse instruire alors j'ai pris la décision de signer leurs documents, elle fut acceptée. J'ai bien fait parce que Renée et Paule ont toujours travaillé depuis ce temps.

Mon premier voyage

à Sept-Iles

Mon premier voyage à Sept-Îles bien sur il y a eu la traversée c'était en automne et la mer était en furie. C'était sur le Jean Brillant,

un bateau qui tanguait même sur une mer calme. J'étais avec mon frère Marc et sa famille, tout le monde était malade sauf moi. Mais j'ai trouvé que les tangages se succédaient comme de vrai glissades. Je me disais ça devrait être beau en hiver avec une traîne sauvage. Après être rendus nous avons séjourné chez ma sœur Lisette et son mari Arthur. Une fois couchée, dès que je fermais les yeux j'avais le roulis du bateau. J'ai visité Edith et Irené, je ne me souviens pas du retour sauf que c'était sur le Père Nouvel, un plus gros bateau.

J'ai eu la frousse de ma vie

Après la naissance de Guillaume j'étais chez Paule pour lui donner un coup de main, Maxime et Alexandre étaient bien jeunes. Pour ne pas déranger Paule je partais avec les deux garçons dans la brouette que je tirais. C'était chacun leur tour de se faire traîner, ils apportaient aussi leur tricycles. Rendu à la montée d'une maison qui était longue et avec une belle pente Guillaume décide de se lâcher dans la descente. Je n'ai pas eu le temps de l'arrêter il dévalait déjà la montée à toute vitesse. Je voyais le fleuve immédiatement à l'arrière de la maison, s'il faut qu'il tombe dans le fleuve, mon cœur n'a fait qu'un tour. Mais par bonheur il est entré de plein fouet dans la porte du garage. Je n'étais pas rassurée pour autant, ça ne faisait pas longtemps qu'une auto lui avait passé sur le crâne. Depuis ce temps je veux aller à la même place voir si le fleuve est bien proche de la maison. Il faudra bien qu'un jour j'y aille pour me rassurer tout à fait.

Mon gendre Guy

Conrad n'a jamais aimé Guy. Quand il est sorti de Gagnon avec sa famille il est venu rester à St-Gabriel à quelques maisons de chez nous. Huguette venait avec Gilbert tous les jours, Huguette qui avait été très bonne pour nous. Guy, la maison lui a été interdite, Conrad avait sorti un fusil parce que Marc-André avait laissé ses fusils à la maison, qu'il le tuerait s'il franchissait le seuil de la porte. Alors j'ai caché le chien du fusil et aussi les balles mais il avait une hache à la portée de la main que c'était dangereux pour moi de la cacher. Ça été l'enfer il lui a même envoyé une lettre d'avocat de ne pas venir à la maison. Gilbert tout petit un jour il s'en va pour se faire bercer mais il lui a donner une poussée en lui disant de s'en aller, pauvre petit, ça m'a fait gros mal au cœur.

Alain au Labrador

Alain était allé travailler au Labrador pour le père Théodore Roussel. En plein hiver il arrive à la maison à St-Gabriel, en le voyant la figure paralysée, l'œil descendu et la bouche de travers, c'est une douleur qui m'a traversée, ça n'est pas imaginable. Alain avait pris un courant d'air froid dans un camion où il fallait qu'il sorte la tête par la vitre de la porte pour voir en avant, il a été quelques temps à

Rimouski. Il demeurait chez Jojo et allait prendre des traitements à l'hôpital; il me disait dernièrement qu'il en avait gardé des séquelles.

Le centenaire du village

Voilà la grosse affaire. Le centenaire de la paroisse de St-Gabriel. Ça a commencé par des réunions de toutes sortes, les associations avec et sans le curé on a même changé de curé parce que celui qui était en poste était malade et ne se sentait pas la force d'entreprendre une telle organisation. Chacun a soumis son idée et c'était parti, mais pour faire un beau centenaire fallait rénover la paroisse, chaque maison, les parterres, le cimetière, l'extérieur de l'église. Enfin c'était propre et beau partout. Ce fut à chacun de décider ce qu'il avait à faire. Les fermières ont monté une exposition et en plus un char allégorique. Il y avait de tout sur ce char : filage, cardage, tissage, tricotage et c'est le jour de la parade.

St-Gabriel n'avait pas beaucoup de restaurants dans le temps et il fallait penser à donner à manger aux visiteurs. Quelques femmes et moi, nous avons convenu d'ouvrir un restaurant. La bâtisse de la patinoire étant libre en été c'est là qu'on installa le restaurant. Le temps était compté à notre petit restaurant, j'étais tellement fatiguée après le centenaire j'avais un mal au dos et maintenant quand j'ai mal dans le dos je me sens comme au centenaire. On avait au menu des mets canadiens et toujours comme desserts, la bonne et fameuse tranche de pain de ménage avec crème et sucre d'érable. C'est moi qui fournissais le pain. J'ai boulangé tous les jours du centenaire, quinze à dix-huit gros pains par jours, en plus les enfants en vendaient à une installation près du chemin. J'ai cuit quatre sacs de farine de cent livres chacun. Le poêle n'avait pas le temps de refroidir, la dernière journée mon poêle est tombé en panne, tous les fils étaient brûlés. Il

fallait aussi donner à manger à mes enfants en plus. Il y avait aussi des soupers aux cipailles à la salle paroissiale. Pour les cipailles quelques femmes étaient désignées pour les compléter on avait à trancher la viande et les patates il restait à faire les pâtes et j'ai été responsable un matin pour cette tâche. J'ai aidé ce matin là à faire douze gros chaudrons, plusieurs avaient dix-huit pouces et vingt pouces, un autre prenait ces fameux chaudrons pour les distribuer à des dames qui les faisaient cuire dans leur four pour enfin les reprendre à l'heure du souper. On nous a dit que pas un n'a été manqué. Le temps du centenaire la plus grosse partie du monde allait à ces soupers au Centre Polyvalent. Les dames qui servaient les soupers nous ont dit que tous les cipailles étaient bons. Il y avait notre organisation de restaurant c'était minime à côté des repas qui se donnaient à la salle paroissiale.



À la porte du restaurant une dame faisait du savon ce qui attirait beaucoup de monde. Il fallait en plus consacrer du temps pour pratiquer les chants du concert en préparation, jusqu'au jour J. Le fameux concert qui fut un succès, c'était ma sœur Marcelle qui dirigeait la chorale et elle s'est donnée corps et âme. À cause de mes activités nombreuses j'ai manqué plusieurs spectacles quand j'étais prise à cuisiner où à faire manger ma famille. Mon fils Marc-André avait organisé un char allégorique représentant un chasseur dans les bois autour d'un feu et des bêtes tuées. Il était habillé à l'indienne, gros casque de fourrure et il a eu chaud parce que ça été une belle journée chaude et ensoleillée. Comme toute fête il se trouve des contrariétés j'avais à faire pour notre restaurant (on nous l'avait demandé) du « chiard de goélette » c'est des patates en cubes et du lard rôti assaisonnés et cuits. J'avais demandé à Conrad de me préparer le fameux chaudron et rôtir les cubes de lard, mais il a oublié quand je fus arrivée pour faire ce plat ça a pris plus de temps.

Visite à Schefferville

Lorsque Constance allait à la polyvalente de Mont-Joli il y a eu un concours : trouver un nom pour le café étudiant. Elle a proposé « Le Nœud » pour indiquer un endroit où l'on peut nouer des amitiés. Elle a gagné et le prix fut un billet d'avion pour aller n'importe où au Québec. Constance choisit Schefferville parce que sa sœur Lisette y travaillait comme infirmière. Le prix était pour deux personnes, c'est pourquoi j'ai fait le voyage aussi, c'était la période de Noël et beaucoup d'infirmières étaient en vacances. Lisette avait sa chambre à l'hôpital. Nous avons donc eu la chance d'avoir des chambres nous aussi. Nous avons été reçues par les amies de Lisette. La visite de la ville ce fut agréable, de bons repas au restaurant, donc un très beau voyage.

Cours de natation à 50 ans

Comme les enfants savaient nager après avoir entendu parler qu'il se donnait des cours à Mont-Joli, après information, je décide donc d'y aller. C'est Ti-Rose Dubé Plante notre voisine d'en face (Hôtel Plante) qui m'a demandé si ça m'intéressait de l'accompagner (automne 73). Certains disaient que je ne serais pas capable de nager, que j'allais couler, etc. Mais j'étais déterminée même que dans mon énervement j'oubliai mon maillot pour le premier cours. Mais ça m'a été bénéfique car on m'a permis de regarder, alors j'ai bien appris la leçon et au deuxième cours je flottais, plus tard j'ai obtenu ma badge marron. Quand je suis déterminée à quelque chose, je réussis.

Constance au CEGEP de Rimouski

Pour fréquenter le CEGEP de Rimouski Constance prit un logement à trois. Avec ses colocataires ça n'a pas bien marché. Elle a voyagé de Rimouski à St-Gabriel matin et soir ce fut dur pour elle les autobus d'écoliers étaient froids, elle était gelée quand elle arrivait à la maison. Quand elle avait ses menstruations elle perdait connaissance elle était quelques jours sans se rendre à ses cours. Certains soirs elle était tellement gelée qu'elle ne pouvait dormir alors j'allais me coucher avec elle pour la réchauffer après qu'elle était endormie je reprenais mon lit, ce fut une année dure pour elle et de l'inquiétude pour moi.

Histoires à Simon

Simon fréquentait la polyvalente de Mont-Joli. Comme l'année scolaire arrivait à la fin il a eu une proposition très alléchante. Un professeur voulait l'emmener à Vancouver pour ne pas être seul, avoir un compagnon de voyage ça aurait été aux frais du professeur. Simon me demandait ce que j'en pensais. Je vais réfléchir il me demandait tous les jours le résultat de mes réflexions pour me dire qu'il avait besoin aussi d'un chauffeur mais comme il n'avait pas de permis de conduire que je n'avais pas les moyens de lui payer ce cours je lui ai dit que c'était inutile d'y penser. Le professeur défrayait même le cours de conduite le permis et tout. J'ai trouvé qu'il en mettait trop. J'ai eu la puce à l'oreille. Je dis à Simon que je vais prendre des

références. Je contacte un prof que je connaissais qui me confie que le dit professeur n'était pas très recommandable ce que je dis à Simon il me répond que celui à qui j'ai pris des références c'était une mémère alors je contacte le curé de Mont-Joli il me dit qu'il ne pouvait rien divulguer sans atteindre à sa réputation. Ce n'était pas assez pour Simon j'ai appelé la police encore la même réponse que le curé laissait un petit doute. Je ne pouvais pas voir à qui je devais m'adresser c'est alors que j'ai pensé au directeur de la polyvalente il me dit comme les autres mais il savait qu'il s'entourait de jeunes garçons qu'il avait un chalet à Ste-Flavie qu'il amenait toujours des petits gars soit disant pour faire du ménage au chalet et faire gagner des sous aux enfants mais il ajoute j'ai un garçon de l'âge à Simon je ne laisserais pas aller avec lui. De son côté Simon a pris des références et le sujet a été clos, il n'en a jamais reparlé.

Une autre fois il m'arrive il veut aller en Floride il avait des petits amis pas très recommandables qui voulaient voyager en gang mais là mes arguments n'étaient plus valables aux yeux de Simon. Ça pris du temps mais j'ai été chanceuse la vieille voiture avec laquelle ils devaient voyager, le moteur a sauté. Bien attendu ce fut la fin pour ce voyage j'ai été soulagée. J'avais été inquiète un bon bout de temps.

De bien maigres revenus

Pour apporter à la maison un peu d'argent j'ai fait des ménages j'arrivais tellement fatiguée. Restaient encore à la maison deux enfants : Constance et Simon. Je me suis permise d'aller travailler en ville je ne gagnais pas cher 45\$ par semaine payer mes passages par autobus de Rimouski à St-Gabriel. Je revenais à la maison le samedi et le dimanche il ne fallait pas que j'arrête de faire à manger pour au moins une couple de jours, le lavage et le reprisage il y avait toujours une fermeture éclair de brisée, etc. etc... Ça duré environ six mois ensuite Jojo a été hospitalisée j'ai laissé Rimouski pour Matane. Viateur a été bon de me voyager toutes les fins de semaine pour voir à la maisonnée.

Renfermée dehors de la maison

Un fait que je ne puis passer sous silence. Comme papa qui était notre voisin était malade Germaine la femme de mon frère Marc m'appelle : « Viens donc voir ton père il est malade ». J'y vais avec Constance en arrivant mon père dormait. Je jase avec ma belle-sœur et une bonne heure s'écoule comme mon père se reposait je retourne chez moi mais en arrivant la porte est barrée. Constance pleure. Je dis à Constance va à la porte arrière elle revient et pleure de plus en plus. Je débarre en douce la porte avant. J'avais eu la précaution d'apporter une clef (ça faisait longtemps que mon mari me menaçait de me faire coucher dehors). J'entre et je lui dis tu pensais l'avoir barrée mais tu l'as débarrée. Le lendemain c'était drôle de le voir essayer la barrure de la porte. Après ma clef est disparue il en a conclu que j'avais la clef. Plusieurs fois il m'a fait le coup. Je réussissais toujours par déjouer ses stratégies même entrer par un châssis il fallait que je fasse de l'acrobatie pour entrer par le châssis de la cave ou débarrer une porte avec une pince à cheveux.

Les finances dans la boisson

Je ne voulais pas parler de cela mais comme c'est ma vie et que j'ai subi voilà. Quand Conrad a fait des infarctus, après qu'il était

revenu de Montréal pour des examens il est revenu en me disant que le médecin lui avait conseillé du gin, boisson coûteuse dans un ménage qui n'a plus de personne pour apporter de l'argent à la maison et cela a continué, il prenait beaucoup de boisson et il m'a dit que ce n'était pas vrai après plusieurs années, c'est qu'il avait envie de boire.

Quand j'ai eu mon hystérectomie, quand je suis arrivée à la maison, il m'a dit qu'il avait changé le chèque que je recevais du bien-être social. Pour vous dire que l'argent ne se traînait pas dans les tiroirs. Conrad avait changé le chèque pour, soit disant qu'il mange. J'ai réalisé que Conrad avait utilisé cet argent pour boire et le compte à l'épicerie avait grimpé en flèche ça m'a pris plusieurs mois pour rejoindre les deux bouts. Quand enfin il a eu 65 ans je croyais que nous pourrions vivre un peu plus à l'aise mais ce ne fut pas le cas avant de recevoir le chèque de la sécurité de la vieillesse il m'avait promis qu'il paierait l'assurance, les taxes et l'huile à chauffage mais il n'en est rien été, il n'a pas tenu parole, le premier mois il a dit « Je vais me rincer le derrière de la cravate », il a fait de même pour le deuxième et les autres chèques qu'il dépensait en boisson entre dix et douze jours. Un jour la Caisse m'appelle parce que l'hypothèque n'avait pas été payée depuis trois mois. C'est alors que j'ai demandé d'attendre que je paierais et ce fut fait.

Ce ne fut pas facile car personne ne me disait comment m'y prendre. On ne pouvait me faire vivre si je ne demandais pas le divorce (une autre mauvaise loi). Alors ce qui fut fait. Je suis certaine qu'il a été heureux quand il s'est trouvé seul avec l'âge tout le fatiguait, les enfants, mes activités dans la maison comme la journée du lavage il était comme un lion en cage. Quand je sortais la machine à coudre c'était la même chose.

La boisson qu'il prenait nous rendait la vie insupportable. Pour le top de ma déception étant donné que mon mari avait la sécurité de la vieillesse on m'octroyait que 185 \$ par mois. Je devais vivre avec la pension de mon mari. C'est alors que j'ai demandé la séparation.

Quand je sortais il barrait la porte pour que je ne puisse rentrer. Il est aussi devenu très violent à ce moment-là il ne restait plus que Constance et Simon avec moi. À Constance et moi il nous rouait de coups faisait chantage. Le pire c'était que plusieurs ivrognes venaient boire avec lui. Ils arrivaient avec de la boisson fallait les endurer ils arrivaient à toute heure de la nuit, parlaient fort, blasphémaient et réveillaient toute la maisonnée.

Ça été très dur, nous avons enduré plusieurs années jusqu'au moment où l'un des ivrognes a dit dans un bar qu'il venait coucher avec moi et Conrad riait trouvait ça drôle c'est alors que j'ai mis fin à ces visites nocturnes. Je disais à Conrad tu acceptes cela qu'ils disent ces choses sur moi, il répondait que c'était drôle, bien sûr c'était des personnes qui le faisait boire, ça faisait son affaire.

La chorale

Aussi, j'ai fait partie de la chorale paroissiale. Nous avons à pratiquer des chants une fois par semaine. Nous chantions aux funérailles, aux mariages, aux messes du dimanche ça faisait beaucoup d'activités. J'ai même fait partie du conseil comme toute bonne association il faut un conseil. Notre chorale s'appelait *l'Écho des montagnes* et on faisait partie de L'Alliance des chorales, ce sont plusieurs chorales associées. Nous avons participé à quelques Choralies ça m'a permis d'aller avec le conseil à la rencontre d'autres chorales soit à Rimouski, à Ste-Anne-des-Monts. Comme j'étais pas riche bien que je voyageais aux frais de la chorale il fallait défrayer notre repas. Un jour j'avais apporté le peu qui me restait d'argent j'ai dû commander que le plat principal, pas de dessert c'est tout ce que

j'ai mangé. Nous étions parties à cinq heures du matin pour ne revenir qu'à onze heures du soir.

Comme Conrad était dans sa période de « boudage » je ne l'ai pas averti que je partais pour la journée. Quand il s'est levé il s'est défoulé sur Constance, il ne voulait pas la voir dans les parages elle a dû rester la journée dans sa chambre sans manger étant donné que c'était un peu avant les fêtes il faisait froid et dans sa chambre renfermée dans sa robe de chambre la chaleur ne pouvait entrer et sans manger. Alors une fois arrivée moi aussi j'avais faim Constance et moi nous sommes préparé un lunch. Conrad nous regardait avec yeux mauvais mais n'a pas ajouté mot.

Un soir après un exercice de chant, la directrice nous convoque en assemblée et pour faire changement elle nous invite chez elle tout à l'opposé du village. Comme c'était à l'approche des fêtes, les Kirallah avaient commencé à faire leurs pâtisseries et ils les sortaient des fourneaux quand nous sommes arrivés. Après la réunion on nous a servi un verre de vin et avons goûté à leurs délicieuses pâtisseries enfin nous sommes partis vers deux heures de la nuit. Mais Conrad était à la maison et se faisait bien des suppositions et guettait mon retour. En partant de chez les Kirallah, Jacques Rioux qui était du conseil et passait par chez moi me dit : «Mme Des Rosiers venez profiter de ma voiture» qui était un camion, il me laisse alors chez moi. J'entre et Conrad m'apostrophe : « Tu ne me feras pas accroire que tu es allée à l'exercice de chant, tu reviens du coin en camion ». Je le regarde en riant et je lui dis tout simplement : « Oui je reviens de la chorale, sans plus d'explication et je vais me coucher ». Vous pensez qu'il a jonglé longtemps sur le sujet sans jamais m'en reparler.

Yves

Conrad avait pris Yves en aversion un jour il l'a « taloché » et il lui a dit qu'il était certain qu'il n'était pas son fils, le plus drôle c'est l'enfant qui lui ressemble le plus, vous dire que ça m'a fait mal c'est inutile. Il lui a dit quand il aurait dix-huit ans qu'il prendrait la porte mais il était plus fin que lui, il est parti pour le CEGEP de Matane il y est resté trois ans jusqu'à sa majorité ensuite il est parti pour Lévis où il a continué son CEGEP.

J'ai de bons enfants

Quand Huguette eu son brevet d'enseignement, elle me donnait sa paye d'enseignante, elle la signait et me la remettait bien sûr que ça aidait mais fallait pas faire de folies Paule et Renée ont aussi aidé quand elles ont commencé à travailler elles ne pouvaient fournir en argent parce que leurs salaires suffisaient juste pour payer leur chambre et manger, mais à l'approche des fêtes elles travaillaient dans les magasins pour pouvoir offrir des cadeaux de Noël de même Marc et Alain aussi.

À un moment j'ai attrapé un mal de gorge et après s'est jeté dans mes os et mes articulations je n'étais plus capable de marcher ou de me mouvoir pendant trois mois c'était la deuxième fois que j'avais cela. Une fois quand j'étais au lac Pointu comme il y en avait quelques-uns qui étaient encore incontinents j'avais à laver des piqués. Ce n'était pas un cadeau à faire sécher, ça me prenait une sècheuse Huguette a commencé à en parler à mon frère Norbert et il est venu à la maison, il était vicaire à Causapscal. Je lui ai dit avec tes contacts pourrais-tu me trouver une sècheuse pas trop chère c'est alors qu'il est arrivé avec le marchand et la fameuse sècheuse, il me l'a donnée mais il y avait un problème nous avons seulement le courant 110 volt pour une sècheuses ça prenait le 220 c'était onéreux alors j'ai écrit à Marc et Alain qui étaient à Labrador City. Ils ont envoyé

l'argent nécessaire, il faut dire que j'ai de bons enfants une mère dit toujours que ses enfants sont beaux, en plus les miens sont les meilleurs, ils ont un cœur très grand. Je le constate de plus en plus avec les années.



Après le départ de Conrad de la maison, Constance et Simon disaient : «On est ti-ben, pas de télévision qui joue fort, pas de chicane». Si je n'avais eu le soutien moral et pécunier de Jojo et Viateur j'aurais eu bien de la misère à m'en sortir quand ils ont bâti le bloc sur la rue Pierre D'Anjou ils m'ont gardé un logement trois mois. Je suis restée avec Conrad qui faisait du chantage, il me parlait de suicide. Je dormais avec la peur et je faisais des cauchemars, c'était terrible. Constance, lorsqu'elle s'est mariée avec Martin Fournier, elle n'a pas voulu que son père soit son témoin et elle a dû lui retourner son cadeau de noce. C'est moi qui fus son témoin, fait rare, une femme témoin dans un mariage. J'étais alors divorcée de Conrad. Conrad est quand même venu à la réception que je donnais le lendemain du mariage et il lui a redonné son cadeau...

Sauvée de la noyade par Alain

J'étais en visite à Sept-Iles et un dimanche Alain et Laurie m'ont amenée à leur terrain de camping situé à Clark City au bord de la mer. Nous nous baignons, après un beau bout de temps Laurie dit : « Je retourne à la tente » et Alain s'apprêtait à la suivre. J'étais toujours à l'eau je me suis aperçue que je ne touchais plus au fond et que je m'éloignais du rivage. J'essayais mais comme la mer était en baissant je ne réussissais pas à me ramener. J'ai crié à Alain je n'étais pas paniquée mais Alain a eu peur, il n'a pas eu de difficulté tout s'est bien passé. Rendue à la tente, nous nous sommes endormis tous les trois quand Lisette est arrivée. Elle était surprise de nous voir endormis nous lui avons raconté la situation.

Le décès de mon père

Ça faisait quelque temps qu'il était hospitalisé. Je m'étais rendue quelques fois pour le veiller, il lui fallait une surveillance constante, il avait un tuyau dans le nez et quand il n'avait pas de surveillance, il l'arrachait. Pendant que j'étais là et plusieurs fois avant, il cherchait toujours quelque chose, mais personne ne pouvait comprendre ce qu'il voulait, même son filleul et neveu le curé Benoît Roussel. Papa essayait de fouiller dans ses poches. J'ai compris qu'il voulait son chapelet. Je lui ai mis dans les mains, il a souri et était content. Quand il est décédé, le 3 novembre 1983, j'étais à St-Anaclet. Je me suis fait descendre à l'hôpital ça faisait environ une demi-heure que c'était fini et toute la famille était là. Le plus dur ce fut que Conrad n'a pas

daigné se montrer à son enterrement. Ça m'a fait beaucoup de peine même si nous étions divorcés, lui qui avait été plus que bon pour lui.

Perdue aux bleuets à Port-Cartier

Lors d'un voyage à Port-Cartier chez ma fille Renée, un beau dimanche après-midi Renée, Lisette, Manuelle, Philippe et moi nous allons aux bleuets et quand ce fut le temps de regagner la voiture, personne était d'accord lequel côté prendre. Lisette marchait vite elle nous avait dit de rester ensemble. Manuelle était accrochée à elle souvent elle ne portait pas à terre moi comme je me disais qu'elle n'avait pas le bon chemin je bifurque alors eux rendus à la voiture ils se sont époumonés mais dans les arbustes je ne comprenais rien ils ont attendu un bon moment. Là, j'ai pu atteindre le chemin beaucoup plus loin j'avais eu de la misère à traverser de grandes fardoques de ce fait comme nous tardions Sylvain, le mari de Renée, commençait à s'inquiéter à la maison.

Mon voyage en Gaspésie

J'étais à St-Anaclet il y avait une fille Jeanne d'Arc Paquette que je côtoyais, une parente de loin (son père était cousin avec ma mère), un jour elle me demande si j'aimerais faire un voyage environ quinze jours en Gaspésie avec un monsieur qui avait un campeur motorisé et qui était bien de sa personne. Je me rends le voir je lui dis que je ne suis pas bonne cuisinière mais il me dit qu'il se débrouille bien que j'aurais qu'à l'accompagner et tenir la conversation lui demandait soit un homme ou une femme. Je me risque à embarquer. Mais avant de partir je me procure assez d'argent s'il est trop entreprenant je prendrai l'autobus pour revenir. Mais ça c'est bien passé. J'ai fait un très beau voyage. J'étais déjà allé à Gaspé aller-retour mais prendre quinze jours ça été magnifique. On arrêtait à toutes les églises, on assistait à la messe presque tous les jours. Le monsieur était très religieux. Le chapelet le soir et la prière le matin avant de continuer notre chemin. Des gens de St-Anaclet me disaient à mon retour que ça ne se pouvait pas que j'avais pas couché avec lui. Nous couchions chacun notre lit. Ce fut un beau voyage.

Mon comportement avec les enfants

Mon comportement envers mes enfants n'a pas toujours été de tout repos je le confesse et je leur demande pardon. Si c'était à recommencer hélas il est trop tard. Il n'y a pas de cours comment élever des enfants, à commencer par Huguette, j'ai été méchante avec elle, je la traitais très mal. Marc-André quand il était en convalescence à la maison après s'être estropié. Comme la cuisine n'était pas grande, avant et après le souper tous se rassemblaient devant la télévision, les petits assis par terre, des fois ils se chamaillaient et Marc les bardassait et sacrait. J'ai alors dit à son père quand il sacrait après ses frères donne lui donc une bonne claque parce qu'il était à ses côtés, il me répondait qu'il avait peur de lui. À la fois suivante j'étais à laver la vaisselle et ça continué, c'est alors qu'avec la lavette je lui en ai donné

un bon coup. J'ai cassé la lavette. Je n'aurais pas dû mais ça eu un bon côté il n'a plus sacré après ses frères. Je lui ai dit qu'il avait été petit lui aussi et qu'il n'était pas de tout repos, ça l'a calmé quand aussi il arrivait avec ses blondes. Même des fois il en avait deux qu'il fallait servir c'est la aussi que je l'ai sommé d'aller chez les parents de ses blondes, il est parti mais il est revenu après cinq jours, il s'est très bien comporté. C'est alors que Conrad me disait souvent qu'il me casserait aussi des lavettes sur la tête parce qu'il me disait que j'étais folle qu'il me ferait refermer. J'étais toujours sur une peur parce que j'avais eu les confidences d'une cousine que son mari avait fait enfermée sans aucune raison c'était facile dans le temps de faire enfermer chez les fous une personne. Ça m'a inquiétée longtemps, je ne pensais pas à moi mais à tous les enfants qui seraient restés derrière moi. Maintenant Alain que je lui disais quand il était mal commode que je l'enverrait à Guelfe, maison de redressement pour les délinquants, l'institut était pas très recommandable je disais même que j'avais fait son inscription, que j'attendais la réponse quand j'y pense, pauvre petit gars, il a dû souffrir.

Ensuite Lisette que je disais qu'elle était la fille à " Bilain ", quel cauchemar elle a eu, elle l'a aussi cru longtemps. C'était mauvais de ma part, elle était une fille brillante et super active. Puis ce fut Louis après qu'il fut revenu de l'armée il a voulu rester à la maison et je n'ai pas voulu. J'avais déjà une grosse charge sur les épaules. Je l'aimais beaucoup, ce fut très dur de lui dire de s'en aller, il me dit de temps à autre, je suis sûre que ce ne n'est pas méchant, quand je lui dis que je l'aime : « Ça ne vous a pas empêché de me mettre à la porte ». Même si ce n'est pas méchant ça fait une plaie qui saigne tout le temps. Et Norbert quand il est aller rester chez Jean-Marie Plante, il était le souffre douleur de Laurence. Je le croyais heureux ce fut une période douloureuse pour lui que je n'ai pu détecter et Constance, les garçons la taquinaient, elle criait. J'ai dû lui donner des coups avec ce que j'avais sous la main comme elle dit que je me suis servi plus souvent qu'à mon tour. C'est un temps que je regrette si c'était à recommencer je serais plus douce mais hélas c'est trop tard, j'espère que l'on me

pardonnerez de tous mes manquements parce que croyez-moi je vais à tous aimés et vous tous du même père, ça je vous le jure.

Le rouleau à pâte des années 1800

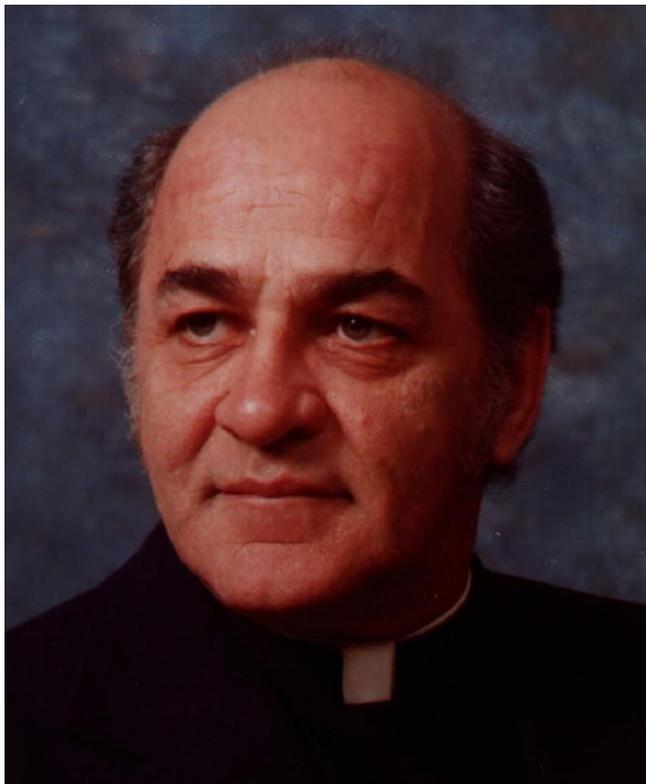
Voici l'histoire du rouleau à pâte. La grand-mère à Conrad (elle s'appelait Marguerite) dans sa jeunesse, elle aimait une jeune fille rencontrée lors d'un voyage, mais quand elle fut prête à se marier, ses parents lui ont imposé un homme à leurs goûts, Joseph Desrosiers. Elle s'est donc mariée mais de temps en temps le fameux prétendant se présentait à la maison. La grand-mère ne portait plus à terre, elle le recevait avec joie même qu'elle lui faisait des tartes aux petites fraises des champs qu'elle avait cueillies elle-même. Elle roulait ses tartes avec une bouteille, alors comme le fameux cavalier était habile de ses mains, le lendemain il est revenu avec un rouleau à pâte qu'il avait fait pendant la nuit, pensez donc, dans le temps il n'avait pas de moteur pour le tour en bois, fallait pédaler pour faire fonctionner ce fameux tour. Le morceau de bois était en bois franc, il a dû pédaler une bonne partie de la nuit et le lendemain il fit ce beau cadeau à la grand-mère.

Mais l'histoire ne finit pas là, quand j'ai aménagé avec André-Albert, il avait son rouleau à pâte, alors j'ai donné le mien qui venait de la grand-mère Des Rosiers à Mélie De Champlain, ma petite fille qui a malheureusement laissé le rouleau sur le poêle qui a été pas mal brûlé. Alors Jocelyne, sa mère, l'a récupéré et l'a montré à son ouvrier. Comme il aimait beaucoup Jocelyne, lui aussi a passé une nuit pour réparer le dégât. Donc, l'histoire s'est répétée à la quatrième génération.

Mes voyages

J'ai fait plusieurs voyages comme aller à Danville, puis à Sept-Iles étant donné que j'avais plusieurs des miens là-bas et à Port-Cartier ce fut agréable. Je leur rendais de petits services lors de la naissance de Manuelle, de Philippe. Aussi à St-Nicolas à la naissance de Guillaume. Mais plus souvent pour me promener. Un beau voyage au Mexique avec Viateur et Jojo, ils ont été formidables de m'amener parce que seule je n'y serais pas allée. Par la suite je suis allée à Toronto, c'était un voyage organisé, j'ai vu les Mille-Iles, Ottawa, ça été agréable mais fatigant. Dans le temps j'avais bien de la misère à marcher à cause de mon cœur malade. Je ne pouvais suivre les autres passagers quand ils faisaient des randonnées ou visites. Les enfants m'ont organisé une fête à la fin juin 1993 d'abord à l'occasion de mes soixante-dix ans et aussi pour fêter mon second mariage avec André-Albert (Ti-Pit) Lévesque. Pour l'occasion nous avons eu en cadeau un séjour à l'Hôtel Tadoussac et une croisière aux baleines. Nous avons eu la suite que le premier ministre Mulroney a déjà occupée.

Par après Yves nous a amenés au Saguenay, croisière sur la rivière Saguenay et voir la grande pièce de théâtre « La Fabuleuse ». C'était merveilleux c'est le cas de le dire. J'ai fait aussi quelques voyages à partir de Québec avec Mme Gaumond, la mère de Raynald, voyages organisés pour l'âge d'or. J'ai visité les Iles de Sorel à partir de Trois-Rivières, visité le Saguenay, le lac St-Jean, le zoo de St-Félicien pour revenir sur le Saguenay une autre croisière. À l'été 1996 au Mont-Albert j'ai même fait une randonnée dans les sentiers.



Le décès de mon frère Norbert

J'étais à Québec chez Norbert mon fils, il vient me réveiller pour m'apprendre le décès de mon frère. Je suis descendue immédiatement en autobus le midi. Vous pensez bien que ma peine était grande il était un an plus jeune que moi. La révolte en moi fut grande à cause de Conrad qui n'a pas daigné se rendre à la sépulture lui qui avait tant fait pour lui. Quand on avait été menacé de nous couper l'électricité c'est à lui que j'ai eu recours quand il l'a monté à Montréal au début de sa maladie il me disait qu'il était obligé de le faire. Quand nous avons tous les deux fait arracher nos dents c'est encore mon frère Norbert qui a payé pour nos quatre prothèses même au village nous ne

réussissions pas à rejoindre les deux bouts c'est encore Norbert qui nous fournissait de l'argent pour nous dépanner. Conrad avait tout oublié c'est dur un tel comportement.

Les déménagements après le divorce

Après le départ de Conrad en décembre 75 j'ai demeuré avec Constance et Simon à la maison du village pendant cinq ans, Norbert au sortir de l'armée est venu rester une année avec nous il travaillait à Rimouski. Constance est partie pour le CEGEP de Matane après un an et au bout de cinq ans c'est Simon qui est parti. J'ai alors déménagé dans le grenier de la maison à Robert Parent de septembre 79 au 1^{er} juillet 80. J'y suis restée huit mois. J'ai fait dans le temps la navette de St-Gabriel à Sept-Iles une couple de fois chez Lisette pour après obtenir un logement à prix modique à St-Anaclet le 1^{er} juillet 1980. En avril 1992 j'ai déménagé mes pénates, je suis allée rejoindre André-Albert Lévesque à Rimouski. Après la mort d'André-Albert en 1996, j'ai pris un logement plus petit dans le même immeuble et je ne veux plus déménager. Je compte y finir mes jours mais on ne sait jamais sauf si je suis obligée d'aller en pension dans une maison pour personnes âgées parce que j'ai déjà soixante-dix-neuf ans. Mais pour le moment je suis bien sereine je vis des jours paisibles je suis encore capable d'avoir soin de moi. Je ne regrette rien. La misère que j'ai eue j'étais capable de la vivre et je suis contente de mon sort et de mon âge. J'ai eu de bons enfants qui me font honneur. Je ne cherche pas à changer le monde ni de régler leurs problèmes.

Ma rencontre avec André-Albert Lévesque

Bien que je le connaissais depuis mon plus jeune âge, après le décès de son épouse, je le rencontre au sortir de l'hôpital. Après quelques mots il me dit qu'il doit revenir pour des prises de sang le lendemain et moi de même. Je lui demande si je pouvais me rendre à St-Anaclet avec lui après mes prises de sang. Je prenais l'autobus pour me rendre à Rimouski et je devais passer la journée en ville, il y avait un transport que le soir. C'est alors que je suis descendue avec lui parce qu'il travaillait chez sa fille à Luceville. Par après je suis allée chez Philomène et avec Aline Drapeau je me suis rendue chez la fille à Ti-Pit Fournier. Ils étaient à construire leur grange, ils m'ont appris que Gaston le fils de Claire devait se marier au mois de juillet avec une fille de St-Gabriel.

À partir du 8 octobre 1989 André-Albert Lévesque m'a fréquentée presque deux ans avant le décès de Conrad, il avait un cancer de gorge, il avait fait de la radiothérapie en mai 89, il fut opéré en 1992 pour une laryngectomie. En avril après son opération il ne parlait plus, on lui avait enlevé ses cordes vocales. C'est alors que je suis venue rester avec lui, ça n'a pas été de tout repos, lui nettoyer sa storna trois fois par jour et la nuit deux à trois fois fallait le succionner avec une pompe spéciale que le CLSC m'avait prêtée parce qu'il étouffait. Au fait comme mon logement était à St-Anaclet et que je restais avec André-Albert, l'office municipale m'a dit que je devais payer mon logement, mais ils nous ont offert un logement à 2 chambres. Je devais quitter St-Anaclet, il a fallu que je me batte pour avoir du préart, dans son état André-Albert ne pouvait plus rester où il y avait du tapis quand j'ai eu la certitude que j'aurais du préart, les deux autres semaines je l'accompagnais à Québec. Nous avons déménagés à notre nouveau logement le 20 octobre 1992 pour nous marier le 20 mai 1993. Là encore je me demande comment j'ai pu

faire. Par la suite en septembre il est monté pour apprendre à parler, je l'accompagnais, je demeurais chez Norbert les deux autres semaines. Il a été trois semaines et n'avait pas appris à parler, un mois après il est remonté à Québec pour trois autres semaines et là il a pu parler, il n'était pu arrêtable. C'était très encourageant pendant ce temps jusqu'à sa mort il était très actif, il allait travailler chez sa fille qui avait une grosse ferme il aimait travailler sur un tracteur il était heureux.

Il fut hospitalisé une autre fois en 1994 pour une pneumonie. Ça bien été jusqu'au 22 avril 1996, ensuite il est entré à l'hôpital il fut opéré pour une colostomie, il avait un autre cancer au rectum cette fois, pour rester trois semaines à l'hôpital puis il est sorti et j'en ai eu soin quinze jours. Il fut ré hospitalisé trois semaines, a fait une embolie pulmonaire, pour décéder le 21 mai 96. Il me manque énormément. Maintenant il me faudra vivre mon deuil et ma solitude bien que ma santé est chancelante, c'est pas trop pire. Je me dorlote et je ne fais pas grand chose, mon petit entretien, j'ai la chance d'avoir mon frère Irené. À sa retraite il est venu rester à Rimouski, il est très serviable. Mon frère Marc aussi quand je suis déménagée après le décès de Ti-Pit, ils m'ont rendu plusieurs services. Je me trouve chanceuse de les avoir. Je les remercie beaucoup, je n'ai que des louanges à leur faire, c'est peu pour l'aide qu'ils me procurent. En plus de mes enfants Alain, Laurie, Louis, Lorenza, Simon et Odette, Renée-Aline qui ont peinturé et déménagé ça été une grosse affaire. Marc et Irenée m'ont été d'un grand secours aussi malgré tous les inconvénients que cela comportait. J'ai été heureuse avec André-Albert, il a été un mari exemplaire, doux et toujours empressé à me faire plaisir malgré ses handicaps.

Mon deuxième mariage

Enfin je me suis remariée avec André-Albert Lévesque autrefois de St-Gabriel. Ça faisait au moins vingt ans qu'il demeurait à Rimouski. Nous nous sommes mariés à St-Gabriel le 20 mai 1993 dans la plus simple intimité. Comme témoin pour André-Albert son

neveu et
beau-frère
Gérard
Lévesque et
moi ça été
ma
marraine
Philomène
Morissette
Drapeau.
Nous ne
l'avons dit
à personne
des deux
familles



Lévesque et Des Rosiers. Nous ne voulions pas déranger ni occasionner de dépenses et on ne voulait pas de noce. J'ai été trois années heureuses avec cet homme malgré que nous avons fait un mariage blanc. Il a eu deux grosses maladies pour décéder le 21 mai 1996.

L'année 1999

J'ai alors 76 ans je sens le poids des ans comme bien d'autres. Vais-je voir l'an 2000. L'année a débuté avec quelques voyages à Matane chez Jojo et aussi chez Constance. Vers le mois de mai je

monte à Québec, Alain et Laurie viennent me chercher pour un séjour à Montréal chez Yves. Ensuite Yves c'est offert pour me descendre chez moi, on est passé par chez Louis, Huguette et enfin à Québec. Rendu à Rimouski le temps passe assez bien mais ma santé se détériore. Hospitalisée pour une fibrillation, conséquence du Wolf Parkinson White (ma maladie). Aussi une autre fois pour une crise d'angine. On a stabilisée mon cœur avant de me retourner chez moi. C'est alors que le 11 octobre je fais une chute dont le résultat a été une grosse bosse au front. Deux jours après je m'aperçois que j'avais les deux yeux gonflés de sang et très enflés, j'ai appelé le médecin s'il pouvait quelque chose pour moi, ce dernier me conseille de me rendre à l'urgence et me faire soigner. Je suis restée seize jours à l'hôpital de Rimouski pour monter ensuite à Québec pour l'ablation du Wolf qui aurait dû être fait cinq ans auparavant. Tous les examens avaient été faits ça n'a abouti à rien. On n'a pas pu faire l'ablation complète parce que j'étais trop vieille. Je reste avec des séquelles mais c'est moins douloureux. Ça n'a pas amélioré l'angine dont je souffre, je vis quand même. Maintenant je me sens bien je suis heureuse dans mon logement. Je sors de temps à autres prendre l'air. C'est un beau temps pour moi, aucune inquiétude pas de problème d'argent non plus pour le moment. Je fais une belle vieillesse.

Retour sur ma vie

Me voilà rendue à 80 ans, ma santé se détériore, je commence à avoir un peu de misère à faire mon petit quotidien me faire à manger et mon magasinage. Yves m'a proposé d'aller rester avec lui à Trois-Rivières. J'ai longuement hésité, à un autre moment c'est lui qui hésitait. Je suis alors été un mois en septembre 2002. Je suis revenue à mon appartement un mois et en novembre je suis retournée chez Yves. J'ai alors séjourné 6 mois. Le problème qui s'est posé est que je dois m'adapter à une ville nouvelle et laisser mes amis. Faut dire que j'en ai pas beaucoup. Je ne vois que très peu. C'est vrai que je m'adapte bien où je suis, je ne suis pas sorteuse de mon ordinaire, les bingos, les cartes et autres jeux ne me disent pas grand chose, j'ai donc décidé d'aller un bout de temps aux Trois-Rivières avec Yves. Je demande quand même ma place dans un foyer et quand le temps sera venu, il me restera seulement qu'à passer à cette nouvelle étape. À Pâques, les enfants m'ont fêtée parce que j'allais avoir 80 ans un mois plus tard. Jean-Yves et Paule se sont donnés beaucoup de mal pour organiser cette fête. J'ai eu la surprise de ma vie, j'en remercie mes enfants. Maintenant je demeure l'été à Rimouski et j'en profite pour casser



maison
c'est une
étape qui
se passe
bien sans
trop de
regret
car je me
sens
prête